Gacts

42

1889

ÉTUDES ET RAPPORTS
TECHNIQUES
SUR
LA BIJOUTERIE, LA JOAILLERIE, L'ORFÈVRE
ET
LA BIJOUTERIE EN OR DOUBLÉ
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS, 1889
ET
RAPPORT DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE
PAR MM.
JACTA, MASSIN, HÉNIN & PLICHON

PARIS
CHAMBRE SYNDICALE
DE LA BIJOUTERIE, DE LA JOAILLERIE, DE L'ORFÈVRE
ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

—
1890

ÉTUDES & RAPPORTS
TECHNIQUES
SUR
LA BIJOUTERIE, LA JOAILLERIE
L'ORFÈVRE
ET
LA BIJOUTERIE EN OR DOUBLÉ
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS EN 1889
ET
RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

VEVER
Rue de la Paix, 19
PARIS.

NK
7101.5
.F8
P37
1889
CHMEXRF

ÉTUDES ET RAPPORTS
TECHNIQUES
SUR
LA BIJOUTERIE, LA JOAILLERIE, L'ORFÈVRE
ET
LA BIJOUTERIE EN OR DOUBLÉ
A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS, 1889
ET
RAPPORT DE LA COMMISSION ADMINISTRATIVE
PAR MM.
JACTA, MASSIN, HÉNIN & PLICHON

PARIS
CHAMBRE SYNDICALE
DE LA BIJOUTERIE, DE LA JOAILLERIE, DE L'ORFÈVRE
ET DES INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

—
1890

320692

July 25, '55

Cooper Union

MS Fund

Library

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ÉTUDE ET RAPPORT

TECHNIQUES

SUR

LA BIJOUTERIE

PAR

Georges JACTA

FABRICANT BIJOUTIER
MÉDAILLE D'OR, PARIS, 1889

AVANT-PROPOS

Messieurs et chers Collègues,

Tout d'abord, nous devons vous avouer que la mission de Rapporteur, que vous nous avez fait le grand honneur de nous confier, et que nous avons tardivement acceptée, nous est apparue par la suite, lourde, ardue et délicate. Lourde, parce que nous nous sommes rendu compte combien il était hardi de notre part d'accepter pareille tâche, pour nous, nouveau venu dans cette Chambre (si ce n'est dans la Corporation, tout au moins, puisque nous y représentons une deuxième génération), alors que d'éminents maîtres, confrères expérimentés, sont chargés de travaux analogues;

vous devinez facilement toute l'indulgence que nous allons vous demander ; veuillez cependant reconnaître la preuve de notre bonne volonté. Ardue aussi était cette tâche, parce que le terrain de la Bijouterie étrangère était bien aride, et que pour en causer soiemment, il faudrait surtout causer de ce qui n'était pas à l'Exposition ; ardue encore cette tâche, parce que la Bijouterie française offrait une grande variété de genres et qu'il faudrait un volume pour elle seule ; délicate, enfin, parce que, bien que tenté d'adresser des louanges à beaucoup de nos confrères, nous nous efforcerons au contraire de leur montrer par où ils nous ont semblé faiblir : ce sera leur rendre un plus grand service, croyons-nous... et puis... combien il est plus aisé de critiquer!...

Nous allons donc essayer de vous rendre compte d'une façon aussi fidèle, aussi impartiale qu'il nous sera possible, de la valeur artistique, technique et commerciale de la bijouterie exposée en 1889.

Par courtoisie, nous commencerons d'abord par ceux de nos confrères étrangers qui ont eu confiance en notre hospitalité, et, comme tous les vrais amis, il faut reconnaître qu'ils ont été rares.

Nous aborderons ensuite la bijouterie française.

Est-il besoin de le rappeler, la mise à l'index officielle de notre Exposition Universelle par la plupart des gouvernements en tenant à l'écart nos nombreux confrères étrangers qui auraient désiré venir exposer leurs produits, n'a réussi qu'à mieux faire ressortir notre puissance artistique et industrielle dans tout son éclat, aux yeux émerveillés des nombreux visiteurs venus quand même à Paris des quatre coins du monde. Cette interdiction officielle, contrairement au but désiré par nos détracteurs, a donc produit un effet inattendu d'eux et a complètement tourné à notre avantage. Ce qui fait la force de cette opinion, qui pourrait paraître

fatidique, émise par une plume française, c'est qu'elle est celle de la presse étrangère et spécialement celle d'un journal anglais, peu généreux à notre égard par tempérament, nous avons nommé le *Standard*, pour n'en citer qu'un. Nous ne pourrons donc, par suite de ces abstentions, comme nous le disions plus haut, vous donner une idée exacte de la valeur de la bijouterie étrangère, ni la mettre en parallèle avec la nôtre d'une façon tangible. Il nous faudra, pour vous faire entrevoir la vérité, nous écarter de temps en temps du sujet, et faire un rapprochement entre ce que nous avons vu et entre ce que nous n'avons pas vu, mais que nous savons, que vous savez exister.

Pour ne pas être tenté d'empiéter sur le domaine de nos confrères orfèvres ou joailliers qui sont chargés de travail similaire et pour procéder par méthode, nous classerons la Bijouterie en deux catégories : la première comprendra la Bijouterie proprement dite tant en or qu'en argent, celle qui sert au décor du costume ; la deuxième comprendra la Bijouterie-orfèvrerie, c'est-à-dire celle qui constitue le bibelot, l'objet d'art, et qui n'est pas traitée par les orfèvres qui n'ont à parler que de l'orfèvrerie de table, ou de celle d'église.

Ces deux classifications générales doivent elles-mêmes être subdivisées, car il y a différentes manières de traiter, de fabriquer la Bijouterie. Nous pouvons donc les diviser à nouveau en :

- 1° Bijouterie artistique ;
- 2° Bijouterie industrielle artistique ;
- 3° Bijouterie industrielle soignée ;
- 4° Bijouterie industrielle courante.

BIJOUTERIE ÉTRANGÈRE

Nous allons maintenant faire visite à nos collègues étrangers en procédant autant que possible, par ordre alphabétique de nationalités, bien que ce ne soit pas là l'ordre de mérite.

Autriche-Hongrie. — Voici d'abord l'Autriche-Hongrie, notre voisine de section la plus proche.

Il y a peu de bijouterie proprement dite, il y a davantage de bijouterie-orfèvrerie.

La première est bien pauvrement représentée par cette honnête bijouterie pavée de grenats de Bohême, n'offrant rien de remarquable que son type local : à ce titre respectons-la, car vous verrez, à l'encontre de celui-ci, certains pays abandonner leur goût national pour s'adonner au côté commercial. Elle n'a ni rajeuni, ni vieilli, cette bijouterie en grenats, toujours la même ; ses formes sont un peu modernisées cependant. La confection, en considération de son prix modeste, en est assez nette, le serti est surtout habile. C'est cependant un genre, cette bijouterie en pavé ; constatons qu'elle a mieux résisté aux caprices de la mode que ses sœurs en turquoises ou en demi-perles, cependant d'aspect plus jeune. Elle rentre dans le genre industriel courant ainsi que celle avec opales de Hongrie dont vous vous souviendrez aussi, mais pas pour l'avoir admirée.

Voici maintenant cette bijouterie-orfèvrerie d'argent couvert d'émail et de peinture qui a la prétention d'imiter les beaux travaux de la Renaissance ; elle est destinée à garnir les magasins d'antiquités de Paris, de l'Etranger, de la Province et des Villes d'Eaux, les collections d'antiquaires-commerçants, ou celles d'amateurs ignorants ou naïfs. L'indus-

trie de ces objets est importante là-bas, car il y a plusieurs vitrines de ce genre, et bien garnies encore... Heureux antiquaires, heureux amateurs !...

Voici aussi quelques bizarres pommeaux de cannes, en argent, d'un excessif bon marché, mais d'un goût autre que le nôtre.

Nous n'avons pas vu le bijou en nielle qui se faisait bien et dans de bonnes conditions à Vienne, il est démodé aussi là-bas, sans doute. Nous n'avons pas vu non plus de bijoux d'or.

En résumé, rien que des objets de commerce.

Belgique. — Traversons la Section belge sans nous y arrêter, car il n'y a rien de ce qui nous intéresse, si ce n'est la vitrine d'un diamantaire d'Anvers qui fait des efforts pour obtenir des effets nouveaux dans la taille du diamant... A propos d'Anvers, qu'est devenue cette fameuse Ecole flamande?... On fabrique cependant à Bruxelles; il est vrai qu'on y subit l'influence du genre français; ne nous en plaignons pas; cultivons ce goût pour qu'on délaisse en sa faveur le bijou allemand qui abonde dans les vitrines des marchands belges; surtout dans les magasins de deuxième et troisième ordre, cela depuis qu'on a aboli chez nos voisins la loi sur le contrôle.

Le Danemarck, la Suède et la Norwège. — Grande similitude des produits exposés dans les pays scandinaves..... Remarquons ces bijoux d'une simplicité antique, primitifs comme conception, comme exécution, et sans aucune pierre. Très sévères, ils sont tous originaires de ces pays. Nous voyons là, appliquée aux besoins locaux, la reproduction d'objets de collections, très certainement, surtout en ce qui concerne ces bijoux genre fibule. Quelques-uns, bien rares, en or, sont de bonne exécution; d'autres, la majorité, en argent

doré, sont moins soignés; on s'est contenté de copier servilement la naïveté de l'exécution première, sans doute par respect pour les ancêtres. — A côté des ceintures ou ceinturons, en chaînes qu'on devine être gourmettes, ou bien d'autres modèles de chaînes très simples, dont la plaque fermoir est décorée de quelques filigranes et entrelacs de l'époque celtique, à côté d'autres bijoux qui rappellent tous les premiers âges historiques de ces pays, et qui pour la plupart affectent la forme demi-boule reliés par des chaînes, et décorés de rares ornements en cordes soudées sur fonds, à côté de tout cela, nous remarquons quelques autres bijoux scandinaves d'un ordre différent dont le décor plus moderne, plus coquet, est agrémenté d'émaux, qui offrent une similitude avec les vieux émaux limousins ou rhénans, qui eux-mêmes ont une origine commune, d'ailleurs — Bysance, pour ne pas chercher plus loin — et qu'au moyen-âge on appliquait sur toutes sortes de bijoux et objets d'Eglise à l'aide de l'enchâssement.

Ces pays ont l'avenir devant eux et du chemin à parcourir.

Espagne et Portugal. — Voilà maintenant l'Espagne et le Portugal qui nous montrent des bourses en cotte de mailles d'argent... Très ordinaires ces travaux..., originaires de ces pays cependant, où depuis le temps qu'on les y fabrique on aurait dû les perfectionner.

Combien aimons-nous mieux ces bijoux espagnols et surtout ces objets d'art en acier damasquiné, mâles, originaux, avec ces fines incrustations d'ors variés et d'argent, — à vrai dire, ils s'adressent plutôt à l'homme qu'à la femme. — Le décor en est bien correct, bien régulier, bien soigné aussi; ce qu'on peut seulement lui reprocher, c'est qu'au lieu de s'inspirer de son cachet d'origine hispano-arabe, il l'ait délaissé pour notre façon de décor... Que le travail d'acier est ordi-

naire aussi et c'est grand dommage de voir si jolis ornements sur pareille œuvre. Nous avons remarqué des coffrets, des aiguïères, des coupes, et surtout un cadre d'écaille garni de parties en acier damasquiné, et une pendule de même travail, œuvre importante cette dernière, mais dont certaines parties de décor nous ont rappelé l'exécution française. Notre influence artistique se fait donc encore sentir chez nos voisins du sud-ouest, tant mieux. Constatons que c'est l'inverse de ce qui se passait il y a quelques siècles, où nous recherchions alors en France ces beaux objets de caractère espagnol qu'on voit encore dans les musées. Ils abandonnent donc leurs traditions en faveur de notre art. N'oublions pas cependant qu'on cherche à l'en chasser, et que notre bijou industriel courant y est moins en faveur depuis quelques années. En revanche, on nous demande encore notre bon bijou, pour s'en inspirer, il est vrai, car on le reproduit en Espagne comme en Portugal, pour la consommation locale.

Le Royaume-Uni. — Elle n'est guère représentée, la Grande-Bretagne, que par deux ou trois importantes maisons de détail d'ordre secondaire, qui font de l'Exposition une opération commerciale ; toujours pratiques nos voisins d'outre-Manche, les expositions sont chez eux plutôt affaires de rapport qu'autre chose. Nous ne voyons pas cette bijouterie anglaise fabriquée à Londres, avec ce caractère de simplicité, qui lui a permis de survivre chez nos voisins comme chez nous, d'ailleurs, et de recevoir la consécration de classique ; cette bijouterie en bel or jaune, massive, confortable, à peine agrémentée de quelques rares et jolies pierres serties à fleur de métal, dont le décor est presque exclusivement banni et dont l'exécution est toujours irréprochable. Nous voyons seulement quelques bijoux plus ordinaires en or mat avec quelques décors de filigrane et sertis de demi-perles, de

demi-boules en corail rose ou en onix deux tons dont certains nous permettent de constater chez nos voisins une tendance à modifier leur faire dans le sens du nôtre. Nous remarquons des formes plus coquettes, des montures plus légères. Le fini et le serti du bijou anglais sont toujours remarquables. Décidément oui, ils modifient leur manière de faire, ils empruntent comme à regret les conceptions de notre continent aussi ; la preuve en est cette petite fantaisie, moitié bijou, moitié joyau en argent pavé de roses qui aurait été une hérésie il y a quelques années ; témoins ces petits oiseaux, ces têtes d'animaux rehaussés d'émail à l'occasion ; le modèle en est très étudié ; cela ressemble aux produits de l'industrie française ; serait-ce là l'œuvre d'ouvriers parisiens partis à Londres y exercer leur talent ?...

Nous ne devons pas négliger de regarder, au point de vue du commerce, ce bijou bâtard, en argent sablé mat fabriqué à Birmingham ; il respire la manufacture, la conception en est pauvre, l'exécution soignée, il s'en consomme beaucoup en Angleterre même, ainsi qu'aux colonies. En fait de bijou d'argent nous préférons de beaucoup le bijou écossais avec pierres des montagnes, quartz, cristaux de roche, agathes, jaspes incrustés à fleur ou relief, il est plus poétique, bien montagnard et offre un caractère national que le dernier n'a pas ; le chardon en effet, l'emblème du pays, y domine comme décor.

En résumé, en bijouterie, progrès d'un enfantement laborieux, malgré de grandes dépenses, goût tout national, tout insulaire.

Pouvons-nous aussi parler, sans empiéter sur le domaine de nos confrères orfèvres, de ces mille bibelots en argent côtelé ou cannelé (1), poli ou sablé, qui se fait soit en lignes

(1) Ce genre de travail est inspiré de la fin du siècle dernier.

droites, soit en lignes torses, soit d'autres manières encore, de ces articles pour fumeurs si ingénieux, de ces flacons à odeurs, de ces porte-mines si bien travaillés, si bien ajustés, si bien finis, si bien polis, — ce sont des hommes qui polissent là-bas (1), — de ces carnets, de ces étuis de toutes sortes, de ces pommeaux de cannes, de tous ces objets, enfin, dans lesquels ils excellent et qui sont si recherchés là-bas par les Anglais sportsmen et par les anglomanes dans notre pays ; tellement recherchés chez nous, ces dernières années, disons-nous, que pour lutter sur notre propre marché et pour éviter un plus grand envahissement de marchandises anglaises, des fabriques de notre place ont enrayé ce mouvement en osant entreprendre ce genre, et, constatons-le avec satisfaction patriotique, le succès a couronné l'effort. Ces objets à côtes, moitié bijou, moitié orfèvrerie, qui ont été si fort goûtés, constituent un des rares types modernes qui aient résisté aux caprices de la mode. Chose à remarquer : les Anglais exploitent leurs idées, parce qu'ils s'adonnent à une spécialité dans les fabriques, s'outillent en conséquence, et produisent dans des conditions de prix avantageuses, tout en réalisant de gros profits.

Hollande. — Quittons cette redoutable concurrente commerciale pour constater que la Hollande n'a rien envoyé d'intéressant en ce qui concerne notre industrie, qu'une tailleurie de diamants.

L'Italie. — Nos regards sont tout d'abord attirés par la couleur éclatante de ce bijou en corail qui est resté un des monopoles de l'Italie ; la mode l'a bien délaissé le corail. Voici quelques bijoux avec camées durs, camées coquilles, camées

(1) On commence cependant à occuper des femmes à ce travail.

en lave du Vésuve; les camées en général se reposent, pour renaître un jour sous une forme différente. Voici aussi les mosaïques également délaissées. Et ces jolis travaux, imitation de ceux d'Étrurie que l'on fabrique à Rome, avec ornements en grains et en fil cordé, ressource de décor bien grande pour le bijoutier, ressource employée presque universellement et à toutes les époques. Et cette jolie dentelle en filigrane de Gênes... ce n'est pas nouveau, mais c'est toujours empreint d'un cachet local. Toutes les originalités de ce pays, qui a eu tant d'influence un moment sur notre industrie, ne semblent plus appréciées que des voyageurs qui en rapportent encore quelques échantillons; aussi, désireux de faire du commerce, se livre-t-on, là-bas, au genre or mat uni qui semble y avoir pris le dessus; la majeure partie des vitrines que nous voyons en est remplie, ainsi que de modèles de bracelets, rigides, souples, ou en chaînes, tous bien exécutés; nous allions dire copiés, car nous en reconnaissons quelques-uns pour les avoir déjà vus à Paris; on aurait au moins dû les décorer dans le sens du goût local... car il y en a un... et il n'est pas en progrès si on en juge par les produits exposés. La côté commercial l'emporte sur le côté artistique.

République Helvétique. — C'est maintenant le tour de notre sœur en République, la Suisse. En vain cherchons-nous du bijou, nous ne trouvons guère que des boîtiers de montre, quelques rares, très rares chaînes ou châtelaines... Il s'y fait cependant du bijou et surtout de la chaîne d'or à bon marché... En aimez-vous le décor de ces boîtiers de montres? Il y en a généralement trop pour nous, mais pour les pays d'exportation auxquels ils sont destinés, il faut croire que c'est bien... Faut-il le dire... il s'en consomme à Paris!... Puisque nous avons déjà regardé des aciers ailleurs, regar-

dons en passant ces aciers repoussés, ces cadres, ces coupes ; ce sont là les produits de l'École professionnelle de Genève, dont le directeur, un compatriote, se dépense beaucoup pour obtenir de bons élèves. Mais, encore une fois, pourquoi n'ont-ils pas exposé de bijouterie, nos voisins?... L'interdiction officielle n'existait cependant pas pour eux ! Ont-ils craint que nous ne reconnaissons leurs produits pour les avoir déjà vus ?...

La Russie. — Nous allons terminer l'Europe en finissant par la Russie, qui ne s'est pas beaucoup mise en frais, en ce qui concerne la bijouterie. Nous savons cependant qu'à Saint-Pétersbourg on travaille bien le bijou en or mat, uni, ou agrémenté de pierres bien serties, que l'exécution et le fini en sont toujours parfaits, bien que la composition soit pauvre ; mais il ne nous est pas donné d'en voir et combien nous le regrettons.

Une vitrine remplie de turquoises montées et non montées attire notre attention. Le peu qui est monté n'a rien de remarquable. Sont-elles de Boukarie ou de Perse, ces turquoises ? Peu nous importe, elles ne constituent aucun progrès industriel.

Voyons cette autre galerie, qu'y a-t-il?... Quelques objets en émaux et nielles bien connus et d'un fini irréprochable, c'est vrai ; c'est une spécialité russe que le nielle, mais c'est peu pour un grand pays ; nous aurions aimé voir autre chose.

Chine. — Puisque nous sommes sur les confins de l'Asie, profitons-en pour jeter un regard du côté de la Chine, qui aurait pu nous envoyer mieux que ses objets de pacotille, elle qui a un art vingt fois millénaire.

Japon. — Nous en dirons autant du Japon qui nous avait

émervillés en 1878 avec son travail de rétreint, de repoussé à fonds martelé, aux fleurs si finement ciselées et qui avait fait sensation..... qui a même laissé des traces en Europe comme en Amérique... Nous ne voyons pas davantage (si ce n'est que quelques rares pièces) de ces fines incrustations en relief ciselées et sculptées si spirituellement, sur fonds d'argent, de cuivre ou d'acier, non plus que ces émaux cloisonnés, ni ces curieuses patines dont nous connaissons la composition chimique, mais dont nous sommes encore à chercher la méthode d'exécution. A vrai dire on ne porte pas de bijoux là-bas, si ce n'est l'épingle à cheveux. Nous en avons vu d'une simplicité et d'une fidélité d'exécution toute japonaise : une épingle de cheveux en argent et or, imitant une fleur de nénuphar, emboutie et à peine ciselée ; une autre faite de trois fleurs de pommier or et argent du même travail. Ils possèdent à fond le don d'imiter la nature, ces gens-là ; ils sont sans doute constamment en contact avec elle. Enfin, et malgré tout, ces pays ne semblent pas en progrès artistiques depuis leur envahissement par notre civilisation occidentale... Nous ne pouvons que le déplorer.

Inde. — L'Inde ne nous montre ni ses jolis coloris d'émaux translucides, ni ses fines ciselures sur or comme sur argent, c'est regrettable ; il faut dire que nous avons été gâtés en 1878.

Perse. — La Perse, qui nous a légué de si beaux travaux, d'émaux, d'aciers damasquinés, d'objets à contours si gracieux, et une si jolie ornementation, ne fabrique plus guère non plus que des objets bien ordinaires et bien dégénérés ; et encore, qu'avons-nous vu ?

Siam. — Le Siam nous présente quelques échantillons de

son art bizarre, délicat, élancé, refouillé, mais il y en avait si peu !... à peine de quoi en juger.....

Afrique. — Voyons l'Afrique....., l'Egypte d'abord, car nous avons la bonne fortune d'être présenté à un confrère d'Alexandrie qui fabrique indistinctement des objets en laiton repoussé ou de la bijouterie, du filigrane d'argent, voire même de l'orfèvrerie. Nous tutoyant comme de vieilles connaissances, selon l'usage oriental, il nous montre les secrets de sa fabrication. Et vraiment, avec des outils aussi primitifs, il ne s'en tire pas mal. C'est à peu de chose près de la même façon que l'on travaille dans tous les pays asiatiques et africains ; accroupi par terre, à côté d'un fourneau, devant une espèce de tas ou enclume, avec des outils presque primitifs se promenant à terre ; l'adresse supplée à la qualité de l'outil. Que fait-il?... Il enserre, entre son orteil et son deuxième doigt de pied, un arcet avec lequel il actionne un tour ou porte-foret !... Nous continuons notre sérieux, ne voulant pas avoir l'air moins digne que lui. Vraiment cette attitude est plutôt simiaque qu'humaine... Quant au travail c'est celui de la routine.

Nous aurions désiré faire connaissance aussi avec cet autre confrère africain, noir celui-là ; il avait son fils avec lui, paraît-il ; malheureusement nous sommes arrivés trop tard, nous n'avons pu voir que son atelier ; nous n'avons perdu, supposons-nous, que l'occasion de nous distraire.

Ce qui suit, Messieurs, est plus grave.

Amérique. — Si nous avons réservé les Etats-Unis d'Amérique pour la fin, c'est pour attirer davantage toute votre attention sur ces nouveaux concurrents, nés il y a moins d'un quart de siècle, qui sont parvenus, en accaparant des capacités européennes et autres, et grâce surtout aux mesures

prohibitives mises en vigueur chez eux (cela au grand détriment de l'industrie européenne), à créer des ateliers qui suffisent à alimenter tout leur marché et qui visent maintenant à en alimenter d'autres; ils n'ont pas encore été redoutables, mais ils pourraient le devenir; ne soyons pas surpris de les rencontrer demain chez notre clientèle, puis après chez nous-mêmes, si nous ne savons nous en garer. Déjà vous voyez depuis plusieurs d'années des fabriques d'orfèvrerie, de montres, de porte-mines, qui ont des représentants chez nous.

Mais revenons à notre sujet :

Là-bas pas de politique, aussi nos confrères américains sont-ils tout entiers à leurs affaires et ont-ils répondu grandement à notre invitation.

Elle est moins bien présentée qu'en 1878, cette exposition, et c'est fâcheux pour eux, car il y a de grands efforts visibles, de grands progrès aussi, pas assez appréciés par beaucoup d'entre nous, au point de vue esthétique même; mais au point de vue technique, l'observateur ne saurait y échapper. Regardez bien ces objets de fantaisie artistique en argent, de formes originales quoique d'un aspect généralement un peu lourd; beaucoup sont bien conçus et surtout bien exécutés, bien ajustés, bien décorés, bien finis, et l'émail opaque à tons doux s'y marie agréablement aux patines d'une gravure défoncée à l'eau forte, ou d'une ciselure soignée. Cette décoration est entièrement neuve et agréable; elle est tirée de l'Indien et de l'Arabe. — D'autres objets sont faits d'une espèce de damas, dans le genre des lames d'épées ou des canons de fusil de chasse, l'or, l'argent, le cuivre et un autre métal rouge, qui, paraît-il, est un secret de composition (1), ces métaux et d'autres encore peut-être sont

(1) Nous le croyons japonais; il a une analogie frappante avec le Mokoumé. Les Japonais, d'ailleurs, nous l'avaient déjà soumis à

brazés, soudés, tordus, forgés, laminés ensemble, et de ce fait présentent des couleurs et des contours capricieux et sinueux, des zigzags d'un effet singulier qui démontrent la recherche, sinon l'art. Là-bas, ils peuvent se livrer librement à toutes les recherches, ils peuvent tout oser. — A vrai dire ce dernier amalgame nous a semblé plutôt triste. — Voici encore des objets d'un goût bizarre, un certain flacon en or d'un genre qui se rapproche du chinois ou de l'indo-chinois, de contours tourmentés, refouillé et ciselé assez finement dans ses détails; puis un pommeau d'ombrelle dérivé du japonais avec fond d'or bretté, ciselé curieusement et agréablement décoré d'une orchidée en émail opaque avec rehaut en peinture, cette fleur naturellement jetée dessus, l'effet en est agréable; et puisque nous en sommes aux fleurs d'émail, veuillez les remarquer, Messieurs, il y en a une collection affichée. *Vendue??...* Nous avons déjà entendu dire qu'il se faisait aux Etats-Unis des fleurs en émail opaque décoré de peinture, cette fois nous en sommes certains. — Voici encore toute une collection de porte-monnaies, des portecartes, des portefeuilles, des aumonières en toutes sortes de peaux d'animaux, y compris celle de l'éléphant, du lézard, de la grenouille, les uns sont décorés de garnitures en argent oxydé et habilement montés et décorés, d'autres sont en argent poli. Tous les fermoirs sont très ingénieux. Là encore on constate des efforts, des recherches, de bon travail, de bonne exécution, de bon fini, on sent qu'il y a aussi un outillage perfectionné, de grands moyens, une bonne direction. — Le goût là-bas est complètement différent du nôtre, c'est certain, l'Atlantique les sépare. Encore une fois cepen-

l'Exposition de 1878 et différentes maisons françaises ont exposé des essais encore bien imparfaits, mais qui dénotent qu'on en possède la clef.

dant, Messieurs, prenons garde ; car aujourd'hui l'Atlantique se traverse vite.

CONCLUSIONS. — En ce qui concerne la généralité des nations étrangères, on pourrait croire qu'elles ont par leur abstention renoncé à se mesurer avec nous. — De ce que nous avons pu observer, il nous a semblé que le genre local était souvent abandonné pour le côté commercial.

Pour nous résumer, Messieurs, et pour en revenir à notre division première sensiblement oubliée dans le cours de nos pérégrinations, nous dirons que pour la bijouterie artistique nous n'avons rien à craindre de nos confrères étrangers. En ce qui touche à la bijouterie industrielle artistique, nous n'avons pas encore grand chose non plus à redouter, l'étranger nous la demande, mais ne nous la fournit pas. En ce qui la concerne et en ce qui concerne la bijouterie industrielle soignée, on vient beaucoup chez nous s'inspirer, y chercher des modèles, des idées, pour les modifier suivant les besoins locaux et les exploiter sur une grande échelle, parce que nous ne savons pas nous produire à l'étranger ; quelquefois même on vient nous les revendre sous une forme altérée ou modifiée ; n'est-ce pas irritant ? On voit aussi nos voisins les Anglais faire des efforts de composition et de fabrication et surtout des efforts commerciaux, ces derniers couronnés de quelque succès, grâce à l'anglomanie qui règne en France depuis le développement du goût hippique, et qu'il n'est pas de bon ton de porter un objet français dans un certain monde.

Cet envahissement étranger facilité par nos consommateurs compatriotes qui le font certes inconsciemment, se fait encore sentir bien plus en ce qui concerne le bijou industriel courant, soit pour le bijou d'or, soit pour celui d'argent, soit pour le bibelot de petite orfèvrerie ; c'est là le vrai écueil et

l'Allemagne, sous le couvert des pavillons hollandais, suisse, italien ou autrichien, nous encombre de sa marchandise de pacotille, copiée le plus souvent. Sa meilleure clientèle est le magasin des quartiers populeux et des boulevards éloignés de nos quartiers élégants, puis et surtout le magasin de pseudo-antiquités et enfin celui des villes d'eaux, voire même l'hôtel Drouot où cette marchandise foisonne, et se vend aux crédules acheteurs, de la bonne foi de qui on abuse et qui, ignorants, croient que le mérite d'un objet ancien gît dans son exécution bâtarde ; tout cela au grand détriment de nos artistes et artisans modernes Il y aurait là pour nos maîtres matière à conférences de façon éclairer le goût et la bonne foi des amateurs.

BIJOUTERIE FRANÇAISE

En ce qui concerne la bijouterie française, à l'Exposition Universelle de 1889, ce travail sera moins aride, car le champ est vaste et la variété grande. Comme nous le disions en commençant, il faudrait un volume spécial pour elle.

Nous avons encore tous présents à l'esprit les chefs-d'œuvre de bijouterie artistique exposés par certains grands maîtres et les travaux exposés par ceux qui suivent de près ou de loin. Nous avons vu de belles choses, d'une étude, d'un style, d'une pureté, d'une netteté d'exécution, d'un goût irréprochables; réunion de qualités qui, à aucune époque, n'ont été dépassées, perfection d'exécution qui n'a jamais été atteinte dans son ensemble. Nous avons vu aussi de jolie, de coquette bijouterie industrielle soignée; de la bijouterie industrielle courante celle-ci s'inspirant de la précédente; de la bijouterie orfèvrerie d'argent, cette dernière dénotant des

recherches savantes. — Tous les genres étaient représentés.

Voici, Messieurs, pour les louanges. Nous vous avons déjà promis des critiques, nous allons les aborder, c'est bien délicat. Combien préférerions-nous vous lire une critique étrangère sur notre industrie ; en même temps que cela nous déchargerait d'une responsabilité, il y aurait impartialité sûre et profit à tirer, car elle nous montrerait les défauts de notre fabrication, et nous faciliterait les moyens de les corriger ; car bien qu'on s'en défende, on vit avec ses imperfections, on s'y habitue sans s'en apercevoir.

A défaut donc de cette critique nous vous ferons part de celles que nous avons provoquées chez certains de nos clients étrangers émérites, et nous les adjoindrons aux nôtres. — Nous allons cette fois commencer par la bijouterie courante, celle qui se vend surtout à l'étranger. Disons-le tout de suite, elle a fait depuis 1878 de certains efforts de fabrication : mais la composition est quelquefois bien médiocre ; à de rares exceptions près on veut trop faire pièce à l'Allemagne. Il y a Dieu merci d'autres champs d'études. Le dessin et le modelage sont souvent négligés dans les fabriques de ce genre de bijou ; la forme et la composition sont souvent abandonnées au profit de l'effet produit pour la vente, aussi voit-on des choses bien pauvres comme conception, ou alors comme nous le disions tout à l'heure, de la copie du bijou soigné, ce qui serait encore préférable, si on en n'abusait pas.

Pour vous en convaincre, arrêtez-vous devant une vitrine de ce genre. Qu'y voyez-vous ! des objets de création enfantine, des bandes, des disques, des carrés, des rectangles, des losanges, unis, guillochés, ou martelés ou paillasonnés, avec une pierre au centre, quelquefois un trèfle en chatons, ou des étoiles incrustées ; ou bien un bouquet, ou une mouche plus ou moins véridiques ; — on nous répondra cela se vend,

done c'est bien. — Au point de vue commerce c'est logique, au point de vue progrès artistique c'est différent, et nous ne croyons pas qu'une décoration bien copiée ou bien étudiée ne se vende pas aussi bien qu'une défectueuse ou enfantine. L'ajustage et le serti sont toujours un peu en retard, ce dernier principalement.

C'est surtout à ce genre de fabrication que l'outillage devrait venir en aide : la consommation étant relativement grande, il serait vite payé : il faut l'avouer, la bijouterie imitation, grâce aux estampes, a fait de plus grands progrès que notre industrie courante.

Ce qu'il faut constater encore dans le bijou courant, c'est la tendance à le garnir de petite joaillerie ; cette tendance d'ailleurs, cette évolution se remarquent partout.

Le bijou d'argent, lui, ayant recours aux estampeurs, présente quelquefois des décors d'un dessin plus étudié ; ce bijou a pris une grande extension ces dernières années chez nous aussi ; la consommation s'en est étendue à toutes les classes tant en bijoux qu'en bibelots, et comme nous n'en faisons pas suffisamment, les fabriques étrangères s'étaient chargées de nous en fournir ; heureusement le mouvement a été vite enrayé. Nous ne saurions trop recommander l'ajustage et le fini dans ce dernier genre, les étrangers nous sont en cela de beaucoup supérieurs ; quant au décor, dans ce bijou d'argent, quand il n'est pas estampé, il est quelquefois aussi bien dédaigné. Si au moins le dessin était bon !...

La belle bijouterie, elle, s'est plutôt améliorée tant au point de vue de la forme qu'au point de vue de l'exécution. A vrai dire, elle n'a pas non plus innové grand'chose de sérieux comme composition, c'est toujours le point faible. Elle cherche une orientation, on a cependant beaucoup travaillé, beaucoup dessiné, car on dessine beaucoup chez elle, on respecte les formes, on observe la nature quand on la re-

produit et on l'a beaucoup reproduite ces dernières années. — De 1867 à 1878, ce genre de bijouterie avait vécu avec le repéré florentin — après 1878 le martelé japonais a été en faveur; puis, le règne animal a eu son tour; puis enfin l'aimable fleur a eu le sien et l'a encore; souhaitons qu'elle le garde, car c'est là la source inépuisable de l'ornementation; on l'a traitée en or, en or et joaillerie, en or émaillé et peint, en or avec émaux translucides, transparents, cloisonnés et enfin en pierres sculptées de toutes couleurs, le plus souvent agrémentée de brillants. Nous avons vu de tout cela à l'Exposition, nous avons vu aussi beaucoup de jolie fantaisie, peut-être trop, l'œil s'y perd, l'esprit ne s'y arrête pas, on est dans la confusion et sous l'impression de la mode capricieuse et changeante; à notre avis encore une fois, il manque un esprit de direction pour arriver à créer un style, nous y reviendrons. L'ajusté, le fini, le serti sont là encore quelque peu défectueux, nous en recauserons aussi.

Le beau bijou en argent soigné ne se porte que peu, la fabrication est pour ainsi dire restreinte, aussi qu'y en avait-il?... Seul le bibelot d'argent, est en haute faveur et on produit des originalités; ces objets ont fait délaisser ceux d'un ordre plus artistique, mais plus élevés de prix.

La chaîne d'or à laquelle nous réservons cette place spéciale a, il faut le reconnaître, fait de grands efforts et ils ont été couronnés de succès; on peut dire qu'elle est sans rivale, quoique le fini laisse bien aussi quelque peu à désirer. Elle suit le courant imprimé par la joaillerie en ce qui concerne le décor avec pierres et elle a raison. C'est elle qui nous a ramené le bracelet si longtemps délaissé. C'est elle aussi qui s'est emparé de la bourse en cote de mailles qui en fait un article de si grande consommation; la chaîne donc, est en progrès, mais elle a encore du champ devant elle. Et puisqu'elle nous a ramené le bracelet, ne désespérons pas de la

voir remettre le médaillon en faveur, ce bijou si injustement banni de nos mœurs, ce confident si discret.

Quant aux bijoux d'art, de l'aveu même de nos amis étrangers, nous serions au-dessus de toute comparaison, mais pourquoi nos hommes de talent produisent-ils tant d'objets de style des siècles passés et ne recherchent-ils pas plutôt à créer ce style *xix^e* siècle qui nous manque ? Il est utile pour répondre à cette question de faire un petit historique.

Nul de nous n'ignore que l'industrie de la bijouterie a reçu une certaine impulsion des grands maîtres italiens de la Renaissance dont les œuvres eurent de la vogue en France, sous François I^{er} ; ces maîtres eurent des adeptes, qui, eux-mêmes étaient des maîtres et, jusqu'en 1789, une série ininterrompue d'artistes enseignèrent méthodiquement à leurs élèves les secrets de leur art que ceux-ci interprétèrent plus ou moins librement et qu'ils transformèrent petit à petit suivant les goûts et les besoins de l'époque à laquelle ils vécurent. Mais notre Révolution de 89 qui a pu avoir ultérieurement des effets heureux au point de vue humanitaire a malheureusement pour les arts, pour les industries artistiques, produit un effet tout opposé. En outre des chefs-d'œuvre disparus, pillés, ou réalisés, les maîtres de la fin du siècle passé ont disparu aussi et leurs élèves ne trouvant pas à utiliser ni à développer leurs connaissances, tombèrent à leur tour dans le tourbillon politique. Sous le calme provisoire du Directoire, la fortune publique était bien atteinte et on ne songeait que peu aux objets de luxe. Sous l'Empire, à de rares exceptions près on fabriqua du bijou un peu théâtral et l'on fabriqua autant d'armes que de bijoux. Sous la Restauration, le calme, jusqu'en 1830 et même après, encore incertain, fit cependant songer aux objets d'art ; mais où étaient les artistes et leur talent ? Le point de départ ayant disparu, il fallut alors tout recommencer, tout reconstituer,

d'après les documents laissés, tout remettre en place. On se mit à l'œuvre, des hommes émérites devenus éminents par la suite tracèrent la voie et ceux qui les suivirent et dont vous avez pu voir les œuvres à notre Exposition sont, pensons-nous, ceux qui doivent donner naissance ou au moins préparer la conception de ce style xix^e siècle. Ajoutons encore qu'à notre époque, l'excès de composition et de fabrication ainsi que le caprice de la mode s'opposent beaucoup à la fixité des idées, et partant d'un style bien accusé..... Revenons à notre Exposition.

Pour ménager les susceptibilités de nos confrères et pour suivre l'esprit d'ordre général qui a présidé à ce Rapport, nous aurions aimé rester dans les généralités et ne pas nous laisser aller à la tentation de citer des objets, ce qui équivaut à citer des noms. L'ayant fait pour la section étrangère, nous ne pouvons guère faire moins pour nos compatriotes. Nous ne nous arrêterons cependant qu'aux choses exceptionnelles.

Citons d'abord le buste d'une Gallia d'environ trois quarts nature, qu'à une autre époque on aurait pu dénommer Minerva et dont Phidias aurait pu être fier. La figure d'ivoire sculpté était belle, sereine, digne et bonne. — Cette belle tête d'ivoire était artistement habillée d'un casque et d'une cuirasse en divers ors et en argent, le tout sobrement décoré d'une ciselure appropriée, sévère. Cette pièce d'art nous a semblé la plus belle de l'Exposition, elle était fascinante de simple beauté.

Est-il utile de vous remettre en mémoire les jolis émaux que nous avons vus dans cette vitrine ? jamais ce maître ne nous avait montré pareille collection, émaux que les artistes de la Renaissance ont pratiqués pour la plupart, mais qu'ils n'ont jamais exécutés avec une netteté et une finesse pareilles. Aucun musée, croyons-nous, ne possède un ensemble d'objets si parfaits. Émaux limousins, peints, avec,

Limousins

ou sans rebauts d'or, émaux empâtés, émaux paillonnés, à couleurs dégradées, émaux basse taille, émaux transparents, émaux translucides, opaques ou cloisonnés; il les a tous employés, il les possède tous; il en a égayé le cadran et les panneaux d'une certaine pendule gothique en vieil argent eiselé, un autre chef-d'œuvre d'architecture, celui-là. Nous avons pu encore admirer cette autre jolie pendule avec statuette d'ivoire, c'est Uranie mesurant les astres, et cette statuette d'argent fondue à eire perdue; et ce moine occupé à ses travaux, sujet de bronze, celui-là; tous les métaux sont traités comme le sont tous les émaux, avec la même perfection.

Quelle belle bijouterie aussi, témoin ces beaux bracelets souples pour la plupart où la poésie se mêle à l'émail comme celui-ci se marie agréablement avec les pierres et la eiselure; et quelle eiselure! Nous nous arrêtons car il faudrait tout citer, tout était beau, bien conçu, bien rendu, bien exécuté, et nous savions tous que ce maître faisait de belles choses, mais nous ignorions qu'il en eût tant produit. Sachons nous arrêter. Il est artiste, praticien, émailleur, sculpteur, architecte, bijoutier-orfèvre, bien plus que joaillier dans l'acception moderne du mot. C'est aussi un érudit. Il a été à bonne école, à celle du père.

Voici maintenant un grand vase de bonne composition en verre fumé, et en forme d'anneau, dans lequel s'enroule un dragon, travail d'or repoussé, recouvert d'émail; ce n'est plus de la bijouterie, c'est de l'orfèvrerie d'or, c'est cependant l'œuvre d'un bijoutier. Ce travail est bien hardi, c'est l'âme du maître, la hardiesse, et il a raison. Sa hardiesse a fait faire un grand pas à notre industrie, rendons-lui cet hommage. Nous lui devons cependant notre appréciation, il nous en voudrait de manquer de franchise. Ce cristal ne nous a pas semblé complet. Le ton ne nous a pas satisfait,

l'absence de décor non plus. Quant à l'œuvre de l'orfèvre, c'est bien ; mais l'émail, comme sur tous les objets en ronde bosse, en a déformé les valeurs, les contours, c'est fâcheux et difficile à éviter, d'ailleurs, sans le secours de la peinture. Cet émail nous a paru trop sombre. Cet objet a dû être exposé avant achèvement, nous le reverrons un jour complet sans doute.

Voici, d'autre part, une pendule de voyage, d'une silhouette moderne et un miroir à main à fonds de glaces avec tain, d'une heureuse invention, recouverts tous deux d'une ornementation à jour légère et bien dessinée, quoique d'un Louis XV un peu fantaisiste ; mais pourquoi, après tout, se tenir strictement dans les styles passés, si on se renferme toujours dans l'archaïsme on n'en sortira jamais, et on a bien fait d'en sortir. Nos aïeux ont ainsi pensé, imitons-les. Et quelle jolie petite statuette en acier pris sur le bloc ! Peu nous importe la matière, c'est un bijou d'exécution. En dehors de la joaillerie, dont nous n'avons pas à parler, avez-vous remarqué cette autre hardiesse?... Un scarabée taillé dans un diamant!... Ce n'est pas du bijou mais cela le concerne ; nous ne pouvons nous empêcher d'en causer, ne fût-ce que pour caractériser le maître qui s'adresse à tout, même à l'indomptable. Nous nous arrêtons pour cette vitrine car il y en aurait trop à voir.

Voici encore une autre belle vitrine dont l'ensemble indique de grands efforts, de toutes sortes (c'est de tradition dans la famille), on a voulu faire grand, on a réussi. La joaillerie y domine également ainsi que les collections de pierres choisies, mais à côté il y a une réunion de belles œuvres de bijouterie, de beaux travaux fortement imprégnés du goût du premier maître dont nous avons parlé, surtout en ce qui concerne cette jolie pendule gothique qui a une ressemblance marquante avec l'autre. Voici aussi un

joli missel et une jolie bonbonnière avec de beaux émaux basse taille très soignés, qui nous surprennent agréablement de cette maison, et une jolie veilleuse, en argent repercé et ciselé (originale, celle-là), et de jolie ciselure en repoussé d'un Louis XV pas très correct mais agréable; après tout la correction n'est pas de rigueur, il faut produire aussi quelque chose de ce siècle.... et nous en passons.

Voici une autre vitrine intéressante qui se ressent de la hardiesse de certain maître dont nous venons de parler trop brièvement. La fantaisie osée et réussie dans le bijou comme dans le bibelot, s'y observe à chaque instant. On a même osé faire pièce à la joaillerie moderne avec certains travaux, entre autres avec un nœud pavé d'un type tout nouveau et bien réel; on croirait sentir là l'inspiration d'une modiste; puis encore avec certains bijoux, joyaux, l'un en argent ou en or noir repercé et semé de diamants, l'autre en fleurs et enroulements moitié diamants moitié pierres de couleurs. Ces deux effets sont réussis et bien d'autres encore.

Tout ce qui est exposé dans cette vitrine est d'une saine exécution.

Ce qui nous a le plus intéressé, après la Gallia, c'est une belle et savante reproduction de bagues de tous les âges, de tous les styles. S'il n'y a pas invention il y a du moins travail de reconstitution, étude et fini parfait. La bague est un des bijoux qui demande le plus de science technique; c'est le bijou le plus en vue, le plus facile à considérer et à admirer, comme à critiquer, le moindre défaut saute aux yeux, il y a une science architecturale, une science des proportions à observer que peu de praticiens possèdent théoriquement ni pratiquent. Ajoutons que l'œuvre de notre regretté maître Fontenay a dû être d'un grand secours pour la reconstitution de cette jolie collection.

Déplaçons-nous et allons chez les orfèvres, il y a aussi de

Fénelon
jolies choses. — Voici d'abord une exposition où il y a tellement à voir et tellement à dire, que nous en sommes effrayés et que nous renonçons à entrer dans les détails; on y traite beaucoup l'orfèvrerie, la grande orfèvrerie d'art, nous entendons. On y fait aussi de la joaillerie et de la bijouterie, empreintes, comme celles de certain maître, du caractère des siècles passés; on y aime les beaux objets, ceux qui survivent. Il faut encore, là, tenir haut le renom de famille.

9
Voici un autre jeune orfèvre-bijoutier de deuxième génération aussi, qui nous montre une petite vitrine d'objets choisis pour la plupart, et surtout des styles Louis XV. Nous y trouvons encore de la bijouterie-joaillerie en repéré noir ornée de diamants, différente de ce que nous avons déjà vu, cependant; puis un éventail de nacre garni d'or à jour ciselé, style Louis XV, qui manque peut-être d'un peu de légèreté; quoique cela, cette réminiscence nous a semblé heureuse. Puis, et surtout, une petite merveille d'architecture gothique, un reliquaire d'une finesse, d'une grâce indéfinissables.

Briot
Faut-il parler de ces jolis objets d'étain, de ces buires, de ces jolis plats et de ses savantes recherches que ces travaux ont nécessitées — et que l'exécution en est soignée aussi!... pas moins que la composition cependant. C'est une heureuse rénovation, un hommage à Briot.

Revenons à la classe 37 et voyons ce vase emprunté à l'artiste verrier de Nancy, et qu'on a su habilement enguirlander de fleurs des prés en émail sur or, ce travail était délicat à traiter, et on s'en est fort bien tiré; une jeune fille, en argent ciselé, assise sur un socle en jade, entoure le vase de ses bras et suspend cette guirlande. Cette idée est jeune et réussie..... Voici encore une jolie montre à fond d'or rouge patiné, repéré et finement ciselé, reposant sur fond poli.

Puis encore un vase, un porte-bouquet, soutenu par quatre amours, c'est au moins deux de trop.

Passons à cette vitrine, où il y a beaucoup de bijoux très cherchés, très soignés, d'un bon goût, d'un porter facile; on a voulu faire une chose marquante avec certain miroir à pivot, décoré d'un joli émail : on a été moins bien inspiré, mais le temps a dû manquer pour la construction, les détails sont jolis, l'architecture peu plaisante.

Voici enfin la vitrine modeste d'un maître qui ne l'est pas moins, et qui aurait pu faire plus grand; nous y remarquons de jolis émaux limousins, car il est émailleur aussi, et de jolis objets d'art très rares, car il en a fait d'autres.

Regardons cette collection curieuse et réussie de fleurs en agathes sculptées et de différentes teintes, ornées de diamants, d'un effet très agréable, ma foi; puis cette vitrine bien mal placée où il y a tant de jolies fantaisies de toutes sortes produites à Paris, mais que Paris ne voit jamais, destinées qu'elles sont à d'autres pays.

Citons encore une vitrine de bijoux de fabrication courante qui est dans la voie du progrès, où la bijouterie s'allie à la petite joaillerie d'une façon heureuse.

Nous nous arrêtons à cette vitrine où le bibelot d'argent s'étale en conquérant; il en a le droit. À côté de l'objet pour la lutte commerciale, il y a dans cette maison, l'objet pour la lutte du progrès, de la science, de l'invention, du goût.

Pour en terminer, Messieurs, la province nous a complètement fait faux bond, si ce n'est le bijou bressan cependant, à qui revient une place ici. — Ce bijou a prospéré et s'est étendu, c'est une rénovation; actuellement il aborde les objets plus volumineux, mais en même temps il semble appeler à son aide les moyens rapides de fabrication; c'est plus net, mais cela donne une sécheresse que l'objet entièrement fait sur place n'aurait pas; pour l'observateur, c'est la seule critique qu'il y ait à faire.

CONCLUSIONS

Messieurs,

La bijouterie française a, jusqu'alors, conservé une grande renommée, espérons qu'elle la conservera longtemps encore. C'est là notre souhait le plus ardent et le but vers lequel doivent tendre les efforts de tous.

Elle a beaucoup fait ; mais cela ne veut pas dire qu'il ne lui reste encore beaucoup à faire et c'est aux maîtres surtout que nous allons faire appel. Noblesse oblige.

Les travaux des maîtres des siècles passés, ce patrimoine national que nos aïeux n'ont pu, par suite des événements indépendants de leur volonté, nous léguer que très endommagé, notre tempérament travailleur, artistique, né du milieu dans lequel nous vivons et qu'on ne pourra guère nous ravir, a cherché, est arrivé à le reconstituer avec les éléments et les documents qui nous restaient. — Grâce à ces travaux, à ces recherches nous pouvons dire que nous avons reconquis le siècle perdu. Il faut, maintenant que ces précieuses recherches sont classées, il faut, disons-nous, les faire connaître aux jeunes, à nos élèves. C'est aux maîtres de la corporation que ce devoir incombe, c'est à eux que nous faisons appel, c'est à eux qu'il appartient de modifier notre enseignement artistique et technique, à nous de les ériger en Conseil supérieur d'Enseignement, de la Bijouterie, de la Joaillerie et de l'Orfèvrerie, en une sorte d'Académie de la corporation, si le mot n'est pas trop gros (maîtrise étant bien démodé), conseil chargé de conserver les saines traditions, et de les enseigner par tous les moyens : par des conférences artistiques, techniques, scientifiques, et au besoin même, et surtout, de se faire seconder

par des savants, par des artistes de corporations ayant rapport aux industries d'art (à charge de réciprocité toutefois), cela en dehors d'une instruction supérieure à donner dans notre Ecole de Dessin qui demande une impulsion nouvelle en considération des progrès accomplis dans l'enseignement public. D'ailleurs ne s'impose-t-il pas, ce Conseil, par suite de la nouvelle loi militaire et son article 23 en faveur des sujets émérites des industries d'art, qui va être aussi un fort appui, un stimulant ; et pour n'en rien perdre de cette loi, il faudra étendre annuellement les concours à toutes les facultés, et enfin, pour que l'Administration toujours prête à discuter en soit de suite empêchée, ne faut-il pas qu'elle se trouve en face de personnalités de valeur indiscutable.

Et puisque la manière de vivre a changé et que nos élèves ne font plus comme autrefois, partie de la famille du maître, puisqu'ils vivent maintenant dans la leur propre, il nous faut trouver d'autres moyens de les initier à nos secrets incomplètement enseignés par nos contre-maîtres souvent insuffisamment instruits et souvent aussi limités dans leurs connaissances.

L'Ecole professionnelle proposée jadis est une grosse affaire en considération de la variété de fabrication qui existe dans notre industrie ; en tous cas, elle ne pourrait qu'être destinée à compléter l'instruction technique acquise dans un atelier privé ou encore à la préparer, et ne serait guère applicable que dans des cas spéciaux, par exemple pour former de futurs patrons ou de futurs contre-maîtres : la généralité de nos élèves étant obligés de subvenir à leurs besoins ne pourraient en profiter.

En ce qui concerne les pouvoirs publics, ce qu'il nous faut aussi, c'est l'installation définitive, longtemps annoncée, insuffisamment réalisée, de ce Musée des arts décoratifs pour lequel des millions et leurs intérêts sont enfouis dans les

caves de la Banque de France, depuis plusieurs années ; tout cela parce que les promoteurs de l'idée n'ont pu se mettre d'accord avec l'Administration supérieure sur la question du bâtiment à y affecter. Mais cela nous est bien indifférent, le bâtiment ; c'est une construction économique, c'est un atelier que nous demandons, nous autres ouvriers, le palais, nous est indifférent, donnez-nous quelque chose... mais vite... faites abandon de vos doctrines inertes au profit de la nation vivante, industrielle. Donnez-nous un South Kensington Muséum, dans un quartier central, surtout à portée des travailleurs, comme qui dirait place de la République, un Musée ouvert, comme à Londres, le soir, de façon à ce que les artisans puissent y aller à leur aise pour étudier, comparer, dessiner et s'y former le goût et le savoir, cela est autrement instructif que des planches de dessins, l'enseignement par la vue ; l'expérience en est faite.

Les amateurs sont prêts à confier leurs collections : nous en avons déjà la preuve par ce qui existe au palais de l'Industrie.

Reprenons notre sujet. Ce qui a toujours distingué la bijouterie française parmi toutes ses qualités, c'est surtout l'invention, l'innovation, le goût. C'est ce patrimoine qu'il va falloir savoir conserver, et savoir mettre en valeur. La preuve de ce que nous avançons au sujet de l'innovation, c'est que périodiquement (c'est par expérience personnelle que nous en causons), pour ne pas dire annuellement et même semestriellement, nos confrères et concurrents étrangers depuis que les déplacements sont si faciles, viennent se refaire les idées, s'inspirer et s'approvisionner de nouveaux modèles chez nous, pour, ensuite, de retour chez eux, reproduire en quantité et quelquefois, souvent même, adapter au goût local, de sorte que notre pays est la pépinière et l'étranger le champ d'exploitation que nous n'exploitons pas, de

sorte que nous inventons beaucoup, que nous profitons très peu de nos inventions et que l'étranger en profite entièrement.

Pour parer à cette exploitation étrangère, il nous a semblé qu'il nous faudrait revenir, chacun en ce qui nous concerne, à une spécialisation de fabrication plus marquée comme cela existait il y a quelques années ; nos fabriques étant généralement de moyens limités, nous pourrions ainsi chacun mieux nous outiller, mieux nous perfectionner, avoir un personnel plus habile, et de cette façon produire à meilleur compte et en quantité, car la quantité dans la fabrication, c'est le secret des gros profits et des prix avantageux. Il y a un vieux proverbe qui dit « qui trop embrasse mal étreint » et c'est, croyons-nous, le cas de l'appliquer. Il y a confusion dans la production actuelle. Comme complément à ces idées, il faudrait encore nous déplacer davantage, de façon à étudier les besoins de la clientèle étrangère en même temps que nous irons la solliciter, et ne pas vouloir complètement imposer nos idées ; car si elles sont, ainsi que notre goût, appréciées, nous devons d'autant faire des concessions à celles des autres : il faut aussi reconnaître les obligations commerciales d'une place. Enfin et surtout ne nous laissons plus dévaliser d'idées. Exploitions-les nous-mêmes.

L'exécution de la bijouterie, si parfaite au siècle précédent, est quelquefois bien négligée de nos jours. Malgré tous les efforts tentés pour inculquer à nos compagnons de travail les éléments du dessin et de la sculpture, il leur reste encore beaucoup à faire pour respecter la pureté des formes ; beaucoup trop encore travaillent d'inspiration, se fiant au milieu dans lequel ils vivent, mais la méthode leur fait complètement défaut ; ils ont beaucoup plus à faire en ce qui concerne l'ajustage, c'est là le plus grand côté faible de la fabrication française moderne, et on peut

le dire pour les trois dernières catégories de fabrication indistinctement.

Les femmes que nous employons pour la finition de nos travaux, sont aussi bien souvent la cause de déformations dommageables et regrettables : elles sont tout à fait ignorantes des formes et de l'ajusté, qu'elles respectent peu. Cette ignorance des formes se fait sentir d'une façon plus irréparable chez nos sertisseurs, qui semblent trouver superflu de faire suivre les cours de Dessin à leurs élèves, comme si un sertisseur ne devrait pas avoir des notions de gravure, partant de dessin, et réparer le mal causé par la polisseuse !... Trop souvent aussi, il faut le reconnaître, notre travail est endommagé sans recours par les poinçons, fort peu judicieusement appliqués par les mains inhabiles et inconscientes des employés de cette vieille garantie, que l'on va recrutant aux hasards de la faveur, et surtout en dehors de vieux serviteurs de la corporation, comme s'ils étaient moins méritants que d'autres...

Enfin !... grosse affaire..., il nous faudrait surtout une législation libérale en ce qui concerne la loi de Brumaire, et puis encore..... une administration plus pratique, plus au courant des besoins commerciaux, plus progressiste, moins bureaucratique et moins méfiante. Constatons cependant qu'avec la disparition d'un Directeur de l'Essai, chimiste éminent qui a rendu de grands services à la science, les difficultés ont semblé s'aplanir. Restent les règlements !! faits et appliqués en dehors de la Loi.....

Pour continuer, nous adresserons des compliments à la généralité des ciseleurs surtout en ce qui concerne la ciselure, en repoussé. Ce travail qui avait complètement disparu a sensiblement progressé pendant ce dernier quart de siècle, surtout en ce qui concerne le bijou soigné. Cela ne veut cependant pas dire que beaucoup n'aient encore à apprendre.

Beaucoup trop travaillent d'inspiration et dans la ciselure courante le dessin et la sculpture sont en retard. Quant à la gravure elle est bien oubliée, hélas ! si ce n'est du monogramme, du chiffre, où elle se joint habilement à la ciselure ; la gravure à l'eau-forte a aussi de bons travaux à son actif. Le bijou d'or mat a supprimé la gravure. Elle refleurira.

Les émailleurs et les peintres sur émail ont, sous l'impulsion des maîtres qui se sont adonnés à la reconstitution des œuvres de la Renaissance, considérablement progressé depuis un quart de siècle. Nous avons éprouvé une déception en voyant les plus habiles exposer leurs œuvres à la Céramique..... Est-ce donc la céramique qui les occupe le plus..... En ce cas ils n'auraient pas dû exposer des plaques de métal émaillé là-bas, car ces dernières sont destinées à la bijouterie. Quoi qu'il en soit, nous avons pu les admirer tout de même. — En ce qui concerne l'émaillerie courante, elle a encore besoin de faire travailler ses peintres.

Pour en terminer, l'Exposition universelle de 1889 a démontré une fois de plus ce que nous savions tous déjà : c'est que malgré le talent, la science et les efforts déployés, la vitalité de la Bijouterie est atteinte par celle de sa jeune sœur plus sémillante : la Joaillerie. — La découverte des mines de diamants, et la mode capricieuse en sont les deux causes ; contre cela, rien à faire, s'assimiler ou être assimilé..... Et qui sait?... la mode nous reviendra peut-être plus tôt que nous ne pensons ; qu'un caprice de couturière ou de couturier, ou de grande élégante l'ordonne, et demain le bijou refleurira. Nous avons déjà assisté à ce retour avec le bracelet qui avait complètement disparu et qui est en faveur plus que jamais. — Le bijou en tous cas ne disparaîtra pas, il sied trop bien au corps et au cœur de la femme, et elle le sait. Le bijou n'a pas l'éclat du diamant c'est vrai, mais il n'en a pas l'uniformité de ton ; le bijou est aussi un objet

tout personnel, tout intime d'un porter plus facile ; il reflète les pensées, les souvenirs, les sentiments, les joies comme les peines, depuis le jour de notre naissance, pendant notre vie et jusqu'après nous-mêmes ; ne le négligeons donc pas ; il est moins brillant, moins séduisant, soit, mais la bijouterie est de beaucoup la plus savante et la plus intéressante de nos trois industries, car où commence la bijouterie et où finit-elle ? Le bijoutier est orfèvre, il est aussi joaillier, tandis que l'orfèvre n'est pas joaillier, ni le joaillier-orfèvre ; ceci dit sans vouloir diminuer le réel talent de nos confrères orfèvres ou joailliers qui ont réalisé d'immenses progrès aussi. La bijouterie est plus ancienne que la joaillerie et par là offre beaucoup plus de terrains d'étude, de recherche, de science, d'invention, de difficulté et d'intérêt ; elle s'adresse aussi bien plus à toutes les classes de la Société. C'est un joaillier devenu bijoutier qui le dit et qui vous remercie, Messieurs, de l'attention que vous avez bien voulu lui accorder.

G. JACTA.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ÉTUDE ET RAPPORT

TECHNIQUES

SUR

LA JOAILLERIE

PAR

O. MASSIN ❖ ❖

Fabricant

VICE-PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA CHAMBRE SYNDICALE DE LA BIJOUTERIE
JOAILLERIE ET ORFÈVREURIE DE PARIS

AVANT-PROPOS.

Messieurs et chers collègues,

La Chambre syndicale ayant nommé différentes Commissions pour l'étude technique à l'Exposition de 1889 des industries qu'elle représente, la Commission de la Joaillerie m'a fait le grand honneur de me nommer son Président-Rapporteur. Je la remercie à nouveau de cette marque d'estime qui m'a confié une tâche intéressante, mais bien délicate à remplir, en raison d'une participation constante aux expositions en général, à celle de 1889 en particulier. Cette circonstance connue, et qu'il n'y a aucun intérêt à dissimuler, m'aurait

certainement créé des difficultés, malaisées à surmonter, si j'avais dû faire le travail dans la forme d'un rapport sur la Joaillerie exposée. C'est pourquoi, dans la séance du 18 juin 1889, ayant expliqué qu'il serait sage de ne citer aucun nom d'exposant (ce qui écartait toute idée de verdict à rendre dans la louange ou la critique), la Chambre, approuvant mes scrupules, adopta aussi mon idée plus large de faire une étude de la Joaillerie en général, au double point de vue technique et artistique et voulut bien m'accorder carte blanche, suivant les termes mêmes de plusieurs membres présents à la séance. Cette décision, m'assurant dès lors l'indépendance absolue et nécessaire, j'ai essayé de remplir ma tâche dans les sentiments d'amour du métier, de dévouement à la Chambre, et avec l'espoir d'être utile à la jeunesse de nos ateliers.— C'est même beaucoup pour cette jeunesse, objet constant de la sollicitude de notre Chambre, que j'ai entrepris un travail plus important que celui qui m'était demandé, mais en cherchant toutefois à en diminuer l'aridité par quelques hors-d'œuvre historiques et anecdotiques. Ceci dit, je réclame pour moi-même toute la bienveillance de la Chambre.

PREMIÈRE PARTIE

L'étude technique de la Joaillerie comprenant l'ensemble des connaissances relatives à cet art, nous aurons à examiner successivement les matières qu'elle met en œuvre, ses procédés de fabrication, ainsi que l'application du dessin qui détermine le goût et le caractère de ses productions.

Mais la Joaillerie est intéressante aussi à d'autres égards, et, pour être complète, cette étude devrait remonter à ses origines probables et lointaines, qu'il conviendrait peut-être de

placer dans l'Inde, en raison des richesses et des ouvrages que l'histoire lui a attribués de tout temps.

L'Inde n'est-elle pas d'ailleurs la mère-patrie des plus belles pierres précieuses, des premiers essais dans l'art de les tailler, de les percer, de les graver, même de les incruster, et sans doute aussi le berceau de l'art de les monter ?

Puis, après avoir vu naître la Joaillerie en Orient, si tant est que l'on puisse assigner une date à sa naissance, il la faudrait suivre dans ses développements en Europe, et donner un coup d'œil à l'emploi du diamant chez les anciens, qui en firent usage à l'état brut jusqu'au moyen âge ; et ensuite, dans des temps plus rapprochés de nous, examiner son emploi déjà plus intéressant, alors qu'on commença à le tailler en table à biseau dès le ^{xiv}^e siècle.

En suivant ainsi, pas à pas dans le passé, les progrès de la taille du diamant, nous ferions méthodiquement l'histoire de l'art de le monter, car ces deux arts, si différents l'un de l'autre, se complètent l'un par l'autre et, dans leur réunion, constituent exactement l'entité qui a nom Joaillerie.

Mais alors, notre étude deviendrait une véritable monographie dont le texte, pour être clair, aurait besoin de s'appuyer sur de nombreux documents et dessins, et fournirait la matière d'un bien gros volume.

Ce travail, j'aurais aimé à l'essayer, mais, malgré tout son attrait, je dois me souvenir que, tout en suivant l'ordre chronologique des choses, je me suis proposé une dissertation sur la Joaillerie, propre seulement à définir ses caractères de goût et de fabrication à différentes époques des temps modernes, et non son histoire entière et détaillée. Cependant, comme on le verra, il est des faits d'une grande ancienneté qui, en raison de l'intérêt direct qui les rattache à notre étude, ne peuvent être passés sous silence, et c'est aussi rapidement que possible, que je leur donnerai un coup d'œil rétrospectif, qui

va trouver sa place ici, un peu en manière d'entrée en matière, me réservant de parler plus longuement de quelques autres faits, au fur et à mesure que j'avancerai dans mon travail.

Tout d'abord, expression suprême de la richesse dont les hommes ont toujours tiré vanité ; l'ensemble des pierres précieuses, même en dehors de l'art de les monter, a exercé son prestige sur les peuples et les rois de toutes nations, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. — Musulmans ou bouddhistes, chrétiens ou païens, peuples de toutes croyances, comme de toutes races, civilisées ou à demi-barbares, en ont orné leurs idoles, leurs dieux et leurs fétiches ; pendant que leurs chefs : souverains, pontifes religieux ou conquérants, en enrichissaient les insignes de leur pouvoir, l'intérieur de leurs palais, leurs costumes et même jusqu'à leurs chevaux et leurs armes. Quelquefois aussi les pierrieres avaient une signification plus haute que celle du luxe.

C'est ainsi que le rational de l'éphod du grand-prêtre juif était orné de douze gemmes plus ou moins précieuses, symbolisant les douze tribus d'Israël, dans le nom des douze fils de Jacob (1).

Il est à remarquer que le diamant ne figure pas parmi ces pierres, même à l'état brut.

Il y a deux siècles, les Allemands imaginèrent d'attribuer aux douze mois de l'année, une suite de douze pierres sur lesquelles on gravait le signe zodiacal correspondant, qui don-

(1) RAMBOSSON. *Les pierres précieuses* (Firmin-Didot. Paris, 1870).

Ces douze pierres étaient : La Sardoine, Le Rubis,
Cornaline, Chrysolithe,
Topaze, Jaspe,
Améthyste, Agate Calcédoine,
Émeraude, Saphir,
Agate-Onyx, Beryl.

nait, soi-disant, à la bague qui en était ornée, une influence mystérieuse, ce en quoi les Allemands renouvelaient les errements superstitieux des Égyptiens qui gravaient, eux aussi, partout et sur tout, la figure des animaux sacrés, objets de leur culte.

La crédulité humaine fut toujours sans borne, et, dans le rapport que son amour du merveilleux a pu établir avec les pierres précieuses et les bijoux, nous devons être très indulgents pour les puériles croyances du passé, nous qui, sans avoir la foi naïve des anciens, trahissons les mêmes faiblesses, lorsque nous nous privons, dans nos parures, de la ressource de l'opale, sous prétexte qu'elle porte malheur ! Nous faisons, il est vrai, meilleur accueil au corindon œil de chat, à la turquoise gravée, talisman chez les Persans, au jet-tatore en corail des Napolitains qui, eux, détournent le mauvais sort ou présagent le bonheur.

Plus romanesque, mais tout aussi mal fondée et aussi répandue, est la fable de la perle de Cléopâtre, dissoute instantanément dans du vinaigre, opération réalisable seulement avec beaucoup de temps, et un fort acide, mais qui, en tout cas, ne pouvait donner qu'un affreux breuvage, que cette reine eut, dit-on, la singulière idée de boire à l'honneur de son vainqueur. — Enfin, nos industriels, crédules ou sceptiques, mais habiles à profiter de tout, reprenaient, il n'y a pas longtemps encore, l'Aoudja des Égyptiens et fabriquaient par milliers les aimables petits porte-veine que l'on sait. Ce qui prouve qu'en matière de sentiment, la logique et la raison ont bien peu d'empire sur les impressions de l'âme, qui restent aussi inexplicables aujourd'hui qu'au temps de Sésostris. — Mais rentrons dans notre sujet et dans la réalité.

Encore aujourd'hui, et dépouillée des légendes plus ou moins vraisemblables, qui entourent généralement les pierres précieuses les plus fameuses, par leur dimension ou par leur

beauté, la description des trésors du seul shah de Perse. notre hôte d'hier, semblerait un chapitre oublié des « Mille et une Nuits ». Déjà, Bernier, voyageur et négociant français au temps de Louis XIV, ne craint pas, dans une relation, d'en estimer la valeur au chiffre fabuleux de treize milliards et demi (1).

Présentement, et dans un ouvrage qui était en préparation l'année dernière, sous le titre : *Un Raid en Asie*, par le comte de Pontèves-Sabran, qui visita, à Téhéran, le roi et ses fameux palais de l'Ark, un chapitre très curieux intitulé : *Le shah de Perse chez lui*, est consacré aux richesses sans nombre que l'auteur a pu voir et décrire. Il y est parlé, entre autres choses, comme d'un objet d'art des plus curieux, d'une sphère en or massif, où les mers sont en émeraudes, l'Inde en améthystes, l'Afrique en rubis, la France et l'Angleterre en diamants, et la Perse en turquoises, ce qui semble naturellement indiqué pour cette dernière contrée.

D'après M. Orsolle, cité par l'auteur, cette sphère a coûté à Nasser-Eddin plus de huit millions de francs ! Mais ce travail moderne, malgré sa valeur déjà énorme, ne peut donner une idée de la magnificence du fameux « Trône des paons », pris à Delhi en 1740, par Nadir-Shah, au grand Mogol Aurang-Zeyb.

Voici ce qu'en dit le comte de Pontèves-Sabran (2). « Ce superbe trône, recouvert en entier d'un épais placage d'or ciselé, est littéralement pavé de perles, de cabochons, de rubis balais et de pierres précieuses de toutes eaux et de toutes dimensions, quelques-unes toutefois fort glaceuses, comme dit Tavernier, célèbre Joaillier français, qui vit ce trône à Delhi en 1665, et l'estima à 160 millions.

(1) BARBOT, *Guide du Joaillier* (Eugène Lacroix, éditeur, Paris, 1858).

(2) Le comte de PONTEVÈS-SABRAN, *Un Raid en Asie*. (Voir le *Figaro* du 29 juillet 1889.)

En dehors de ces trésors fabuleux du souverain asiatique qui s'intitule « le Roi des Rois », il est encore d'autres bijoux qui, en ne les égalant pas en valeur intrinsèque, n'en sont pas moins dignes de notre admiration au point de vue de l'art, et sans parler des immenses richesses des Radjads de l'Inde, dont l'un d'eux Rundjett-Sing, outre le Ko-hi-Noor, fameux diamant qui brillait au pommeau de sa selle, en avait fait mettre pour 75 millions au harnais de son cheval (1), dans notre vieille Europe, les nations qui, ainsi que la Russie, l'Angleterre, l'Autriche, ont gardé avec leur régime politique leur foi religieuse, ont gardé de même les trésors du trône et de l'autel : somptueux mélange d'ornements en pierreries, accumulé pendant des siècles, et portant l'empreinte, tantôt exquise d'un art achevé, et tantôt le caractère semi-barbare de leurs origines.

La seule étude de ces bijoux historiques, dont les étrangers ne parlent pas sans orgueil, demanderait un travail considérable, et je ne veux dire quelques mots, qu'à propos de quelques bijoux appartenant à cet ordre d'idée, mais nous intéressant de plus près.

La France naguère encore, possédait son trésor de joaillerie, commencé par François I^{er}, trésor qui, malgré les fortunes diverses du pays, fut toujours conservé, sous le nom de « Diamants de la Couronne ». Sous le régime de la République, leur vente, deux fois décrétée en 1791 et en 1848, n'en fut pas réalisée. — Mais à notre époque démocratique, ce nom de « Diamants de la Couronne », qui leur avait été gardé, bien qu'il n'y eût plus ni trône, ni souverain, ne pouvait leur porter bonheur, et fut peut-être l'une des plus futiles, quoique des plus efficaces causes de leur aliénation.

(1) Charles BARBOT, *Guide pratique du Joaillier*. (Librairie scientifique, industrielle et agricole, Eugène Lacroix. Paris, 1858.)

Il est permis de croire, que si, comme une foule de belles choses en orfèvrerie, gemmes et émaux, œuvres d'époques et d'origines diverses, dont un grand nombre avaient appartenu à des souverains français, et dont l'ensemble forme le riche patrimoine artistique de la nation, dans la galerie d'Apollon au Louvre, si, dis-je, cette collection de diamants et pierres précieuses, avait porté son vrai et légitime nom de « Trésor national », peut-être eût-elle échappé une fois encore au décret de 1887 ; car si la République n'a que faire des insignes de souverainetés déchues, elle est soucieuse de tout ce qui peut contribuer à la gloire, au grand renom du génie français, et à ce titre toutes les belles pièces au moins de la collection des diamants, méritaient d'être conservées.

En rappelant ici la vente des « Diamants de la Couronne », comme d'un événement marquant dans les fastes du métier, ce n'est qu'au point de vue de l'art de la joaillerie, qu'il en est parlé, et parce que toute destruction est nécessairement une perte, que l'on peut regretter. — Autrement, on a pu voir sans regrets, la disparition de beaucoup d'objets que rien ne recommandait à la conservation, mais il n'en est pas de même de la couronne qui fut préparée pour Lemonnier par les frères Fannière, et Maheu, joaillier, praticien de mérite en vue du sacre de Napoléon III (1). — Tout le monde sait ce qu'il advint de ce projet. L'idée du sacre ayant été abandonnée, la couronne, sauf la croix du cimier, ne fut jamais finie et demeura en blanc. Lors de la vente, on en tira quelques onces d'or et d'argent, qui ne pouvaient compenser en rien la perte d'un type aussi marquant de l'art du Joaillier au

(1) La collaboration des frères Fannière comprenait toute la partie artistique de la sculpture des aigles et la ciselure au repoussé des ornements en or. — Citer leur noms, c'est dire la valeur et l'intérêt artistique de l'œuvre. — De son côté, Maheu demeurerait chargé de la partie de la Joaillerie.

commencement du deuxième Empire, et qui, s'il avait été conservé dans les vitrines du Louvre, y aurait fait bonne figure dans sa modernité, à côté de la couronne de Louis XV, spécimen de Joaillerie d'un art plus ancien.

Mais ce souci ne put triompher du caprice de quelques enfants terribles, et la couronne fut rompue au milieu d'un appareil quelque peu théâtral, qui prouva clairement que c'était l'insigne plutôt que l'œuvre qu'il fallait faire disparaître. — Aucune reproduction n'en ayant été permise, je n'en garderai qu'avec plus de soin le dessin très exact, que j'en ai fait jadis par goût du métier, sur des documents authentiques. — N'en parlons plus.

D'autres pièces très intéressantes comme art de Joaillerie, telles que les trois ou quatre couronnettes en saphirs, rubis, turquoises et perles, ainsi que certains ordres magnifiquement travaillés, pièces qui furent vendues ou brisées, méritent aussi les regrets du Joaillier praticien. — On sait que d'autres ouvrages furent épargnés, et figurent au Louvre, entres autres : une épée dite de Louis XVIII par Ehrard et Bapst, morceau plus recommandable au point de vue métier « l'exécution en étant fort belle » que par le mérite du dessin, composition d'ornements dans le goût en faveur à l'époque.

Quant à l'intérêt historique, attaché à l'ensemble des « Diamants de la Couronne » et de quelques autres joyaux curieux à divers titres, ce n'est qu'incidemment qu'il en sera parlé dans ce travail, qui a la technique pour objet principal. Au surplus, si nous étions curieux de détails, nous ne saurions mieux faire, que de nous en rapporter aux écrits de Germain Bapst, et à la très instructive et parfois malicieuse conférence qu'il nous fit ici même, en notre Chambre syndicale, il y deux ans.

Seulement, chroniqueur autorisé, mais un peu exclusif de certains joyaux de la Couronne, Bapst ne nous parla pas de

quelques belles pièces, qui en faisaient partie, et l'on se souvient avec quelle verve, le conférencier s'attacha plus particulièrement à redresser des erreurs du catalogue qui avait été dressé pour la vente.

Ces erreurs concernaient surtout des ouvrages sortis de l'ancienne maison dans laquelle les Bapst se sont succédés depuis un siècle, se transmettant de descendants en descendants, le vieux renom de savoir et de probité, qui leur valut à différentes reprises, l'honneur d'être les Joailliers attitrés de la Couronne de France.

Pour nous, ce qui, a bon droit, nous intéresse le plus, avec l'œuvre et son mérite artistique, c'est son époque et le nom de l'artiste.

A ce titre, je citerai comme l'un des morceaux les plus parfaits de la collection dispersée, un diadème exécuté par Maheu, vers 1855, pour Lemonnier, Joaillier de la Couronne sous Napoléon III. Cet ouvrage, composé presque entièrement de perles, présentait dans son aspect virginal, un caractère absolument unique dans la Joaillerie française, quoique, par son ordonnance et sa forme générale, il semble avoir été inspiré par quelqu'un de ces beaux diadèmes moscovites qui, portés un peu haut sur la tête, relèvent si fièrement la beauté du visage.

Le diamant ne joue ici qu'un rôle tout à fait effacé, dans de fins linéaments, donnant la ligne du dessin et enserrant les perles, qui y sont disposées avec goût et une telle entente d'arrangement, que je tiens ce diadème comme le plus savamment composé parmi tous les bijoux de la Couronne.

Une broche de corsage complétait cette parure destinée à l'Impératrice Eugénie, qui en faisait volontiers usage ; le diadème surtout lui allait à ravir.

La reproduction de ces objets fut autorisée et figure dans « l'Album photographique des diamants de la Couronne » . —

Chacun pourra remarquer, que la broche de corsage ne présente pas au même degré les qualités de maîtrise qui règnent dans le diadème.

Quant aux ordres, si finement travaillés, une raison de haute convenance n'en permettant pas la vente, ces insignes furent brisés et les pierres en provenant, vendues sur papier. Je bornerai ici mes réflexions sur la vente des Diamants de la Couronne, événement si proche encore de nous, que je devais en dire quelques mots, et je quitte ce sujet.

Mais, avant de vous parler davantage et d'une manière générale de la Joaillerie comme d'une belle dame, tenant un rang distingué dans les arts décoratifs, il me semble que j'aurais dû d'abord vous la présenter, telle qu'elle m'apparut toujours, c'est-à-dire, revêtue de charmes qui ont grandi avec l'âge et que j'apprécie de plus en plus, depuis bientôt un demi-siècle que je fis sa connaissance à l'établi modeste d'un maître de province.

Sans doute alors, la Joaillerie n'était pas belle comme aujourd'hui, ou plutôt, elle avait cessé d'être belle comme autrefois ; mais mon maître, qui était venu se perfectionner à Paris, à l'école des Viennot et des Fester, et qui vivait de leurs modèles, l'aimait, et en m'enseignant tout ce qu'il en savait, m'inspira aussi le désir d'apprendre tout ce que je ne savais pas.

Par transmission de traditions d'atelier, je suis donc un peu l'apprenti de Paris, et à l'heure où l'on me demande de donner mes impressions techniques sur un art que j'y ai pratiqué si longtemps, qu'il me soit permis, au souvenir de mes lointaines années d'apprentissage, d'unir encore aujourd'hui dans un même sentiment de reconnaissance, mon vieux maître, mon cher métier, et la corporation française à laquelle, j'ai l'honneur d'appartenir.

Comme la Bijouterie, l'Émail, la Ciselure et la Gravure, la Joaillerie est fille de l'Orfèvrerie, cette souveraine dans les

arts. — Elle est la cadette dans cette illustre et ancienne famille, où elle brille par sa jeunesse et ses attraits, et dans la poésie des œuvres de la maison, dont elle partage la gloire avec ses aînées, elle en est comme la chanson vive et claire.

Son nom seul est doux à l'oreille, il évoque et fait rêver de merveilles de goût et de richesses, que la Joaillerie nous offre réellement dans ses attributs de Reine de la parure.

Est-il rien de si précieux dans la nature par sa rareté, d'inaltérable et de brillant par son éclat, de caressant par la couleur, qui ne soit son apanage par droit de naissance? — N'est-ce pas avec l'incomparable flore souterraine de diamants, de rubis, de saphirs, etc., qu'elle s'est composée cette palette magique avec laquelle elle reproduit en les cristallisant de pierreries, l'oiseau ou la plante, l'insecte ou la fleur, ces autres merveilles vivantes de la nature? N'est-ce pas pour elle encore, les perles, les coraux, les nautes que la mer se laisse ravir, dans ses mystérieuses profondeurs, ou qu'elle apporte au rivage, roulés dans ses flots ou ses algues?

Mais, que seraient toutes les richesses naturelles dont je viens de parler, sans la science qui taille les pierres, leur donne le poli et l'éclat, et sans l'art qui les met en valeur dans les montures les plus variées de goût et de forme.

En ce qui concerne le seul diamant, se fait-on une idée assez juste de ce qu'il a fallu d'efforts séculaires avant de le maîtriser et de le rendre propre aux usages de la Joaillerie? Connue dans l'antiquité, et sans pouvoir préciser à quel âge du monde, ni dans quel pays de l'Inde ou d'ailleurs, on parvint pour la première fois à entamer le diamant, nous savons que, jusqu'au ^{xv}^e siècle, l'art de le travailler ne va pas au-delà d'une sorte de polissage de la pierre naïve, et qu'auparavant on en faisait usage, même à l'état brut, état dans lequel le diamant n'a rien de séduisant, étant comparable à un vul-

gaire cristal de roche, ou à une concrétion de gomme arabique.

Le fait cependant est avéré, des auteurs sérieux citent entre autres exemples, que je prends à six siècles d'intervalle entre eux, une agrafe de Charlemagne de l'an 800, et le collier, dit carcan, que Charles VII donna à Agnès Sorel en 1422, ces deux bijoux ornés de diamants non taillés. Antérieurement les Romains en avaient fait semblable usage.

Quoi qu'il en soit, la taille en table à biseaux en pratique vers la fin du xiv^e siècle et au commencement du xv^e, ne peut encore offrir que des éléments imparfaits pour une œuvre de Joaillerie « telle que nous la comprenons aujourd'hui », et ce n'est qu'après les progrès de la taille rationnelle, basée sur des données mathématiques par Louis de Berquem, en 1476, que le joaillier est enfin en possession du brillant proprement dit.

A partir de cette époque, nous voyons le diamant taillé en brillant figurer sous cette forme dans les inventaires royaux, et par sa grande valeur, augmentée par le travail de l'homme, jouer parfois un rôle économique important dans la politique et la vie privée au xvi^e siècle (1). Maintes fois les diamants, ainsi que les autres pierres précieuses et les perles, servirent de gages à des emprunts à l'étranger : tantôt pour des intérêts dynastiques ou de partis ; d'autres fois pour le dessein plus noble de soutenir la guerre et l'intégralité du territoire, menacé ou envahi.

Au temps de Henri IV, en 1589, sous Louis XIII, en 1610, le brillant, rare et cher encore, demeure l'apanage presque exclusif des têtes couronnées, et les fameux ferrets d'Anne d'Autriche, qu'Alexandre Dumas a su rendre intéressants

(1) Germain BAPST, *Du rôle économique des Joyaux dans la politique et la vie privée*. (Librairie Alphonse Picard. Paris, 1887.)

dans son roman des Mousquetaires, n'auraient rien pour nous éblouir aujourd'hui, accoutumés que nous sommes à mettre en œuvre les diamants à pleines mains.

Cependant, on découvre successivement de nouveaux gisements de diamants, dans l'Inde, situés dans les anciens royaumes de Visapour, de Golconde et du Bengale; et, dans leur Encyclopédie du XVIII^e siècle, Diderot et d'Alembert ont consigné le fait que, dans le seul district de Golconde, il y avait, en 1662, plus de 60.000 personnes occupées à la recherche du précieux minéral.

On peut juger par là de l'abondance des diamants et de son heureuse influence sur la Joaillerie, qui se développa sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, dans un admirable épanouissement. Cette période féconde, belle à tous égards dans l'histoire des Arts français, aura vu aussi l'éclosion de la Joaillerie, qui y marqua sa place, car c'est de ce moment seulement qu'elle prit cet accent particulier, que l'abondance des diamants taillés pouvait seule lui donner.

Jusque-là, le Joaillier n'avait guère eu à mettre communément en œuvre que des diamants médiocres, petits, mal faits. Mais, malgré la médiocrité de ces pierres, quelle finesse de travail ne retrouve-t-on pas dans ces ouvrages, connus des amateurs, sous le nom de « bijoux portugais » qui, à l'époque de Louis XIII, s'exécutaient encore à Paris, dans les Flandres « d'où je crois qu'ils sont originaires, datant de la domination espagnole au XVI^e siècle », et même en Italie, où le goût s'en était répandu ! Le musée de Kensington à Londres, possède une nombreuse et magnifique collection de ce type.

J'eus occasion, il y a bien des années, de tenir en mains une plaque dite « demi-ceint » merveilleux morceau de cette époque où les diamants étaient si rares que les pointes d'égrures, moins grosses que des têtes d'épingles, n'y sont distri-

buées qu'avec parcimonie, une seule dans chaque détail, dardant d'une étincelle chacun des points culminants.

Le plus mince de nos joailliers dédaignerait assurément aujourd'hui de se servir de ce qu'il considérerait comme des déchets d'atelier sans valeur et indignes d'emploi : mais autre temps, autre art. Ces parcelles de diamants suffisaient à nos anciens pour déployer la plus exquise main-d'œuvre dans l'art de ramolayer, eiseler le serti, reprendre et couper la matière.

Ce beau travail français est d'or à 22 carats, d'un dessin très fin, excellemment pondéré, et semble un dernier reflet du style si élégant et si fin de la Renaissance.

Le nom du maître qui fit ce chef-d'œuvre ne m'est pas connu, mais, si j'en juge par la planche 20 des *maîtres ornementistes*, par D. Guilmard (1), donnant un dessin dont les détails sont identiques à ceux de notre objet, on peut, je crois, en attribuer la paternité à Gédéon l'Égaré, maître orfèvre, qui signa ce dessin en 1600.

Mon ami Fontenay, de si regrettable mémoire, à qui je donnai le plâtre de ce fin bijou, l'a reproduit page 456 de son beau et bon livre des bijoux anciens et modernes (2), et le considérait, ainsi que moi, comme un problème de fabrication.

Si je me suis étendu un peu longuement sur ce type de travail, quoique je ne le considère pas comme une œuvre de pure joaillerie, c'est parce que, avec les pendeloques flamandes, allemandes et françaises des xv^e et xvi^e siècles de Hans Collaërt entre autres, les broches ou agrafes de Daniel Mignot, les aigrettes de Pierre Simony et de Pétrus Marchand,

(1) D. GUILMARD, *Les Maîtres Ornementistes*. (E. Plon et Cie. Paris, 1881.)

(2) E. FONTENAY, *Les Bijoux anciens et modernes*. (Quantin. Paris, 1887.)

toutes œuvres signées de 1593 à 1623, il faut y voir un achèvement marqué vers la Joaillerie pure, par l'emploi plus fréquent des diamants, qui commençaient à devenir un peu moins rares.

Un dessin de Daniel Mignot est même très caractéristique à cet égard. C'est un motif de croix ornée, composé uniquement de diamants taillés en table, épousant et remplissant étroitement les lignes du dessin, et c'est la première proposition de Joaillerie proprement dite, que j'ai constatée chez les maîtres anciens.

Ce motif, que je fis connaître à Fontenay, en raison même de cette particularité, se retrouve aussi dans son livre, page 222.

Achevons cependant d'expliquer ce qu'il faut entendre par Joaillerie pure, car on fait encore facilement confusion entre les produits de cet art et ceux de la bijouterie, donnant indistinctement aux uns et aux autres le nom de « Bijoux », bien que, par les matières qui les composent, ils aient un caractère tout différent et que ceux de la Joaillerie doivent s'appeler « Joyaux », du mot « Gemme », qui signifie pierre précieuse.

Au point de vue technique, j'ai donné autrefois une acception du mot et une définition de la chose, que je crois pouvoir reproduire d'autant plus utilement ici, qu'avec cette explication nous allons entrer en plein dans le vif de notre sujet.

D'une manière générale, un ouvrage en Joaillerie, c'est-à-dire un joyau, se distingue d'un bijou proprement dit, en ce que nul autre élément que les pierres précieuses et les matières d'or et d'argent nécessaires à les monter, n'entre dans sa facture. Il s'ensuit que c'est là pierre et non le métal qui la supporte et l'entoure, qui enchâssée dans l'œuvre, doit traduire la pensée de l'artiste. Il devra l'y contraindre à en respecter les contours et les modelés, malgré qu'elle en fera

presque disparaître le métal, dont il ne restera en effet d'apparent qu'un trait fin, pour la cerner et la sertir. Tout objet ainsi traité, sera donc Joaillerie pure.

Par ses produits, qui de nos jours sont généralement réservés à la parure de la femme, — et à peu près les seuls dont nous ayons à nous occuper, — autant que par ses modèles dont elle recherche l'inspiration partout où elle peut rencontrer une forme agréable, que cette forme se trouve dans la nature, la grande maîtresse, ou dans des combinaisons de lignes de pure imagination, la joaillerie est un art presque féminin, un peu idéal même, demandant à l'artiste plus de grâce et de poésie dans l'idée, qu'elle ne lui demande de science des styles, même dans ses parures de grand apparat.

C'est ce dont on peut se rendre compte, par les dessins des maîtres anciens et modernes, qui de tout temps ont usé d'une grande liberté d'interprétation dans les motifs qu'ils choisissaient pour être mis en œuvre.

Mais si la Joaillerie est libre dans ses allures quant à l'idée, combien n'est-elle pas asservie aux nécessités de la fabrication qui lui sont imposées par la forme, l'épaisseur des pierres qu'elle met en valeur ?

En Joaillerie, l'effet visé doit être prévu : le joaillier ne travaille pas la pierre qui ne se façonne pas à sa guise, il travaille pour son emploi, et lorsque le diamant viendra prendre la place qui lui est réservée dans l'œuvre, c'est lui qui aura le dernier mot, et en révélera brutalement les défauts ou les qualités. Il est donc nécessaire pour juger du mérite artistique de la Joaillerie, de la bien connaître dans sa genèse.

Dans la fabrication, les particularités sont si curieuses, que je crois bien qu'aucun autre art ou industrie, procédant de main d'ouvrier, n'en présente dont l'aspect et les effets

soient si différents et si soudainement changeants aux différentes phases du travail.

Ainsi, un joyau est préparé dans sa forme et son mouvement, et dans la pleine matière qu'il présente tout d'abord dans ce travail en blanc, on peut y reconnaître les qualités d'un fin morceau d'orfèvrerie.

En réalité à ce moment, ce n'est pas autre chose, c'est même sous cet aspect que l'art et la main du joaillier se révèle le mieux ; mais ce n'est pas pour rester en cet état qu'il a été établi, car voici le forage des trous destinés à recevoir la pierre, puis la mise à jour, qui changent ma petite pièce d'orfèvrerie, si intéressante toute à l'heure en une sorte de réseau métallique, qui ne dit et ne promet plus rien.

Tout ce qui plaisait semble maintenant détruit, l'esprit de l'idée, comme le fruit de la main et, dans cet état, les seules initiés au métier peuvent encore reconnaître les réelles qualités de ce corps sans âme, vidé, mais qui va cependant reprendre sa forme définitive et sa vigueur d'expression à la troisième phase du travail, qui est le sertissage des diamants.

Dès ce moment, la vie endormie, se réveille comme par enchantement, ce n'est pas seulement une transformation de l'œuvre amortie qui s'opère, mais une véritable métamorphose, qui, semblable à celle de la chrysalide, rompant son enveloppe grossière, devient tout à coup papillon éclatant ! Et voici que la fleur, le ruban, l'ornement si insignifiants avant la pierre, viennent de se revêtir de lumière. Ils ont pris corps d'une légèreté transparente et presque aérienne dans l'éclat incomparable du diamant, et c'est ce qui en fait ces objets de parure si séduisants et si recherchés, pour leur beauté et leur valeur, et qu'on appelle la Joaillerie.

Je viens de dire assez de bien des qualités du diamant, pour me permettre de dire aussi tout le mal que je pense de ses

défauts. Si la Joaillerie est reine dans le domaine de la parure, le diamant est roi dans la Joaillerie, seulement c'est un roi tyrannique et incommode.

En tant qu'agent chargé de traduire la pensée ou la forme artistique, c'est bien la matière la plus ingrate à traiter, c'est même un ennemi avec lequel l'artiste devra beaucoup compter.

En se substituant d'une manière presque absolue au métal de l'œuvre, en y occupant toute la place de son éclat despotique, le diamant ne contribue nullement à la bonne grâce d'une ligne et ne saurait rien ajouter au sentiment d'un mouvement.

Il faut donc que l'œuvre soit toujours faite pour le diamant, le diamant « jusqu'à présent du moins » n'étant pas fait pour l'œuvre, et c'est tout au plus, s'il répond à ce qu'on lui demande, dans l'arrangement de la juxtaposition. Aussi, dans le cours de son travail, le Joaillier ne peut jamais espérer quelque'un de ces hasards heureux que la matière métallique réserve parfois à l'ouvrier des autres arts du fer, de l'or ou de l'argent.

J'ajoute que la pierre étant montée, elle exerce un tel prestige, que l'art du Joaillier qui lui a fait son lit, en demeurerait comme éclipsé s'il n'avait su prévoir et ménager ses effets. Encore trop souvent, son travail n'est pas apprécié du vulgaire, et c'est le diamant qu'on salue !

Nos anciens, en donnant au Joaillier le nom si caractéristique de metteur en œuvre avaient trouvé le qualificatif juste ; — mettre en œuvre, c'est-à-dire sertir les pierres dans les trous préparés pour les recevoir, était chose aisée dans les ouvrages anciens — traités en ramolayés — mais aujourd'hui dans la nouvelle expression de la Joaillerie, c'est le criterium de l'art et tel joyau enrichi de diamants admirables, peut être dépourvu de tout intérêt artistique, si une certaine

science de pondération n'a pas sagement présidé à la distribution des pierres, suivant leur grosseur et leur éclat.

Aussi, n'est pas Joaillier-metteur en œuvre qui veut — au sens artistique du mot — et je le prouverai. S'il est toujours facile de monter des diamants dans des griffes ou des formes géométriques, autre chose est de savoir les disposer dans des motifs modelés de fleurs ou d'ornements, en leur gardant cette précieuse qualité de la légèreté qui est un des grands charmes de la joaillerie.

J'aurai occasion de revenir sur ce point, après une courte revue de métaux employés dans la monture des diamants et de l'intéressante industrie de l'apprêteur. Voyons d'abord les métaux.

Avec l'or, l'argent et tous les alliages diversement colorés que ces matières sont susceptibles de donner, suivant les proportions des mélanges, et qui vont du jaune ardent, au blanc pur, en passant par les nuances adoucies du rose, du vert, du jaune paille et même du gris, fait d'or et de limaille d'acier ; le platine avec ses très sérieuses qualités, mais sa note triste, complète la gamme colorée des métaux employés.

L'argent, est de tous ces métaux le plus favorable à la monture des diamants. Malgré son peu de résistance, qui est un défaut, c'est encore la matière par excellence dont le vif se marie le mieux à l'éclat de la pierre, et c'est aussi celle qui peut le mieux en atténuer les défauts naturels ou les imperfections de la taille. Aussi l'argent est-il d'un usage presque constant en Joaillerie dans toute l'Europe.

En Orient, dans toute l'Inde au contraire, où l'on fait grand usage de bijoux dans le jour, l'or y est préféré. Au pays du soleil, l'or a des effets chatoyants, qu'il n'a pas sous notre ciel et qui sont appréciés des Orientaux, peuples nés coloristes et dont la carnation, d'ailleurs chaudement bistrée

dans l'Inde, s'accommode mieux du ton de l'or, que de celui de l'argent.

Le Brésil, le Mexique, donnent aussi la préférence à l'or sur l'argent, mais uniquement, je crois, parce que ce dernier métal s'oxyde facilement sous ces climats.

Les ors vert, rose ou jaune sont plus rarement usités et réservés en général pour les objets de fantaisie, montés avec pierres de couleur.

Quant au platine, il fut longtemps répudié, et il n'y a guère qu'une vingtaine d'années qu'on en fit l'emploi, presque borné, du reste, à la monture des brillants solitaires. Ses qualités de résistance, supérieures à celles de l'or et de l'argent, son inaltérabilité, ont pu le faire rechercher pour les ouvrages à griffe, mais par son poids spécifique, sa couleur grise et, de plus, rebelle au poli, il est reconnu impropre à tout autre emploi en Joaillerie. Les essais de ce métal, tentés à différentes reprises ont toujours démontré ses inconvénients et son insuffisance.

Dans l'emploi de tous ces métaux, la première main appartient à l'apprêteur, qui ne se borne plus aujourd'hui à fondre, forger ou tréfiler la matière. De forgeron-fondeur qu'il était, il s'est fait : bijoutier, joaillier, orfèvre dans ses multiples préparations; oubliant même un peu trop d'être forgeron, car, avant de passer au laminoir le lingot qu'il nous destine, il serait désirable qu'il fut plus sérieusement soumis au martelage.

Les progrès de cette industrie toute moderne et bien parisienne, qui a commencé à faire parler d'elle vers 1852 (1), ont été constants et s'augmentent pour ainsi dire chaque jour de quelque invention nouvelle.

(1) C'est de cette époque en effet que date l'invention de la première machine à fabriquer les chatons, imaginée par Belletête, ouvrier joaillier.

L'apprêteur connaît à merveille les besoins des trois grandes branches de nos industries. Il est habile à suppléer ces besoins, il les devine souvent, et son génie inventif, à l'affût de tout ce qui peut nous épargner peine ou main-d'œuvre, s'exerce par mille moyens divers à accélérer le travail avec la plus stricte économie.

Il est même un assez grand nombre de produits d'un commerce courant, tels que bagues, motifs de bracelets à griffes, croissants, étoiles qui sortent presque tout faits de ses matrices et ses découpoirs, et si nous y ajoutons l'immense variété de chatons, galeries, anneaux, systèmes à ressort de tous genres, tous accessoires coûteux à établir dans nos ateliers : nous devons reconnaître que l'apprêteur d'aujourd'hui est l'auxiliaire le plus utile, le plus ingénieux, le plus indispensable de nos industries. Constatons les grands services que cette spécialité bien marquée nous rend à tous et le développement de son commerce en France et à l'étranger, dont le chiffre de plus en plus important est devenu un sérieux appoint dans le trafic à l'exportation, c'est en faire l'éloge bien mérité.

Mais il est d'autres avantages qui découlent aussi des progrès de cette industrie. La suppression du gros outillage, devenu presque inutile dans nos ateliers de Joaillerie où nous n'avons plus à fondre, ni à forger, a rendu possible l'établissement de l'ouvrier dit en chambre, et ce n'est pas la faute de l'apprêteur, si cet ouvrier n'a pas su mieux en profiter.

Cette seule qualification de « Joaillier en Chambre », dit assez les facilités que les laborieux rencontrent pour se produire et acquérir l'indépendance. En ami sincère, en ouvrier que je suis, que j'ai tenu à plaisir de demeurer, trouvant plus de joie dans mon atelier que dans mon commerce, je voudrais pouvoir me réjouir avec mon confrère, des avantages

qui lui sont offerts aujourd'hui. Mais, j'ai le double regret de constater que par sa faute, ni le métier, ni son bien-être, n'en ont éprouvé aucun bien.

A cet égard, l'occasion s'en présentant, je dirai toute ma pensée.

Dans la concurrence ardente qui s'est établie parmi cette catégorie d'ouvriers, l'objectif unique semble n'avoir été que le bon marché dans la reproduction de modèles copiés partout. Non seulement, il n'y eut de leur part aucun effort dans la recherche d'une idée nouvelle, mais encore l'art de bien faire, ce qui existait dans les nombreux types de Joaillerie répandus dans le commerce courant, y a perdu tout ce qu'il pouvait perdre.

Cependant le diamant et toutes les pierres précieuses qui lui font cortège, matières de luxe entre toutes, devraient toujours être l'objet d'une main-d'œuvre honorable, car le prix d'un bon travail ne peut jamais renchérir d'une manière sensible la valeur d'un joyau.

En dehors de ces considérations, j'estime que le diamant vaut par lui-même, d'être traité avec quelques égards. Le bon renom de la Joaillerie de Paris, compromis par ces produits déshonorants, autant que le bien-être de l'ouvrier lui-même, exigerait qu'il n'abandonnât rien de son savoir-faire.

La situation précaire de l'ouvrier Joaillier en chambre, a quelque chose d'attristant et répond mal au métier de luxe qu'il exerce, mais enfin, tout en approuvant chez lui un sentiment d'indépendance louable au fond, encore dois-je dire, qu'il ne saurait réussir qu'à l'aide de capacités reconnues et même une certaine dignité professionnelle.

La conclusion à tirer de tout ceci est assez curieuse. C'est que les très remarquables progrès de l'industrie de l'apprêteur en métaux auront eu ce double et étrange effet, de contribuer à la fois au développement et à l'abaissement de

l'art de la Joaillerie, suivant que l'on aura su se servir des ingénieux moyens économiques, qu'il a mis à la portée de tous. Je m'excuse de cette digression un peu longue, mais j'avais à cœur de la faire.

J'ai apprécié à toute sa valeur l'industrie de l'apprêteur, et je ne pense pas l'amoindrir, en disant à présent, que je la considère surtout comme une bonne et belle préface du livre du métier. Tout le secours que nous tirons des apprêts est seulement économique dans la belle Joaillerie, et ne peut avoir aucune influence artistique sur nos différents modes de fabrication qui appartiennent à la main-d'œuvre proprement dite, et par lesquels le goût et le sentiment se révèlent en toute liberté dans l'inspiration du bon ouvrier.

Ces modes de fabrication, quels sont-ils ? Le moment est venu de les examiner, non avec la pensée d'instruire les praticiens, mais en vue de l'intelligence de nos jeunes élèves, confinés dans des spécialités limitées, et qui n'ont peut-être pas l'occasion d'apprendre tout ce qui peut et doit les intéresser.

C'est à eux que pensait la Chambre syndicale, lorsqu'elle me fit l'honneur de me tendre la plume, et c'est en pensant à eux, que j'écris, non sans espoir de leur inspirer cet amour du métier sans lequel il n'est pas de progrès possible.

L'un des modes de fabrication le plus anciennement connu et usité partout où l'on fait de la Joaillerie, est celui qui consiste à découper à la scie un motif quelconque sur une plaque de métal, à le ramolayer ensuite, ce qui est une sorte de modelage à l'échoppe, puis après l'avoir doublé d'or pour le consolider, si le motif est traité en argent, le mettre à jour et sertir.

Ce genre de travail, qui suffisait à tout chez nos anciens, même pour l'établissement de grandes parures, serait insuffisant aujourd'hui, mais convient encore aux bijoux de

petites dimensions dits d'appliques, tels que chiffres, armoiries ou bouquets de fleurs destinés à enrichir la cuvette d'une montre, le couvercle d'un drageoir, ou le panache d'un éventail.

Il y a dans les menus objets de ce genre des xvii^e et xviii^e siècles de pures merveilles de goût, d'esprit d'invention et de finesse de travail.

Un autre procédé est celui de la fonte, plus particulièrement réservé aux objets de Joaillerie ronde bosse ou de haut relief, ainsi que l'exige l'exécution d'une chimère, d'un serpent, d'un oiseau.

Le motif modelé en cire, moulé au sable et coulé en or ou en argent, abrège de beaucoup la main-d'œuvre, mais le métal ainsi traité présente le grand inconvénient d'être poreux et grenu, par conséquent défectueux pour un beau serti. Il y a lieu alors de reprendre la pièce au marteau et de lui faire subir une sorte de ciselure sommaire sur toutes ses faces, qui, en resserrant la texture de la matière, lui rendra les qualités d'homogénéité indispensables et que les métaux n'acquièrent que par le martelage.

Ce mode de travail peut rendre service, en tournant les difficultés que l'ouvrier rencontre dans la recherche d'un haut relief, pour un objet relativement petit, mais tourner une difficulté, n'est pas la vaincre et le triomphe du Joaillier ne réside pas dans l'emploi d'un procédé si ingénieux qu'il puisse être, mais bien, dans l'emploi qu'il sait faire de la bouterolle, de la pince et du marteau ! Et de même qu'on reconnaît l'art d'un modelleur à son coup de pince, de même, en Joaillerie le coup de pince et de marteau révèle le maître-ouvrier, modelleur lui aussi, mais modelleur en métal.

Du reste, et quoi qu'en pensent les amateurs de la Joaillerie facile, c'est à ce dernier mode de travail, de beaucoup le plus intéressant, parce qu'il est le plus artistique, c'est à la

pratique de ces simples outils primitifs, que la Joaillerie française sans rivale dans ce genre, doit tout son succès depuis une trentaine d'années.

En même temps, qu'elle se rajeunissait vers 1860 dans des motifs nouveaux, véritables créations sans similaires dans la Joaillerie ancienne, la Joaillerie moderne modifiait aussi les procédés de travail en usage, par d'autres formules de construction, complément d'une interprétation plus naturaliste de toutes choses, et je ne suis pas seul à dire que les virtuoses de l'outil ont produit depuis des ouvrages auxquels rien dans le passé ne saurait être comparé.

C'est un tout autre art qui a vu le jour, et il y a lieu de remarquer que le Joaillier n'a pas à en partager le mérite avec qui que ce soit, car il n'a pas eu de collaborateur.

Il n'a que faire en effet du concours que les modelleurs, sculpteurs, apportent aux industries voisines, en établissant des maquettes d'après dessin, donnant et le galbe et le mouvement du motif à exécuter, et si cette ressource n'est pas plus souvent utilisée par lui, cela tient absolument à ce que son mode d'interprétation est différent du leur, subordonné qu'il est aux exigences des pierres qu'il met en œuvre : c'est un sentiment particulier de technique qui échappe à l'entendement de l'ornemaniste de profession.

Il s'ensuit que nul autant que le Joaillier, ne saurait satisfaire aux conditions voulues d'un modèle, répondant à toutes les nécessités d'une fabrication, dont une des conditions les plus absolues, est de viser à l'entier et meilleur effet des diamants, et sans que les différents plans de son œuvre, en déroberent un seul à la vue.

L'idéal du Joaillier est donc différent de l'idéal de l'ornemaniste, qui, dans d'autres branches de l'art, travaille le métal pour le métal.

J'essayerai de faire comprendre cette théorie, par un exem-

ple que je prendrai avec intention dans la fleur, élément d'ornementation aussi usité dans le bronze et l'argent que dans la Joaillerie, où elle fournit incontestablement un des thèmes les plus favoris.

En quelques coups d'ébauchoir, s'il agit sur la terre ou la cire, un artiste obtient la figure, la rondeur, le mouvement d'une rose. Belle pour tout le monde, pour la reproduction en métal, cette fleur n'est pourtant pas la fleur du Joaillier, et si, séduit par le charme du rendu après le moulage et la fonte, il s'avisait de la sertir en diamants, elle sortirait de ses mains lourde et sans attrait.

Il doit donc la comprendre autrement qu'on ne la comprend pour le métal, pour le marbre ou le bois, et pour la traduire dans sa langue, la fleur sera légère, quoique faite sur forte épaisseur de matière, l'air, le regard la pénétreront jusqu'à la naissance des pétales, elle sera étincelante dans toutes ses parties, souple et solide à la fois, et malgré toutes ces exigences de la fabrication, on la reconnaîtra dans son attitude la plus familière et je dirai, la plus spirituelle.

Prenons au hasard une branche fleurie de rosier. Regardons un instant ces fleurs, nées et épanouies à la même heure, sous le même rayon de soleil, elles nous paraîtront d'abord identiques. Regardons mieux : déjà elles sont dissimilaires. L'une d'elles vient d'éprouver le souffle de la brise ou le poids de la goutte de rosée. Ses pétales entr'ouverts ont perdu de leur uniformité, même il en est qui se sont légèrement retroussés. En voilà assez pour lui donner l'accent intelligent qui n'échappera pas à l'artiste, c'est cette rose-là qu'il va choisir et préférer.

Enfin, et malgré les matières dont elle est faite, la fleur du Joaillier, sera une fleur artificielle, en diamant, comme il y a la fleur artificielle en mousseline, l'une et l'autre, servant quelquefois aux mêmes usages et pouvant être comparées en-

tre elles, au point de vue de la grâce et de la légèreté d'aspect, sans trop de désavantage pour la première.

Seulement il y a toujours lieu de tenir compte, qu'en outre d'une interprétation subtile à saisir le mouvement juste, il aura fallu la raisonner pour le bon emploi et le jeu du diamant.

On comprend par ce qui précède que dans l'art de la Joaillerie, plus que dans tout autre art, le praticien s'inspirera de l'esprit de la nature, mais que, plus que tout autre aussi, il devra se garder de la copier de trop près dans ses détails.

Ce que je viens de dire de la fleur, de son expression en tant que fleur en diamants, s'applique de même à tout autre motif en Joaillerie modelée.

La méconnaissance de ces principes est des plus apparente dans les produits de ce genre, exécutés par la plupart des fabricants-bijoutiers qui, après avoir été délaissés par la mode (peut-être parce qu'eux-mêmes avaient délaissé leur métier), se sont depuis quelques années improvisés monteurs de diamants.

En général, ils apportent dans ce travail, nouveau pour eux, avec toutes les qualités de netteté qui leur sont propres, une inexpérience de la pierre qui se trahit constamment par une grande exagération de matière, une mise à jour insuffisante et un serti lourd et miroitant.

Faire solide et léger à la fois, ne leur est pas commun, et de nombreux exemples exposés classe XXXVII en 1889, prouvent qu'ils n'ont pas encore acquis le beau sentiment de la mise ensemble dans le groupé, ni la mesure des forces minimales nécessaires dans les détails. Ces défauts font facilement reconnaître la Joaillerie du bijoutier, de la Joaillerie du metteur en œuvre. Si elle n'en diffère pas comme idée dans des types, si généralement adoptés par les uns et les autres, qu'il est réellement fastidieux de les rencontrer si souvent, elle n'en demeure pas moins inférieure comme métier.

Je me hâte de dire que le bijoutier réussit mieux les montures de diamants à griffes, ou de motifs d'ornements du genre ramolayé ou encore ces genres de bracelets ou colliers, façon corde, maillons ornés, ou gourmettes qu'ils font dans la perfection.

J'ai dit que le bijoutier monteur de diamants, n'a pas l'expérience de la pierre, et il l'a prouvé par la détestable habitude qu'il a prise de monter les roses à jour. Si la petite rose bien facettée et réfractant la lumière, s'accommode sans inconvénient de ce genre de monture, il n'en est pas de même lorsqu'elle est assez grande pour en être pénétrée; elle prend alors l'effet du verre ou de la marcassite, plaquant de taches noires toutes les places qu'elle occupe.

La rose est faite pour être montée à fond. Traitée dans les bons principes, elle n'est pas ingrate et rend en feu et en éclat, au-delà de ce qu'elle réclame de soins. Dirai-je que sa teinte jaune se corrige avec une légère application de bleu au feuillet, que si elle est terne, elle reprendra de l'éclat sur le paillon peint de rayons à l'encre de Chine à l'aide d'un cheveu ! Dirai-je encore que ces détails techniques inusités, oubliés peut-être à Paris, ont encore toute leur vertu à l'étranger et que l'ouvrier Belge, le Russe et le Turc surtout, montent la rose mieux que nous.

A son tour, l'art de sertir, va nous retenir sérieusement, cette partie du travail étant des plus importantes en Joaillerie. Si je mets hors de cause quelques rares sertisseurs habiles et consciencieux, je puis dire qu'en général, le sertisseur à Paris, en a perdu les bonnes traditions ou tout au moins négligé les bons principes.

La pointe à découvrir n'est plus son outil de prédilection comme autrefois. Il ne veut plus ou ne sait plus s'en servir pour serrer hermétiquement la matière, dégager ses grains et par les caresses répétées de son fer, écrouir des contours qu'il

oublie ainsi de corriger et d'affermir. Tout ceci prend trop de temps, et il est en effet beaucoup plus court de relever quatre grains qui elouent la pierre en place, sans la sertir au vrai sens du mot, et de couper vif tout de suite, l'éehoppe renversée en biais pour enlever d'un seul coup l'excès de matière sans se préoccuper d'autre chose ! Voilà du moins qui est fait promptement ! Oui ! seulement c'est mal fait, et dans ces conditions, le sertisseur n'est plus mon collaborateur artiste, dont la main experte aura su donner un cachet de distinction à mon ouvrage, mais l'ouvrier négligent qui au contraire, lui aura infligé une marque ineffaçable de vulgarité.

La main du sertisseur ne doit jamais se négliger, c'est elle qui donne le coup de vernis, et il n'est pièce si mal préparée que son habileté ne puisse améliorer ; par contre, il n'en est pas, si parfaite soit-elle, qui résiste à sa maladresse.

Comme d'autre part, nous avons perdu l'ancienne et bonne habitude de reprendre le serti à la lime pour le polir ensuite, c'est le sertisseur aujourd'hui qui donne la dernière main, de laquelle dépendent deux conditions essentielles en Joaillerie : bonne grâce des contours ou filets, et sécurité des diamants.

Ayant dit ce qu'est le sertisseur, et essayé de faire comprendre ce qu'il devrait être, après avoir montré le Joaillier monteur le marteau à la main, faisant œuvre d'orfèvre dans la préparation d'un joyau, j'ajouterai qu'il est non moins habile que le bijoutier dans le maniement de la lime. Ingénieux dans ses systèmes de rapports, dans la mise ensemble des différentes parties d'un ouvrage, je le retrouve chaîniste adroit dans ces emmailllements dissimulés et perdus dans la matière d'un collier ou d'un bracelet.

Tel est, ou doit être le Joaillier metteur en œuvre, et j'achèverai de le peindre en disant, qu'aux connaissances très diverses de la manipulation des métaux, il doit ajouter le don plus rare d'un sentiment très particulier, pour mettre les pierres

précieuses en valeur dans les formes les plus attrayantes que l'étude du dessin et un goût exercé peuvent lui inspirer.

En résumé, la Joaillerie est une branche d'art complète, tout d'une pièce, vivant encore sans aide d'auxiliaires, ce qui, avec les autres qualités dont elle fait preuve, contribue à la caractériser, dans le rang distingué qu'elle occupe parmi les autres branches de l'art qui, comme elle, sont nées du plus noble, du plus ancien des arts : l'Orfèvrerie.

La partie essentielle de la technique de la Joaillerie, pourrait se terminer ici. Par-ci, par-là, elle se complétera de quelques observations dans un autre chapitre de notre étude, relatif aux œuvres du passé et du présent, notamment celles de l'exposition de 1889. Mais la taille du diamant, ses progrès et certaines particularités de cette industrie, réclament aussi leur place dans notre travail, et avant d'en reprendre le cours au seul point de vue de la Joaillerie, il faut nous en occuper ici.

De la Taille du Diamant

Ce ne sera pas sortir de notre programme que de consacrer quelques instants à l'art de tailler le diamant, à la fois cause et effet de la Joaillerie.

D'autre part, les remarquables produits, exposés l'année dernière, tant par la France que par l'étranger, s'imposent à notre attention. C'est pour ces raisons que nous donnerons nos impressions, non pas en technicien d'un art qui n'est pas le nôtre, mais plus simplement en joaillier metteur en œuvre de ses productions. Quelques mots d'abord sur son historique.

Dès le ^{xiv}^e siècle, Paris avait ses tailleries de diamants réunies et cantonnées, comme on avait coutume de le faire anciennement dans le corps des métiers, dans un carrefour

appelé « la Courarie » et d'où l'on signale, en 1407, les progrès qui y sont accomplis par l'ouvrier Herman.

En cet art, comme en beaucoup d'autres, la grande ville ne fut devancée nulle part ; mais, pour des causes diverses, la taille du diamant y périclita et devait passer plus tard aux mains des Hollandais, à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes en 1685, qui dispersa les lapidaires français, dont le plus grand nombre appartenait à la religion réformée.

Une sorte de fatalité semble même avoir toujours pesé sur cette industrie, non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Prospère à Paris, à Anvers, à Bruges, à différentes époques, elle éprouva tour à tour les plus grandes vicissitudes : en France, malgré Mazarin ; dans les Flandres, malgré les ducs de Bourgogne, personnages qui dans leur temps s'en étaient faits les chaleureux et puissants protecteurs. Seuls les Hollandais, surent conserver pendant près de deux siècles le monopole de la taille des diamants, gardant avec un soin jaloux ceux des secrets du métier que les réformés, chassés de France, leur avaient portés. Ainsi de l'horlogerie en Suisse, de la porcelaine en Saxe, de la dentelle en Angleterre et dans les Flandres et de tant d'autres arts et métiers, nés du génie et sur le sol français, et qui furent avidement recueillis par toute l'Allemagne.

Maintes fois on essaya de rétablir l'industrie du diamantaire à Paris, et Barbot (1) rapporte qu'à la fin du ministère de Calonne, sous Louis XVI, un étranger, du nom de Schabracq, offrit au gouvernement de la remonter ». « On dressa donc », dit-il, « dans un vaste local du faubourg Saint-Antoine, 27 moulins ; on prit des élèves, tout semblait bien aller, lorsqu'un jour Schabracq disparut tout à coup sans motif plausible et on ne le revit jamais » (2). Il est possible,

(1) Charles BARBOT, *Guide du joaillier* (Paris, 1858).

(2) Ch. BARBOT, *Guide du joaillier* (1858).

et même vraisemblable, que la concurrence étrangère, inquiète de l'entreprise, corrompit et soudoya cet homme.

Au cours de ce siècle, d'autres efforts furent tentés à Paris et nous sommes contemporains de ceux du joaillier Lelong-Brunet en 1848; de Philippe aîné, qui obtint, je crois, le patronage de l'empereur Napoléon III, dès 1852, et qui exposa en 1855 un atelier fonctionnant sous les yeux du public, ce qui produisit la plus grande sensation alors (1).

Après lui, c'est Gaensly et Bernard qui, en 1857, embauchèrent 30 à 40 ouvriers, tous israélites hollandais.

Mais tous ses efforts échouèrent et furent stériles en profit pour l'industrie nationale.

Ces essais eurent cependant pour résultat d'entretenir le feu sacré des adeptes et de tenir en éveil l'esprit d'émulation, qui devait porter ses fruits plus tard. De nos jours, Goudard dans le Jura, et après lui Roulina, à Paris, plus heureux, devaient triompher là où tant d'autres avaient succombé. Les circonstances, il est vrai, étaient devenues plus favorables, et s'ils n'eurent pas à vaincre les mêmes difficultés que leurs prédécesseurs au point de vue de la matière première qui ne faisait plus défaut, du recrutement des ouvriers hollandais, plus traitables, mais qu'il fallut pourtant payer à prix d'or (2), ils n'en ont pas moins le grand honneur d'avoir restitué à la France une industrie admirable et qui n'y avait plus de racine.

Mais avec Paris et le Jura en France, Londres, Anvers, Hanau à l'étranger, rivalisent aussi avec Amsterdam, quelque peu amoindrie dans son prestige et son monopole, et perfectionnent à l'envi l'outillage et les produits.

(1) Cet exemple fut suivi aux Expositions de Paris en 1867-78 et 89, par des diamantaires français et étrangers.

(2) J'ai connu des cliveurs hollandais, en 1873 gagnant de 15 à 1,800 francs par semaine et qui n'étaient pas contents.

Assurément si les Grecs de l'antiquité, impuissants à maîtriser la plus dure des matières connues, avaient pu pressentir tout le parti que les modernes sauraient en tirer, ils ne lui eussent pas donné le nom d'Adamas, c'est-à-dire indomptable, car, plus indomptable encore que le diamant fut la persévérante énergie de l'homme, dont le génie, dans une lutte séculaire, devait finalement triompher de la matière. A dire vrai cependant, le diamant avait déjà perdu quelque peu de son orgueilleux qualificatif, à partir du moment où l'on avait trouvé le moyen de le polir dans sa forme naturelle, dite « Naïve et Ingénue », par les lapidaires, et même de le débiter en tranches plus ou moins épaisses par le procédé du clivage, ou peut-être du sciage au fil de fer enduit d'égrisée (1). On polissait ensuite ces tranches sur les faces et les côtés en biseaux.

Ce genre de travail, quoique encore élémentaire, me semble indiquer que la figure d'anciens diamants, considérés généralement comme des pierres n'ayant pas subi l'opération du clivage ou du sciage, mais simplement polies dans leur forme naturelle, étaient bien l'ouvrage de l'homme et non l'effet d'un caprice bizarre de la nature. A l'appui de cette opinion, ou plutôt de cette impression, il n'est pas déraisonnable de supposer que parmi les diamants, qui tous alors venaient des Indes, il ne s'en trouvât déjà de préparés, puisque l'art de les diviser y était connu.

Tels étaient, ou pouvaient être, les diamants si connus dans l'histoire, affectant les formes diverses d'écusson, de cœur, de losange, tous diamants plats et qui sont mentionnés dans l'inventaire si souvent rappelé du duc d'Anjou, inventaire que ce prince dressa lui-même, de 1360 à 1368 (2). Tel

(1) H. JACOBS et N. CHATRIAN, *Monographie du diamant*. (Librairie Suppré, Paris, 1880.)

(2) Paul LACROIX et Ferdinand SÉRÉ, *Histoire de l'Orfèvrerie-Joail-*

était aussi le diamant du roi Charles VI, inventorié sous le nom de grand miroir et qu'il mit en gage en 1422 pour subvenir dit-on aux largesses qu'il faisait à ses courtisans, et ainsi de tant d'autres diamants dont il est parlé par Paul Lacroix, et d'autres auteurs et qui paraissent s'en être référé aux inventaires historiques, princiers ou royaux des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles.

Mais, avant d'arriver à ces résultats, des siècles s'étaient écoulés et, même à partir des progrès réalisés en 1407 à Paris, plus d'un demi siècle devait s'écouler encore avant l'invention de la taille du brillant que le Flamand Louis de Berquem trouva en 1475.

Ce Louis de Berquem, originaire de Bruges, orfèvre et mathématicien, avait longtemps travaillé à Paris et peut-être s'inspira-t-il des travaux des lapidaires français? C'est ce qu'on ne peut savoir positivement, dit encore Barbot.

Ce qui est plus certain, c'est qu'à l'aide d'une équivoque sur les moyens de diviser, d'user et de polir le diamant et l'art véritable de les tailler, des envieux ont mis en doute que Louis de Berquem fût réellement l'inventeur du système qui permit par la suite au Vénitien Vincent Peruzzi (1) de trouver, vers la fin du ^{xvii}^e siècle, c'est-à-dire plus de deux cents ans plus tard, la taille du brillant recoupé, donnant 64 facettes à la pierre, soit 32 pour le dessus ou table et autant pour le pavillon ou culasse.

Ce qui est vrai encore, c'est que l'on chercha tout au moins à diminuer le mérite de notre héros, en attribuant l'invention à la collectivité des lapidaires de l'époque, et, ce qui est absurde et puéril, au simple hasard, qui lui aurait fait découvrir que deux diamants s'usaient par le frottement l'un contre

lerie et des anciennes communautés et confréries d'orfèvres-joailliers de la France et de la Belgique. (Paris, 1850. Librairie historique de Séré.)

(1) Charles BARBOT.

l'autre ! On a fini par comprendre qu'une invention basée sur des données mathématiques, ne pouvait, dans ce genre de travail, être le fruit d'une collaboration, encore moins du hasard, et que la découverte de l'illustre Flamand consistait non pas dans le moyen d'entamer le diamant, ce qui était connu, mais bien dans l'art de se servir de ce moyen, ce qui ne l'était pas au degré où il le porta, le tout à la plus grande joie des Joailliers passés, présents et futurs.

Du reste, pour clore cet incident historique se rattachant à un fait des plus importants de l'art du diamantaire, on n'a jamais contesté à Louis de Berquem, ses premiers travaux de taille perfectionnée, qu'il exécuta sur trois diamants de grande dimension, pour le compte du duc de Bourgogne et dont l'un des trois est le légendaire Sancy, pierre célèbre, errant sur la terre comme certaines étoiles dans le firmament, et fameuse d'ailleurs par son histoire mouvementée.

Ce fait authentique, sans précédents dans l'histoire de la taille du diamant, suffit à lui seul à établir les titres de Louis de Berquem à la postérité, à la glorification de son art et de son nom.

Dans l'art si difficile de la taille du diamant, qui demeura si longtemps dans une enfance presque mystérieuse, où tout progrès semblait tenir du miracle, je viens de dire la part qu'il convient d'attribuer à l'Europe, jusqu'à la fin du xvii^e siècle.

Il est encore d'autres progrès qui furent réalisés plus tard et que nous verrons plus loin, lorsque nous aurons à parler des diamants gravés, mais, parallèlement aux produits de notre continent, il est utile de voir et d'apprécier le plus justement que nous pourrons ce qui s'était fait dans l'Inde.

Dans ce pays, et de temps immémorial, on avait aussi travaillé le diamant. Sans chercher à faire la lumière sur des faits pleins d'obscurité et de légendes, remontant à une anti-

quité difficile à mesurer, nous pouvons cependant nous faire une idée de l'ancienneté de la pratique indienne, par les nombreuses collections de bijoux, d'armes et d'objets divers appartenant au Prince de Galles et qui furent exposées à Paris en 1878.

Un grand nombre de ces objets, quelques-uns d'une très grande ancienneté, étaient constellés de diamants très plats et très minces, appelés « *Labora* » et présentant toutes les apparences de pierres obtenues par les procédés du clivage ou du sciage, imparfaites de forme, mais enfin taillées sur les bords et polies. C'est un travail identique à celui des Européens du *xiv^e* siècle, et dont la priorité appartient aux Indiens. Mais ils avaient déjà, ou devaient acquérir d'autres supériorités, car Tavernier, célèbre voyageur et négociant français au temps de Louis XIV, rapporte dans une relation de ses voyages aux Indes, que les lapidaires indigènes comptaient parmi eux, un grand nombre d'ouvriers d'origine hollandaise, et que seuls, ils savaient percer les briollettes.

A propos de ce genre de travail, je retrouve dans mes souvenirs d'il y a quinze ou seize ans, un exemple des plus curieux, que je n'ai jamais revu depuis, mais que des similaires récents m'ont remis en mémoire. J'eus occasion de voir chez M. Joseph Halphen, où j'ai vu tant de belles et curieuses choses dans le cours de vingt années de relations suivies, cinq boules de diamant, de la grosseur d'un pois chiche, toutes facettées à la façon des briollettes, percées d'outre en outre dans leur axe et visiblement destinées à l'enfilage. C'était certainement plus curieux que beau. Outre que le trou dépoli avait répandu une teinte grise sur toute la pierre, les vive-arêtes des facettes s'étaient émoussées au contact les unes des autres et avaient perdu tout leur éclat. Cette usure, œuvre du temps, accusait assurément la lointaine origine de ce travail, de même que la perforation

de ces diamants témoignait de la puissance des moyens d'action en usage chez les Indiens. Quoi qu'il en soit, des anciens diamantaires de l'Inde ou de l'Europe, nos contemporains font plus et mieux. Ils nous émerveillent par l'adresse et le fini de leurs travaux, égalant, s'ils ne les dépassent, les plus étonnants ouvrages connus, exécutés sur le diamant. Ils se sont rendus maîtres de la matière, non plus d'une manière exceptionnelle dans la production d'un rare morceau, mais d'une façon pratique et profitable à l'art. Tout le monde a vu et admiré ces rondelles de diamants facettées sur leur épaisseur, enfilées, et alternant d'un trait scintillant chacune des perles d'un collier de toute beauté, exposé par Bouche-ron en 1889. A l'inverse des boules de diamant indiennes, plus curieuses que belles, je trouve ces rondelles plus belles que curieuses.

J'avoue cependant, que cette très belle idée, analogue à celle des boules des colliers indiens, ne me laissait pas sans inquiétude pour l'usure du cordonnet d'enfilage et pour les perles elles-mêmes, qui au contact du diamant, me semblaient en danger de perdre la fleur de leur Orient.

Il paraît qu'il n'en est rien, j'aime à le croire, et m'en réjouis pour le succès de cette application de haut goût.

Je connaissais pour les avoir montés en 1867 et en 1878, des diamants-portraits, gravés en in-taille, et d'effet dépoli semblable aux ornements que la roue du graveur creuse sur les verres et les cristaux ordinaires.

L'un représentait Napoléon III, l'autre Guillaume, roi de Hollande, actuellement régnant. Ce dernier diamant gravé, de beaucoup supérieur au premier comme matière et art de gravure, fut monté en médaillon ouvrant, surmonté de la couronne royale et respectueusement offert au Roi par M. Coster, son consul-général à Paris, lors du mariage de Sa Majesté avec la jeune princesse de Pyrmont-Waldeck.

Dans son excellent *Guide pratique du Joaillier* paru en 1858, Charles-Barbot, à propos de la gravure sur diamant, nous dit bien, page 292 de son livre, « que les anciens avaient gravé sur le diamant ». A ma surprise, il n'en cite aucun exemple, bien qu'il en existât, lorsqu'il écrivait, et ce qui m'étonne davantage, c'est qu'il semble n'y attacher d'autre importance que celle d'une grande difficulté vaincue, et voilà tout, dit-il.

Il me semble qu'il y a plus et mieux que cela, et dans ce monde périssable, où tout subit l'action lente et sûre du temps, seul, parmi les ouvrages des hommes, le diamant gravé peut défier toute atteinte et transmettre aux âges futurs les plus lointains, par exemple, l'image d'un bienfaiteur de l'humanité, ayant plus de droit à la postérité, qu'un empereur ou qu'un roi.

Jusqu'à présent, n'ayant jamais vu d'autres diamants gravés, je croyais ces deux spécimens uniques.

Mais on apprend tous les jours et j'ai acquis la certitude que dès 1790 au plus tard, ce travail avait déjà été exécuté avec succès. En feuilletant ces jours derniers le rarissime catalogue des diamants, perles et pierres précieuses de la célèbre collection Henry Philyp Hope, qui fut dressé à Londres en août 1839, par B. Hertz, la collection vendue en 1852 et achetée presque en entier par la maison Halphen de Paris, nous trouvons inscrits sous les numéros 41, 42 et 43, trois diamants dont les deux premiers, gravés à portrait, et le troisième taillé en croix, méritent à titre de curiosité à la fois rétrospective et comparative, une courte description que je traduis littéralement de l'anglais (1). Voici leur description :

N° 41. — Un diamant de forme ovale et de belle eau, plat

(1) Je dois à l'obligeance de M. J. Halphen, la communication de ces documents.

sur le dessus et facetté en dessous. Sa surface offre le portrait gravé, très ressemblant, de Léopold II, empereur d'Allemagne, dont il fut la propriété (1). La gravure est polie dans toutes ses parties, et l'on peut à peine concevoir comment l'artiste a pu accomplir cette tâche ardue, ayant à lutter contre l'extrême dureté de la pierre. Il est bien connu que les polisseurs de diamants, font usage de poids très lourds pour exercer une forte pression de la pierre sur la meule, nécessaire au polissage, et qu'ils ne sauraient obtenir par leur propre force musculaire. Il faut donc que la persévérance ait remplacé ici la force physique dans ce travail de poli, et c'est pourquoi ce spécimen d'art doit être considéré comme de très grande valeur. Monté en bague, serti rabattu.

N° 42. — Un diamant gravé de forme losange avec le portrait d'un philosophe. Ce spécimen est inférieur de beaucoup à celui décrit ci-dessus, *en ce que la gravure n'en est pas polie*. — Monté en bague entouré de petits rubis.

N° 43. — Un très curieux diamant, parfaitement blanc, présente une croix en relief. Ce spécimen, ainsi que les deux autres, sont des productions de l'art le plus habile du diamantaire-graveur, car il est absolument impossible que ce travail puisse être obtenu par les moyens en usage chez les polisseurs de diamants, moyens propres seulement à polir des surfaces planes, tandis que les angles inclinés et rentrants de cette croix sont également polis. — Monté en bague, avec une tête de bélier de chaque côté.

Ainsi s'exprime le catalogue à l'égard de ces trois curieux spécimens, dont l'un, le portrait de l'empereur Léopold II, date de la fin du siècle dernier. C'est à croire que tout ce qui finit se recommence. Néanmoins, à l'exposition de 1889,

(1) Ce prince régnait en 1790.

avec des ouvrages analogues à ceux dont je viens de parler, les diamantaires en ont produit d'autres qui excitent notre surprise et notre admiration.

Aux diamants taillés en croix d'une seule pièce, aux diamants percés, facettés sur tranche et ceux gravés, dont deux sont des produits de notre temps, nous voici bien près d'y ajouter les diamants sculptés, tels que ce scarabée et cette carapace de tortue exposés aussi chez Boucheron et qui offraient le très curieux travail de diamants fouillés et creusés avec la plus grande netteté (1). — Pour le coup, le diamant n'a vraiment plus rien d'indomptable, nos diamantaires en font ce qu'ils veulent et l'un d'eux m'affirmait récemment qu'il était certain de réussir un anneau pris sur pièce d'un seul morceau, commande qu'il avait entreprise.

De tels travaux font le plus grand honneur à l'art, ils enrichissent la Joaillerie de ressources nouvelles et, en adressant mes félicitations aux diamantaires contemporains, je me prends à rêver de diamants taillés dans les formes déterminées d'un feuillage, ou d'un ornement un peu à la façon dont on en use dans le jayet et le strass, et qui, adaptés dans des montures appropriées, donneraient peut-être des effets tout nouveaux dans nos objets de Joaillerie.

DEUXIÈME PARTIE

J'ouvrirai cette seconde partie de l'étude de la Joaillerie en la reprenant au point de départ de son plus grand essor, c'est-à-dire au commencement du règne de Louis XIV, en 1651,

(1) Ces ouvrages, d'un très grand intérêt, sont dus au diamantaires Bordingk, Lattinie et Boxhorn.

et alors qu'elle fut favorisée par l'abondance des diamants que rapportaient des Indes, les Chardin, les Bernier, les Thévenot et les Tavernier.

Semblable à une fleur nouvelle, éclose dans le domaine de l'art, la Joaillerie, en s'épanouissant au soleil de Louis XIV, excita un tel engouement que, nobles seigneurs autant que grandes dames à la cour, se passionnèrent et même se ruinèrent en bijoux et en ornements en diamants dont ils enrichissaient leurs costumes. Le roi lui-même et plus que tous, se plaisait à ces magnificences, et l'on connaît ce fait rapporté par Quieherat, dans son histoire du costume, que, dans une fête donnée à Mlle de la Vallière en 1664, Louis XIV y parut couvert de brillants lui et son cheval, ainsi que le duc de Bourbon qui, dit-il, faillit l'éclipser. Nous nous bornerons simplement à cet exemple si connu, et qu'il faut toujours citer, car il donne la mesure du luxe extraordinaire déployé à cette époque et qui dépassa les somptuosités des costumes des xv^e et xvi^e siècles.

Encouragée dans ses développements par un prince jeune, ardent, ami des arts et de la représentation, on conçoit quel degré de splendeur la Joaillerie dut atteindre dans des conditions aussi exceptionnelles. Elle ne demeura pas seulement le privilège de la Cour et des grands seigneurs, et le goût s'en répandit rapidement dans le monde des financiers, chez les reines du théâtre et les femmes de qualité, comme on disait alors : de toutes qualités dirons-nous aujourd'hui. Bien qu'il ne reste, je crois, nulle part une seule pièce importante de joaillerie de l'époque, nous pouvons voir, par les portraits et les gravures du temps, que les hommes autant que les femmes étaient friands de bijoux qu'ils portaient comme ajustements cousus sur le costume, et non comme objets de parure mobiles. De là le nom d'orfèvrerie de parements qui était donné à cette joaillerie et qui comportait une grande richesse

répandue de la boucle du soulier aux boutons de l'habit, du nœud de l'épée à la ganse du chapeau.

Ces modes nouvelles, un peu efféminées dans le costume d'homme, furent, pour les favorisés de la fortune, une large compensation à cette autre mode plus efféminée encore, mais parvenue à son déclin, de porter des perles aux oreilles comme aux règnes précédents depuis Henri II, et que le comte d'Harcourt, grand écuyer de France, surnommé « cadet la perle », continua jusqu'en 1666, bien que ce ne fût plus la coutume, ce qui lui valut son surnom. Les femmes, avec plus de raison, n'étaient pas moins curieuses de belles parures, mais outre que ces sortes d'atours leur convenaient infiniment mieux, elles apportaient dans leur usage un goût plus judicieux et un remarquable sentiment artistique en réservant les perles pour être portées au contact de leur personne, et les diamants et pierres précieuses pour l'ornementation du vêtement. Aussi la perle brille non seulement à l'oreille, au cou, en enfilage de collier, mais aussi en torsades mêlées aux ondulations de la chevelure, pendant que le corsage, le surcot et la jupe ruissellent de pierreries. Rien n'est plus logiquement beau que cet emploi du diamant et de la perle dans la parure, c'est l'idéal du goût dans la richesse. Dans cet ajustement magnifiquement ordonné et quelle qu'en soit la prodigalité des ornements, la beauté du visage, la pureté des lignes de la forme humaine, si admirables chez la femme, restent entières, et même peut-on dire que l'éclat et l'expression des yeux, que l'usage de la poudre faisait encore ressortir, ne sont ni troublés, ni amoindris par les feux toujours un peu perturbateurs du diamant.

La perle, plus qu'aucune autre production naturelle et précieuse, peut marier son éclat satiné aux reflets d'une belle carnation et, dans un harmonieux et indéfinissable contraste, lui prêter un charme capable de l'embellir encore. C'est ce

que les raffinées du xvii^e siècle avaient admirablement compris.

Conscientes de leur mérite, elles ne permettaient pas aux plus fines délicatesses de l'art d'anticiper sur leur propre beauté, qu'elles savaient plus irrésistible, parce qu'elles la savaient la seule vraie. Aussi, l'on chercherait vainement dans les portraits de grandes dames de l'époque, quelque exemple de la mode exagérée d'aujourd'hui, de ces énormes diamants qui, cloués aux oreilles, en cachent le lobe fin et délicat.

Tout ce qui dérobe ou coupe la ligne dans la parure de la tête, comme tout ce qui déforme la stature dans le vêtement d'apparat est une faute, aussi bien en Joaillerie que dans l'art d'habiller.

L'emploi des diamants réservés à l'ornementation du costume et la savante distribution que l'on savait en faire au temps de Louis XIV, me semble constituer plus que tous les autres objets de parure, le beau et grand caractère de la Joaillerie à cette époque (1).

Sous Louis XV, il y a moins de sévérité dans le caractère des sujets choisis en Joaillerie que sous Louis XIV, mais ils

(1) On me permettra de dire ici que, avec une autre expression de dessin et de travail, c'est le rajeunissement de cette suprême élégance que je poursuivais lorsque, à l'Exposition de 1878, je proposais des dentelles, des broderies, des passementeries en diamants, qui, exécutées avec tous les perfectionnements de la main-d'œuvre moderne, pouvaient fournir de nouveaux éléments de succès à la Joaillerie française.

J'ajouterai que ce qui fut commencé il y a dix ans passés, il est tout aussi opportun de le continuer aujourd'hui. Ce genre d'ornementation serait le complément le mieux approprié aux costumes féminins que nos couturiers à la mode taillent en s'inspirant précisément des modèles des xvii^e et xviii^e siècles.

Trois types se rapprochant du genre de joaillerie que je préconise, figuraient à l'Exposition de 1889. Mais je laisse à d'autres, et pour

gagnent en grâce ce qu'ils perdent en ampleur et, en nous servant d'une expression toute moderne, nous sommes tentés de dire qu'ils sont plus amusants. Les motifs de bijoux pour devants de corsages sont souvent formés d'un assemblage de nœuds de rubans, retenant des suites de fleurs et disposés avec goût. Descendant en pointe jusqu'à la ceinture, ces ornements, comme des armilles en diamants, raidissaient le corset et amincissaient la taille jusqu'à l'invraisemblance.

Malgré son exagération, cette mode dura longtemps et se continua sous Louis XVI. Nous voyons aussi que les aigrettes, les broches, les boucles d'oreilles sont plus en faveur qu'au règne précédent et deviennent tout à fait de mise. A cette époque de bergerie et goûts bucoliques, les conceptions des maîtres Joailliers ont l'évidente intention de plaire et de charmer, plutôt par l'esprit d'invention, que par l'étalage d'une grande richesse. Cela me paraît du moins démontré par leurs dessins agréablement composés de motifs aimables. Cependant, ce n'est pas la fleur seule qui les inspire, et avec la rose et le jasmin, ils prennent aussi dans le jardin, les attributs du jardinier, parmi lesquels par exemple : le chapeau de paille enguirlandé et le panier fleuri, qui vont cent fois

cause connue, la tâche d'en faire la critique ou l'éloge, et je ne les signalerai plus loin que comme point de départ d'une nouvelle voie à suivre. Seulement, je saisirai l'occasion qui se présente, pour dire deux mots d'un confrère estimable et loyal, qui, en continuateur de mon idée de 1878, exposait en 1889 des objets en dentelles de diamant. Il ne le fit pas sans m'en parler, inquiet qu'il était de ce que je pourrais en penser. De mon côté, je ne lui parlai pas des brevets que j'avais sous la main, et dont je n'ai jamais songé à tirer d'autre avantage que celui de la priorité de l'invention, et je l'encourageai au contraire à poursuivre.

Je tenais à dire ces quelques mots, au sujet de ces produits, qui ne furent peut-être pas présentés avec toute la simplicité voulue, mais qui dégagent mon confrère Richstaedt, d'un reproche que l'on peut plus justement adresser à d'autres qu'à lui.

leur servir de motifs pour toutes sortes d'objets de parure.

La main-d'œuvre de ces intéressantes productions appartient tout entière à ce mode de travail dont j'ai parlé précédemment, du découpé pris sur pièce et du ramolayage. Le goût des menus bijoux de ce genre est encore assez répandu de nos jours et le commerce de la curiosité n'est pas près d'en chômer, car il y a toute une industrie qui vit de la reproduction de ces anciens modèles, faisant du vieux-neuf, tantôt en diamants médiocres, tantôt en simple cailloux du Rhin ou en jargons, ces dernières pierres très usitées à l'époque de Louis XV.

Je ne parlerai d'une foule d'objets d'un genre mixte de cette même époque, tels que châtelaines, drageoires, boîtes à mouches, étuis de toute sorte, moitié ustensiles, moitié bijoux que pour leur donner un souvenir d'admiration.

Ces chefs-d'œuvre de grâce, d'invention et de savoir-faire, ne demandaient le plus souvent à la Joaillerie que le concours de sa note lumineuse dans le concert des arts, de l'émail, de la ciselure, de la gravure, que l'on rencontre sur le fond d'une montre ou le couvercle d'une tabatière de ce temps, et où la Joaillerie n'avait qu'assez rarement un rôle prépondérant dans le motif de la décoration (1).

Ces spécimens achevés des arts de l'orfèvre, du bijoutier, du joaillier, de l'émailleur, du ciseleur, et du graveur, lesquels forment aujourd'hui autant de spécialités diverses, voyaient le jour, sinon dans le même atelier, du moins sous l'œil d'un seul maître, et c'est à cette unité de pensée et de direction qu'il faut demander le secret de cette perfection de main-d'œuvre, de cette harmonie de couleur et de composition, qui en font le grand charme si apprécié des artistes et des collectionneurs.

(1) Il y a cependant des exemples de magnifiques tabatières, entièrement couvertes de diamants.

Disons en passant, que la division du travail, telle qu'elle s'est établie dans la première moitié de ce siècle, si favorable d'ailleurs à la rapidité et au bon marché de la production, me semble encore regrettable, non seulement au point de vue artistique, mais encore parce qu'elle a nécessairement relâché les liens de l'amour du métier qui unissaient l'artiste à son œuvre.

Il n'est plus aujourd'hui qu'un collaborateur dont la participation limite, à la fois, le mérite et la responsabilité, et nul ne s'attache passionnément qu'à l'enfant dont il peut se dire le père ! Ce n'est pas le cas de dire ici, que deux esprits valent mieux qu'un, et l'on sait au contraire que plus la collaboration est nombreuse, plus il est difficile à un maître de métier, de la maintenir dans le même sentiment d'unité qui doit régner dans toutes les parties d'une œuvre. Heureusement qu'en Joaillerie, ainsi que je l'ai expliqué, il n'en est pas de même et je m'en réjouis.

Quoi qu'il en soit, il nous reste de cette belle école Louis XV un assez grand nombre de bijoux et de joyaux que leur valeur intrinsèque, heureusement peu élevée, a préservé de la destruction, qui, fatalement, atteint tôt ou tard les œuvres en riches joaillerie.

Parmi les ouvrages qui sont venus jusqu'à nous, il en est un, le plus remarquable entre tous, par sa splendeur et sa destination, et qui domine superbement l'art du joaillier à cette époque, c'est la couronne du sacre de Louis XV. Dépouillée de ses richesses réelles, qui furent remplacées par des pierres fausses, et qui sont aux véritables, ce que le pâle reflet de la lune est au soleil, ce que le fable est à l'histoire, la couronne ainsi travestie est conservée dans une vitrine de la galerie d'Apollon au Louvre. Cette œuvre de Rondé le fils, date de 1722. Quoique défigurée et faussée, pour les praticiens elle est là entière, et ce morceau capital, le plus magni-

fique qui ait jamais été établi pour les besoins de la royauté en France, est aussi le plus propre à nous renseigner sur la technique de la Joaillerie de cette époque. Essayons de faire la longue analyse de cette pièce hors ligne et de profiter ainsi de la belle et complète leçon qu'elle nous offre. Ses trois parties, composées du cercle ou bandeau, des branches et du cimier ou sommet, établissent entre elles l'harmonie des plus belles proportions. L'œuvre est imposante par son beau caractère d'aisance et de grandeur.

Huit fleurs de lis au bandeau, marquent les points de repère, d'où naissent les branches qui s'élèvent vers le sommet en décrivant une courbe élégante et robuste. Ces huit branches supportent à leur point de jonction au sommet, une neuvième fleur de lis terminale, plus grande, et dominant le tout qui repose sur le cercle ou bandeau.

Les entre-branches richement ornés, laissent voir la coiffe en velours violet brodée aussi de pierres précieuses.

C'est d'un ordre parfait et de la plus belle allure. Mais je trouve un plaisir non moins grand à en suivre les détails et ce n'est pas la première fois que j'aurai eu occasion de signaler aux Joailliers de mon temps, l'excellence du travail des arabesques qui, mieux que des griffes, sertissent les grandes pierres distribuées avec profusion dans cet ouvrage.

Ces fins ornements, remarquables surtout à la grande fleur de lis, laquelle était formée du Sancy et de huit autres diamants taillés en rose, se retrouvent à la monture du Régent, (qui, en grand seigneur qu'il est, occupe à bon droit la place d'honneur sur le devant de la couronne) et se répètent aussi sur les branches et le bandeau, adoucissant partout la forme anguleuse des riches gemmes.

L'effet de ces fins détails emprisonnant sans presque les toucher, les diamants, rubis, saphirs et émeraudes, toutes

pierres de grande dimension, est si heureux à mon gré, que je l'estime comme l'un des grands mérites artistiques de cette pièce somptueuse.

Si, en effet, on retranchait par la pensée toute cette fine ornementation qui, ainsi qu'un trait de plume, donne la ligne et la silhouette, il ne resterait du gros œuvre, qu'un amas confus de pierreries sans autre attrait que leur éclat et leur valeur.

La seule fleur de lis du cimier de la couronne, est à elle seule un vrai régal de Joaillerie. Elle est double, par conséquent sans endroit ni envers et de quelque côté qu'on la regarde, l'œil est satisfait de l'éclat de la pierre et de la grâce de la forme.

Le Sancy, diamant épais taillé en double rose, forme la palme du milieu. Délicatement saisi au feuilleti par de légers enroulements, il est pour ainsi dire à nu et darde ses feux en avant et en arrière avec une égale intensité, et je crois que, quoi qu'on fasse de cette belle pierre, on ne lui fera jamais plus belle monture, mieux appropriée à sa taille et à sa forme. Mais il fallait obtenir le même effet dans les palmes secondaires et, comme on n'avait pas quatre autres Sancy, c'est en superposant des roses bien accouplées, que l'on y est parvenu de la manière la plus heureuse. C'est tout simplement admirable de goût et d'adresse de métier.

Cet exemple exquis de l'art de monter les grandes pierres, se présente ici très à propos et répond à ceux qui semblent ne plus vouloir demander à la Joaillerie que l'éclat des grosses pierres. Maître Rondé aidant, j'espère démontrer par la suite qu'il y a autre chose à rechercher.

Oserai-je à présent faire timidement la critique de cette couronne royale, qui fut sans égale en Europe, et après avoir admiré tout ce qui m'a paru admirable dans le dessin, dans l'exquise délicatesse d'exécution des détails, dans l'ordon-

nance et la distribution de ces belles fleurs de lis, puis-je me permettre de dire que la trop grande profusion des pierreries a quelque peu nui à la perfection de l'ensemble ?

Je crois voir aussi que la construction générale pourrait être plus légère et que nous serions plus habiles aujourd'hui dans notre manière d'assembler les différentes parties de l'œuvre, en cachant avec plus de soin tout le système de vis et d'écrous, demeuré trop apparent, et qui charge d'autant cette belle pièce, dont le poids matériel atteint trente-deux onces, dont la moitié environ est représentée par les pierres. A peu de chose près, c'est un kilog., poids considérable encore pour une couronne, même royale, mais que, de toute façon pourtant, Louis XV devait porter assez légèrement, à ce que dit l'histoire.

Quant au maître Joaillier Rondé, je ne mets pas en doute que s'il avait été libre de n'employer qu'à son choix les trop nombreux éléments en pierreries qui lui furent remis par le trésor royal, il eût été plus à l'aise pour parfaire son ouvrage.

Il me semble voir son embarras devant le monceau de richesses qu'il a reçu l'ordre probable d'utiliser en entier et qui comprenait entre autres : le Régent, huit Mazarins, le Sancy, huit brillants de cent grains chacun taillés en poires, plus soixante-quatre pierres de couleurs de grandes dimensions et enfin quantité d'autres grands diamants taillés en roses, sans compter deux fils de perles pour former l'ourlet du bandeau.

Pour quiconque connaît la difficulté en joaillerie de réunir dans un ensemble harmonieux, tant d'éléments divers de grandeur, de forme, de couleur, la mise en œuvre de toutes ces pierreries a dû être un problème à résoudre ; encore que la forme ronde de la couronne, en n'offrant au regard que le tiers de sa circonférence en facilitât la solution. Les deux autres tiers demeurant toujours en dehors du rayon visuel

affranchissaient en partie du mauvais effet du mélange optique des couleurs, dans le proche voisinage des rubis, saphirs et émeraudes. Malgré les observations critiques que je viens d'exposer, la couronne du sacre de Louis XV par Rondé le fils, n'en est pas moins le chef-d'œuvre de la Joaillerie française au XVIII^e siècle et peut encore nous servir de modèle dans l'art de monter les pierres de fortes dimensions.

Sous Louis XVI la Joaillerie est aussi très intéressante à étudier.

Comme au temps de Louis XV, et même plus fréquemment, on retrouve l'idée galante ou sentimentale, non seulement dans les ouvrages de Joaillerie, mais aussi dans tous les produits de l'art décoratif. Tout semble conçu en vue de glorifier les grâces de l'amour, les plaisirs de l'amitié, dans une fine expression de l'idée et une grande délicatesse dans la forme.

Comme toujours et partout, les mœurs exercent leur influence sur l'art qui les reflète dans ses multiples manifestations. On pouvait déjà dire alors, ce que Talleyrand répétait volontiers quelques années plus tard, en parlant de l'époque du Directoire : — « Qui n'a pas vécu de ce temps, n'a pas connu la joie de vivre » ; — et vraiment on est tenté de le croire, car les arts ne semblent plus exister que pour symboliser sur l'or, l'argent et le bronze, les sentiments les plus passionnés. Ce ne sont que trophées d'amour et de gloire, attributs de science et d'art, symboles d'amitié et de constance, sélams fleuris au langage de pierres précieuses. — Rien encore ne trahit l'approche de l'orage qui se forme et, dans ces jours de joie, de plaisir et de paix trompeuse, le joaillier, comme l'orfèvre, le peintre, le sculpteur s'ingénie à trouver des motifs de bijoux rappelant qu'aimer, rire et chanter est la seule grande affaire de la vie.

Aussi, aux sujets allégoriques traités en diamants, tels

que flèches et carquois, tourterelles enrubannées, lacs d'amour et cœurs enflammés, ajoute-t-on pour être plus explicite encore, des devises, des sentences écrites en petites roses et les noms aimés sont eux-mêmes formés en pierres précieuses.

On sait que si la Joaillerie sait peindre avec les mille couleurs de sa palette, elle sait aussi écrire à l'aide de l'initiale de ses gemmes de tout ordre, de telle sorte que depuis la lettre A, donnée par l'Améthiste, jusqu'au Z du Zircon, l'alphabet lapidaire est complet.

Aussi nos anciens maîtres étaient-ils quelque peu poètes dans la composition d'une foule de bijoux d'un caractère intime qui, dans un langage voilé, mais expressif, disaient parfois de fort jolies choses.

Prenons un exemple, le moins sujet à changer de mode, le mot : *amour*.

La première lettre, A, sera une améthyste,
La deuxième, » M, » une marcassite,
La troisième, » O, » une opale,
La quatrième, » U, » une urane (1),
La cinquième, » R, » un rubis.

Ainsi de suite, pour traduire tous les sentiments que l'on voulait exprimer brièvement, car on conçoit que dans le langage des pierres précieuses, il y avait avantage à se faire comprendre à demi mot ; ce en quoi l'on s'entendait fort bien du reste, à cette époque d'aimable et facile commerce.

Qui croirait cependant que, peu après, il va falloir dire adieu à tous ces fins bijoux qui chantaient l'amour et la vie, que tout à coup l'ignoble et sinistre guillotine, emblème de fureur et de mort, va se montrer sous forme de boucle d'oreille et servir de parure à la tricoteuse (2) !

(1) Sorte de minéral métallique.

(2) Un spécimen de ces boucles d'oreilles est conservé au Musée

Nous sommes en 1785, lorsqu'éclata le retentissant procès du collier, préludant, par le scandale qu'il souleva, à la grande révolution française, qui, en atteignant tous les arts, dont elle suspendit la vie, ne devait épargner ni la Joaillerie, ni les joailliers, car elle fit table rase du même coup de ce qui subsistait encore de leurs institutions corporatives.

L'intérêt que présente l'histoire de ce collier fameux par le procès et la fatalité d'un crime qui le rattacha à l'histoire de Marie-Antoinette la plus infortunée des femmes, comme épouse, comme mère et comme reine, est pour ainsi dire, aussi vif aujourd'hui qu'il y a cent ans.

Le souvenir poignant de ce drame, dont les conséquences contribuèrent à la perte de la reine, a souvent inspiré des écrivains qu'un besoin d'équité et de justice poussèrent à rechercher la vérité et à faire la lumière sur les faits, jusqu'aux moindres détails de la procédure.

L'année dernière encore, un livre sous le titre de « Marie-Antoinette et le procès du collier », œuvre posthume de Chaix-d'Est-Ange, le célèbre bâtonnier qui illustra le barreau français, a paru, publié par les soins de son fils (1).

Mais qu'était donc ce collier, source de tant de maux, qui fut fatal à tous ceux qu'il enveloppa dans ses vicissitudes, depuis les joailliers qui le composèrent jusqu'à la main criminelle qui le vola pour le briser et le vendre, et qui, après avoir compromis une reine de France, mit une tache sur la pourpre romaine d'un cardinal prince de Rohan ?

Un autre livre, antérieur à celui de Chaix-d'Est-Ange, et

Carnavalet et figurait à l'Exposition du musée Révolutionnaire en 1889. Je dois dire que ce bijou, d'un goût dépravé, ne paraît pas avoir eu une grande vogue, même à Nantes, d'où, d'après L. Falize, il serait originaire.

(1) CHAIX D'EST-ANGE. — *Marie-Antoinette et le procès du collier*. — (Librairie Quentin, Paris, 1879.)

portant le même titre « Marie-Antoinette et le procès du collier », publié en 1863, par Emile Campardon (1) archiviste de l'Etat, livre qu'il composa d'après la procédure instruite devant le parlement, va nous apprendre ce qu'était ce collier.

C'est dans ce volume que j'ai puisé les renseignements suivants, qui, à l'intérêt technique qui doit nous occuper, ajoutent un intérêt historique des plus émouvants, mais dont je ne veux retenir que ce qui a trait à mon étude.

Un dessin gravé au tiers de l'exécution à la première page du livre représente exactement le joyau formé de deux parties ou pièces bien distinctes (2).

La première partie se compose d'un demi-tour de cou en gros chatons emmaillés en ligne droite et supporte trois guirlandes, au milieu desquelles brillent de belles pendeloques en brillants entourés.

Aux deux bouts, se voient des attaches en rubans de soie, destinées à compléter le tour du cou, en se nouant sur la nuque. C'est une première pièce, indépendante de l'autre.

La seconde est faite d'un accouplement régulier de chatons emmaillés, formant comme des cordons plats et souples, dont les extrémités libres sont ornées de franges flottantes retenues par des nœuds. En montant et redescendant du tour de cou, ces cordons plats se croisent dans le milieu et décrivent exactement la forme d'une grande M majuscule, et c'est aussi au moyen de rubans de soie se rattachant à ceux du tour de cou, que toute cette partie inférieure est suspendue à la partie supérieure.

(1) Emile CAMPARDON, *Marie-Antoinette et le procès du collier*, (Henri Plon, imprimeur-éditeur, Paris, 1863.)

(2) L'original de ce dessin, ainsi que tous les détails concernant les diamants du collier, existent dans les archives de la maison Bapst et Falize.

L'ensemble a un grand aspect décoratif. A l'exception des nœuds qui retiennent les franges tout est chatons sertis pleins dans cet ornement. Il ne faut donc pas chercher ici, ni un joli tour de main, ni beaucoup de finesse de détails, et la technique du métier n'a pas grand'chose à voir dans la main-d'œuvre d'une composition si simple. Cependant, conçue et exécutée en vue d'un double emploi, cette parure se prêtait à merveille, soit dans son ensemble, soit séparément, à l'usage de collier et de garniture de corsage.

Quant aux pierres, c'était, paraît-il, une belle et riche collection, dont un état détaillé fut fourni par les Joailliers anglais Gray et Nathaniel Jefferyes de Londres, qui, après le vol, s'étaient rendus acquéreurs d'une grande partie des brillants. Ce document, extrait de leurs livres de commerce, figura dans les pièces du procès et nous permettrait, si nous en avions l'envie, de suivre sur le dessin l'emploi de la majeure partie de ces pierres.

Dans le livre de Campardon, nous voyons aussi comment les joailliers de la Couronne : Boëhmer et Bassenge, un peu exaltés par l'amour du métier (du moins devons-nous le croire), avaient poursuivi pendant des années la réalisation du rêve idéal d'établir cette belle parure en diamants, la plus belle, disaient-ils, qui fut au monde et digne de la reine de France à qui ils espérèrent longtemps, mais en vain, de la vendre. Comment, après y avoir consacré toutes leurs ressources, ils durent emprunter deux cent mille livres au financier Baudard de Saint-James, pour parfaire leur chef-d'œuvre estimé à 1,600,000 francs. Achevé enfin, vers le mois de décembre 1778, le collier fut présenté à Louis XVI, qui, à l'occasion de la naissance de Madame Royale, l'offrit à Marie-Antoinette en cadeau de relevailles. Mais la reine, faisant allusion à la situation politique et financière de la France, à ce moment engagée dans la guerre d'Amérique, le refusa

en disant : « Nous avons plus besoin d'un vaisseau que d'un bijou ».

Quelques années après, en 1785, le collier a fait son tour d'Europe, en quête de placement dans toutes les cours, mais sans trouver d'acquéreur en raison de son prix élevé. C'est alors que, menacés de la ruine par suite de la non-vente du collier, les Joailliers tentèrent une démarche suprême. L'un d'eux, Boëhmer, désespéré, alla se jeter aux pieds de la reine la suppliant de leur venir en aide en achetant le joyau « sans quoi », disait-il, « il était déshonoré et décidé à ne pas survivre à son malheur ! ». Il parla même d'aller se précipiter dans la rivière ! Marie-Antoinette avait avec elle sa jeune fille que tout cela impressionnait vivement. Elle rappela à Boëhmer que déjà elle avait refusé le collier au roi, qu'elle n'en voulait pas, se montra même offensée de la scène qu'il venait de faire en présence de l'enfant et, finalement, congédia assez durement le quémandeur aux abois. C'est peu de mois après cette scène qui se passa à Versailles, que la Reine, les Joailliers, le prince-cardinal de Rohan et par contre-coup et conséquence, le Roi lui-même, furent victimes, les uns de la plus audacieuse escroquerie, les autres de la plus infâme machination que sut inventer le génie artificieux d'une aventurière, la comtesse de Lamothe-Valois.

Cette femme, jeune et belle, se disant bâtarde issue du sang royal des Valois, mais perverse et ambitieuse, sut persuader au cardinal de Rohan que la reine désirait le collier, le voulait acheter secrètement et le chargeait de la négociation dans laquelle elle n'était, elle, que l'intermédiaire officieuse. Le collier fut donc acheté au nom et à l'insu de la reine, par l'aveugle et crédule cardinal, qui voyait dans cette affaire l'occasion longtemps cherchée de rentrer en grâce auprès de la souveraine dont il était follement épris, mais dont il avait à bon droit perdu l'estime par son audacieuse présomption et

sa conduite plus que frivole, tant à Vienne, où il avait été ambassadeur de France, qu'à Paris, où, malgré les plus hautes dignités ecclésiastiques dont il était revêtu, la légèreté de ses mœurs était vivement critiquée.

Le collier livré, le cardinal le remit aux mains de la comtesse de Valois, qui le détourna à son profit. Aidée ensuite dans son chef-d'œuvre d'infamie par son mari, l'un de ses complices, cette femme le dépeça et le vendit comme nous l'avons vu, en grande partie en Angleterre.

Ainsi finit, avec l'une des plus belles pièces dont il soit fait mention dans les fastes du métier, l'histoire très abrégée de la Joaillerie au temps de Louis XVI.

Si j'ai conté avec quelques détails l'histoire de ce collier, c'est en raison de la place importante qu'il tient dans nos annales artistiques, et même dans l'histoire du pays.

Sous la première République et jusqu'à l'avènement de l'Empire, je ne vois rien à signaler intéressant l'art de la Joaillerie. Tout le monde connaît l'histoire du vol des Diamants de la Couronne, en 1792, et l'on sait comment, sur l'avis d'une lettre anonyme, la plus grande partie des bijoux, comprenant entre autres le Régent, fut retrouvée enfouie dans l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées.

Plus tard, Napoléon I^{er} fit rechercher et racheter, par toute l'Europe, ce qui n'avait pas été récupéré. Mais il n'y réussit qu'imparfaitement, car deux raretés insignes, un grand diamant bleu de soixante-sept carats, la merveille des merveilles, et une grande opale, cataloguée sous le nom de « Incendie de Troyes » (en raison de ses feux extraordinaires), ne purent jamais être retrouvées. Toutefois le diamant bleu n'était pas perdu pour tout le monde, et il paraît certain que celui qui figura plus tard dans la collection de Hope, sous le numéro 1 de la planche V du catalogue de 1839, n'est autre que le diamant bleu de France, mais réduit par une nouvelle taille aux

proportions de 44 carats 1/8, afin d'en dissimuler l'origine ; point sur lequel, du reste, le catalogue est muet.

Malgré ces pertes irréparables, les diamants de la Couronne furent reconstitués et même considérablement augmentés pour les besoins du sacre de Napoléon. Nitot, qui dut à une circonstance fortuite d'être nommé joaillier de l'Empereur, reçut pour la commande du glaive, entre autres pièces, une somme de 2,500,000 francs, première avance sur des fournitures qui devaient s'élever de 15 à 18,000,000.

L'heureuse fortune de Nitot, qui était simple petit bijoutier-horloger en boutique, rue Saint-Honoré, mérite d'être rapportée. Aussi bien, une courte mais véridique anecdote dont je tiens les détails de M. Joseph Halphen, petit-fils de Salomon Halphen, qui fut l'associé de Nitot à l'époque, outre qu'elle est amusante, nous reposera un instant de notre travail.

Un soir que Bonaparte se rendait au Théâtre-Français, les chevaux de sa voiture prirent peur, s'emportèrent et vinrent s'abattre rue Saint-Honoré, juste en face la boutique de Nitot qui, voyant ce qui se passait, se précipita au secours du premier Consul, le fit entrer chez lui, et lui prodigua des soins dont le vainqueur et héros impassible de tant de batailles avait, paraît-il, grand besoin. Remis de la secousse éprouvée, Bonaparte remercia Nitot, lui promettant de se souvenir de lui, ce qu'il fit du reste, comme on va le voir.

Le 18 mai 1804, le Sénat offrait le titre d'empereur des Français au premier consul. Tout aussitôt on parla du sacre, et Nitot, qui avait plus de titres à la gratitude de Napoléon que de connaissances en Joaillerie, conçut néanmoins l'ambition de fournir les insignes du sacre. C'est alors qu'il s'entendit avec Salomon Halphen, joaillier négociant à Paris, et dont l'expérience pouvait lui donner les moyens de réussir. Les deux associés arrêtèrent leur plan, se rendirent aux Tui-

leries, dont les portes s'ouvrirent toutes grandes au nom de Nitot.

Voici nos solliciteurs en face du maître de l'Europe ! Nitot, balbutiant et tremblant, expose sa requête. Il demande tout simplement l'honneur de fournir les insignes impériaux. A cette demande, l'Empereur qui connaît Nitot et n'a qu'une confiance médiocre dans ses capacités artistiques, fait une moue un peu dédaigneuse, ce que voyant, celui-ci s'enhardit. Il présente alors son ami comme l'homme le plus entendu en Joaillerie, et prêt à le seconder dans la tâche à remplir. — Soit, dit alors l'Empereur, c'est accordé, seulement le temps presse, tu vas commencer immédiatement ! — Nitot ne demandait pas mieux, mais quelque chose lui manquait. Prenant alors son courage à deux mains, il s'écria : Sire, nous voulons bien, mais nous n'avons pas le sou ! — Cri du cœur et de détresse qui fut entendu, car l'empereur, après avoir dit que la chose pouvait s'arranger, signait, séance tenante, l'ouverture d'un premier crédit de 2,500,000 francs sur le Trésor. Et si Nitot et son ami gagnèrent chacun un joli million avec les insignes qu'ils eurent à fournir, ce fut grâce à ce que les chevaux du premier consul avaient eu le bon esprit de prendre le mors aux dents, et de jeter leur maître dans la boutique et les bras d'un horloger !

Sous l'Empire, le caractère le plus frappant de la Joaillerie est assurément dans les dimensions extraordinaires qu'atteignent les diadèmes, les peignes, les colliers, les ceintures, dont on peut voir de nombreux exemples, dans le tableau du sacre de Napoléon, par David. L'impératrice Joséphine que Napoléon couronne, ainsi que les dames d'honneur qui lui font cortège, sont représentées ornées de parures hors de toute proportion, avec la stature de la femme qui est comme écrasée sous ces volumineux ornements. Nous voici bien loin des fines parures Louis XV et Louis XVI.

*premier avance sur les fournitures
qui devaient s'élever de 15 à
18,000,000 ..*

Sous l'Empire, il faut faire grand et sévère, dans ce mauvais style gréco-romain, quasi officiel et qui s'impose même, à Prud'hon le peintre célèbre qui dessina, dit-on, les parures de Joséphine et plus tard celles de Marie-Louise.

Si le goût de l'artiste ne trouve son compte, ni dans le dessin, ni dans les dimensions excessives que l'on donnait aux bijoux, l'ouvrier n'a rien à reprendre au fini du serti et de la mise à jour, qui sont de la plus grande légèreté ; conditions indispensables dans la monture de ces grands objets, qui sans cela, n'eussent pas été portables, ou tout au moins très fatigants par leur poids.

Du reste, la main-d'œuvre à cette époque, dans toutes les choses de l'art industriel, est remarquable par le fini, accusant parfois un peu de sécheresse dans nombre de produits, mais dont la monture des diamants s'accommodait fort bien, dans les types de ces grands bijoux.

Je ne donnerai qu'un coup d'œil rapide sur la Joaillerie au temps des deux Restaurations et de Louis-Philippe.

Je sens que je me suis attardé et que je dois me hâter.

Au temps de Louis XVIII et de Charles X comme sous l'Empire, on conserve encore les mêmes types d'ornements dans les grandes parures, dont les dimensions, quoique volumineuses encore, sont moins exagérées. Les objets de moindre importance, tels que boucles de ceinture, bracelets, boucles d'oreilles, bijoux de famille que l'on voyait encore quelquefois dans ma jeunesse, vers 1850, et qu'il est très rare de rencontrer aujourd'hui, m'ont toujours laissé, en dépit de l'insignifiance du dessin, le meilleur souvenir de la main-d'œuvre, du serti, du poli, de la mise à jour, qui étaient très soignés.

En 1823, Ehrard et Frédéric Bapst montent l'épée de Louis XVIII, celle-là même qui est au Louvre, et, en 1824, ils exécutèrent la couronne de Charles X. J'ai parlé de l'épée,

je n'ai rien à dire de la couronne qui a été brisée pour servir à d'autre parures, mais le dessin publié dans le n° 5 de la huitième année de la « Revue des arts décoratifs », renseignera les amateurs sur la valeur artistique de cet insigne royal.

Les couronnettes, rubis, saphirs et brillants, qui faisaient partie des diamants de la couronne, objets très intéressants comme métier, donnent bien l'idée du goût de l'époque. Toutes sauf une, je crois, étaient d'Ehrard et Bapst.

Avec la Joaillerie de dessin ornement, on montait aussi des parures en fleurs et feuillages, bandeaux ou diadèmes forme Cérès et bouquets de corsages, ces derniers, réminiscences de ce qui s'était déjà fait au siècle précédent mais mieux composés.

Je tiens de feu M. Alfred Bapst, qui fut président du Jury à l'Exposition de 1878 (et à qui je garde un respectueux et reconnaissant souvenir), quelques dessins du genre, très finement dessinés, mais dans lesquels le goût du temps faisait vraiment entrer trop de choses. On y trouve à la fois des anémones, des épis, des boutons de roses et des feuillages de toutes sortes : d'où une confusion nuisible à l'effet décoratif. Ces dessins de joaillerie et ceux des dentelles du même temps, avaient la plus grande analogie entre eux dans la flore conventionnelle adoptée dans les deux arts : du moins ai-je toujours eu cette impression.

En 1830, un autre roi est venu. Avec lui une autre société, partant d'autres goûts, d'autres besoins à satisfaire. Et comme les goûts sont moins affinés chez les nouveaux venus, heureux bourgeois à qui Louis-Philippe avait dit : « Enrichissez-vous », les besoins sont aussi plus criants.

C'est la rivière en chatons, monstrueusement matérielle, serti plein à huit griffes, qui a le plus grand succès. Puis des corsages composés de trois broches accrochées l'une sous

l'autre et d'où s'échappent en cascades des enfilées de chatons. Les fleurs, les feuillages bizarres qui entrent dans la composition de cette joaillerie, n'ont jamais eu aucun nom, dans l'histoire naturelle de la plante.

Il faut noter cependant, comme un produit du temps, une forme de parure de tête, sans similaire dans le passé, et dont la mode dura assez longtemps, car elle était en pleine faveur au début de mon apprentissage et on en faisait encore en 1855 (1). Deux bouquets symétriquement dessinés, sont parallèlement posés sur la tête, au-dessus des tempes. Ils sont reliés par un motif plus léger allant de l'un à l'autre, en passant sur le front un peu plus haut que la naissance des cheveux. Comme toujours et dans tous les bijoux, il s'échappe de ces bouquets de côté, de longues enfilées de chatons, qui retombent en pluie ou en gerbes, façonnés en muguets.

Cette mode, qui nous paraîtrait bien surannée, au regard du goût du jour, avait sa raison d'être dans l'accord qu'elle

(1) A l'exposition de 1855, une maison de Paris présentait l'un des derniers et des meilleurs types de ce genre de parure, dessiné et exécuté par E. Fontenay, avec de très remarquables progrès de fabrication, ce qui valut la médaille d'honneur à la maison de commerce! En 1876, ayant eu l'idée de faire des tiges flexibles en tournant des lamelles d'argent doublé d'or sur un mandrin, l'or en dedans et dont je sertissais chaque volte d'une petite rose, j'en parlai à Fontenay avec qui je causais souvent métier. Il m'apprit alors et me prouva par des photographies de la parure de 1855, qu'il s'était servi de ce moyen 20 ans avant moi, en employant un alliage composé d'or et de limailles d'acier, qu'il était seul à savoir faire chez lui. Avec les épreuves photographiques, j'ai conservé la lettre explicative qu'il m'adressa sur son procédé de fabrication, pour lequel il fut pris un brevet. Je n'avais donc pas découvert l'Amérique ainsi que c'est souvent le cas dans nos industries, pourtant ce que n'avait pas fait Fontenay avec son or et son acier, je l'avais réussi avec mon or et mon argent qui m'avait permis de sertir de petites roses ma tige flexible, chose impossible dans l'alliage d'or et d'acier, du moins d'une façon pratique.

établissait entre la parure et la coiffure des femmes, qui portaient alors la chevelure en bandeaux plats. Le tout a bien un air un peu apprêté, gourmé, comme tout ce qui est symétrique dans la parure, mais comme c'est la mode, bonne ou mauvaise, raisonnable ou sotte, gracieuse ou laide, c'est la mode, et cela suffit !

Incidemment, je viens de parler de la mode, qui dans un de ces caprices dont elle est coutumière, a momentanément cherché sotte et mauvaise querelle à la bijouterie, ce dont notre Chambre syndicale, en bonne mère de famille, a cru devoir s'occuper longuement, mais sans réfléchir le moins du monde que pour couvrir l'un de ses enfants, elle risquait d'en découvrir un autre.

Ceux qui ont lu la très judicieuse lettre sur ce sujet, que Falize a publiée dans la « Revue des arts décoratifs » (1), il y a deux ans, savaient déjà à quoi s'en tenir, sur les résultats négatifs qu'il fallait attendre des efforts tentés, pour reconquérir les bonnes grâces de cette princesse fantasque et mobile.

La mode est pleine d'exigence et de tyrannie, c'est :

« Une maîtresse à double face,
Qui tantôt nous sourit, et qui tantôt grimace. »

C'est elle, qui en compagne obligée de la vie industrielle ou artistique, vient s'asseoir à nos côtés, dans notre labeur de chercheur ou d'ouvrier, et qui, suivant son humeur plutôt que les conseils de la raison, nous oblige à faire, tantôt un large collier carcan, pour la cliente qui a le col court et gras, alors qu'il faudrait ce collier léger et tombant, tantôt une aigrette effilée, pour la cliente longue et mince, alors que tout indique d'abaisser l'ornement sur la tête. Des

(1) *Les bijoux de la mode*, lettre de M. Josse à M. O. Massin. (*Revue des Arts décoratifs*, n° 10, avril 1888.)

bagues grosses comme des bracelets, des bracelets minces comme des bagues, sont les moindres de ses extravagances. J'ai souvent fait mauvais ménage avec elle, subi maintes querelles avec ses dévotes, invariablement, j'ai été battu. Mais, comme en fin de compte, c'est la mode qui fait vivre, il faut avoir la sagesse et la patience de la supporter dans ses écarts, de la corriger quand on peut, et l'exalter dans ses mérites, à Paris surtout, où elle a élu domicile. La mode reviendra à la bijouterie, comme elle est revenue maintes fois à tout ce qui est beau, intéressant, logique dans la parure, car, c'est dans un accès de déraison, qu'elle a pu dédaigner cette jolie chose, qui s'appelle un bijou d'or.

C'est vers 1840, que le goût de la Joaillerie viennoise (1), se répand à Paris. Il faut bien reconnaître que la manière de comprendre l'agencement et la construction de la fleur et du feuillage, étaient supérieure chez les Viennois, dont la méthode consistait à grouper en faisceau des fils d'or recrouis, sur lesquels s'enfilaient à leur plan tous les détails d'un ensemble. Seulement, ce système manquait de solidité, et l'on imagina à Paris de découper tout le branchage appelé carcasse, sur une plaque d'argent doublée d'or ensuite. On pointait alors toutes les pièces au moyen de supports perpendiculaires : fleurs, feuilles et chatons, tout était étayé de la sorte. C'était abominable, mais ce ne fut pas le comble de la décadence complète qui devait suivre rapidement.

A cette époque, une évolution désastreuse pour les fabricants et pour le métier, s'opéra dans les habitudes commerciales et industrielles de la Joaillerie à Paris. Sauf les grandes maisons de commerce, qui avaient atelier de Joaillerie,

(1) Ce genre de travail fut importé de Vienne, par Viennot, fabricant-joaillier; Théodore Fester fut son continuateur et son successeur en 1848,

et où, je me hâte de le dire, le beau travail était demeuré en honneur, le commerce de Paris, s'approvisionnait d'objets montés chez les fabricants joailliers.

Le métier si amoindri depuis, de joaillier metteur en œuvre, avait alors une réelle importance, mais le commerce cessa peu à peu d'acheter les objets montés et trouva des fabricants qui firent exactement alors, ce que nous voyons faire aujourd'hui par les ouvriers en chambre. Ils montèrent à façon pour le marchand en détail. Il s'ensuivit un marchandage désastreux : cent mille francs de diamants, montés dans quarante chatons d'une rivière coûtaient cent trente francs de façon. On accordait deux cents francs quand ces chatons étaient revêtus de paniers. Dans le travail courant, c'est trente sous par pierre, puis vingt-cinq, puis vingt, et de chute en chute, de misère en misère, on descend à quinze sous pour les commissionnaires.

J'ai vu en 1851, que dis-je, j'ai fait plus que voir, j'ai pratiqué comme ouvrier cette joaillerie détestable, dont on ne mourait pas, mais dont on ne vivait pas non plus, et lorsque je m'étonnais à mon patron Fester de ce délabrement de toutes choses, il me disait : « Que voulez-vous y faire ? Pourvu que je fasse des feuillages pointus avec des fleurs rondes, ou des feuillages ronds avec des fleurs pointues, beaucoup de chatons, le tout à trente sous la pierre, c'est tout ce qu'on me demande ! » et Fester était un artiste capable des meilleures choses en Joaillerie. Ainsi, feuillages pointus, fleurs rondes et chatons, voilà le plus clair de l'esthétique de la Joaillerie à l'époque.

Dans ces conditions, il est évident que l'on ne pouvait chercher d'autres progrès que ceux de la plus stricte économie dans la main-d'œuvre et, dans cette voie, on alla très loin. J'ai souvenance de macarons ornements, fondus tout d'une pièce, dorés en-dessous pour économiser la doublure

d'or, et que l'on sertissait de diamants ! Exemple frappant de la richesse de la matière et de l'indigence de la main-d'œuvre (1).

Chose curieuse et qui porte avec elle son enseignement, ce furent les bijoutiers d'alors, qui, à l'inverse de ce qui se passe depuis quelque temps, profitèrent de l'avilissement dans lequel était tombé l'art de monter les diamants. La joaillerie d'argent, devenue exécration, justifie et explique parfaitement la mode du bijou d'or, enrichi de diamants et de perles, qui eut un grand et durable succès.

Cependant, sur une pensée française, réalisée à Londres en 1851, l'ère des expositions va s'ouvrir. Après Londres, c'est Paris en 1855 (2), puis Londres encore en 1862.

La Joaillerie française a enfin senti l'aiguillon de l'émulation, et, pour aller se mesurer avec les consciencieux et solides ouvrages anglais, les vapoureux feuillages viennois et les merveilleux détails des joailliers russes, elle sort de sa tor-

(1) Et qu'on ne vienne pas dire que le goût et la mode du temps expliquent cet état de choses. Du goût il n'y en avait plus que rarement, et l'on m'a cité, à l'époque, des familles françaises achetant de préférence leur corbeille en Angleterre ! Quant à la mode, si elle exerce son empire sur la forme ou l'idée d'un objet quelconque, pas plus alors qu'aujourd'hui, elle n'avait rien à voir dans la qualité de l'exécution. C'est donc bien le marchandage de la main-d'œuvre, inexplicable quand il est appliqué à la monture de diamants, qui avait amené cette profonde décadence du métier et qui fit que des hommes de talent et de probité vécurent et moururent presque pauvres après avoir manié des millions de pierres précieuses ! Gloria Victis !

(2) En 1855 sous l'inspiration de M. Devin, ancien joaillier, conservateur des diamants de la couronne, et afin de donner plus d'éclat à l'exposition, l'Empereur, non seulement fit exposer tout ce qui existait des diamants de la couronne, mais fit monter un certain nombre de parures nouvelles, qui furent exécutées dans différents ateliers de Paris. Par ordre formel de l'Empereur, ceux-là seuls qui fabriquaient réellement furent favorisés de ces commandes.

peur et de son abaissement par des efforts qui lui assureront le partage des palmes à ces différentes expositions.

Toutefois, pour avoir fait preuve de vitalité dans ces grandes circonstances, on n'a pas encore perdu la mauvaise habitude du travail tarifé, ce qui retarde encore de quelques années les progrès de la Joaillerie à Paris. J'en parle avec toute assurance, parce que j'ai connu des dessins charmants de Falize père, de Fester, de Fontenay plus tard, et qui ne furent jamais exécutés, la main-d'œuvre devant dépasser le maximum de l'odieux tarif.

Ce fait, petit en apparence, a eu plus d'importance qu'on ne peut se l'imaginer au premier abord, par son influence directe sur la technique du métier, car à la préoccupation de faire bon marché, succéda la préoccupation plus noble de faire beau, ce dont le commerce lui-même devait profiter plus encore que la fabrique. Je dirai pour être juste que nombre de bonnes maisons, anciennement ou récemment établies, en jugèrent ainsi et rivalisèrent dès lors à qui ferait le mieux et non à qui ferait le moins cher.

D'autre part, les maisons Halphen et Moïana qui avaient presque en entier le monopole du commerce de la Joaillerie pour tout l'Orient, commandaient à la fabrique de Paris, tout ce que l'on pouvait faire de somptueux en armes, en vaisselles, en ustensiles enrichis de pierreries, que fabriquaient les Fontenay (1), les Falize père, les Paul Robin. La maison Halphen réservait pour ma part, les parures destinées aux femmes des harems.

(1) On connaît par les gravures à l'eau-forte que l'auteur en a fait les candélabres et le service à dessert en or, émail, brillants et pierres précieuses qui furent fabriqués par Fontenay de 1861 à 1865, commandes de la maison Halphen pour Saïd-Pacha, vice-roi d'Egypte. D'autres commandes, plus étonnantes encore, comprenant le mobilier d'une chambre à coucher et même jusqu'à des accessoires, faciles à

Paris à cette époque, regorgeait d'étrangers riches et dépensiers, et la société française, constamment en fête, demandait force parure en joaillerie. Quant aux gens de noblesse, qui fréquentaient le château des Tuileries, où régnait une sorte de courant démocratique, ce ne fut plus que rarement qu'ils demandèrent les couronnes de leurs titres, comme on en avait tant fait jusque-là pour les duchesses, marquises et comtesses de l'ancien régime, mais de préférence les fantaisies les plus coûteuses dans tous les genres, pourvu qu'il y eût quelque'esprit dans l'idée, un peu d'imprévu dans la forme et une main-d'œuvre irréprochable. Il n'y eut pour ainsi dire, pas de mode en Joaillerie à ce moment; si on porte de préférence le riche pendant de cou à la broche, la boucle d'oreille longue à la boucle d'oreille courte, c'est effet de caprice; la vraie mode, alors, était de porter tout ce qui était beau, tout ce qui flattait le goût. C'est dans ces conditions de prospérité exceptionnelle que s'ouvrit l'exposition de 1867.

On sait qu'elle fut la révélation au grand jour d'un art tout nouveau en joaillerie. J'ai dit précédemment, que la monture des diamants avait été complètement transformée dans l'idée et le travail. Je dois dire à présent que les nouvelles formules vulgarisées à la suite de cette exposition de 1867, sont demeurées jusqu'ici le credo des praticiens. On sut faire dès lors, ce qu'on n'avait jamais su faire auparavant, une fleur, un ruban, une aigrette légère. On comprit que les styles anciens pouvaient être interprétés autrement que ne l'avaient fait les anciens eux-mêmes (1) : notamment le Louis XVI, qui fournit pendant longtemps les plus jolis sujets en Joaillerie et qui passèrent presque sans changement de dessin dans

deviner, dont Falize père avait établi les plans et dessins, furent interrompues et abandonnées à la mort de ce prince, ce qui fut une grande perte pour l'industrie et le commerce de Paris.

(1) Voyez FONTENAY ; *Les bijoux anciens et modernes*,

l'atelier du bijoutier, qui exécuta en or enrichi de ciselure, de perles, de roses et de turquoises, tous les motifs que le Joaillier avait traités en diamants.

On apprit à assouplir un bracelet sans en interrompre le dessin ; à décomposer un collier pour en faire des objets servant à des usages divers ; et de là ces merveilleux ouvrages de 1878, qui n'étaient plus seulement dans quelques vitrines comme en 1867, mais répandus à profusion chez un grand nombre d'exposants français et quelques autres étrangers. Nous voyons par là, que les Expositions universelles, grandes écoles d'enseignement général, sont surtout profitables aux nations qui ont besoin d'apprendre, mais qu'elles ont aussi pour effet de déposséder l'industrie nationale du fruit de ses recherches et du mérite de ses inventions, du moins dans celles des branches de l'art décoratif où elle a une supériorité incontestable, et c'est le cas en Joaillerie. Jamais il n'y a eu compensation entre ce que l'industrie étrangère nous apportait et ce qu'elle avait pu nous prendre. Quelquefois même, elle a exposé des ouvrages fabriqués en France. Le Jury international en 1878, parlant de la Joaillerie française, déclara qu'à aucune époque l'art de monter les diamants n'avait atteint une si grande perfection, et qu'il lui paraissait impossible qu'il pût aller plus loin.

Nous allons voir à l'Exposition de 1889 que la Joaillerie n'a rien perdu des mérites qui lui furent reconnus en 1878 et 1867. Mais tout d'abord, et à propos du caractère de la Joaillerie moderne, qui est le genre modelé, une sentence technique et esthétique ayant été prononcée, il y a lieu d'essayer de la discuter. Voici les faits :

Dans un très remarquable article paru dans la *Gazette des Beaux-Arts* en novembre 1889 (1), sur la Joaillerie à l'Expo-

(1) L. FALIZE.

sition, l'auteur que tout le monde reconnaît comme le maître ès arts et ès lettres le plus autorisé de notre corporation, et dont l'œuvre comprend des orfèvreries, des bijoux, des émaux qui contribuent à faire l'honneur de notre temps, émet en principe que le diamant n'a pas besoin d'un dessin savant, et que quelques chatons disséminés dans la coiffure parent mieux une femme que les plus fins morceaux de Joaillerie.

L'arrêt est excessif, mais n'est pas sans appel. Venant d'un artiste passionné pour l'art ancien qu'il a fait revivre dans ce qu'il nous offre de plus pur et de plus noble, on n'en regrette pas moins de l'y voir si exclusivement consacré, mais on comprend pourquoi il apporte le même goût dominant dans les choses de la Joaillerie, goût qu'il partage avec son ami et associé.

Cependant ni l'un ni l'autre ne peuvent ignorer que c'est jeu d'enfant pour les joailliers modernes de refaire tout ce que le passé nous a légué.

Ils savent aussi que la recherche d'un travail délicat n'a jamais nui au prestige et à l'éclat du diamant, et si j'avais à les en convaincre, il me suffirait de les conduire devant leur propre vitrine remplie de chefs-d'œuvre d'or, d'argent, d'émaux, mais qui n'éclipsent pas si complètement leurs montures en diamants qu'on ne puisse y admirer toute une série de bracelets des plus finement exécutés, un collier aux découpures savamment dessinées et beaucoup d'autres pièces ; concession si l'on veut au goût moderne, mais qui ont plus de mérite à mes yeux que les réminiscences de Gilles Légaré du xvii^e siècle. Ces derniers objets, reproductions de choses anciennes, ne sauraient remplacer les fleurs presque vivantes, les rubans noués comme par la main d'une modiste, les colliers et bracelets souples comme des galons. Mais enfin si tout cela ne suffit pas à nos confrères, qu'ils nous donnent autre chose, ils en sont bien capables et nous recevrons avec plaisir

le nouveau-né. En attendant, je ne nierai pas l'effet d'un beau diamant, mais s'il n'avait pour lui que son éclat, on s'en fatiguerait assez vite. Art et effet sont deux choses nécessaires en Joaillerie, une seule ne saurait suffire, et j'estime davantage l'accent décoratif d'une simple marguerite piquée dans les cheveux que les feux aveuglants du plus beau diamant.

Souvenons-nous aussi que tous ceux qui sont épris de leur art, cherchent à le glorifier, les uns en lui rendant tout ce qu'il avait pu perdre de ses belles traditions, les autres en l'enrichissant d'une expression qu'il n'avait pas, ce qui est le plus grand mérite des Joailliers modernes.

TROISIÈME PARTIE

EXPOSITION DE 1889

Ma tâche à l'Exposition se trouve singulièrement abrégée par l'absence presque complète des nations qui tiennent école de Joaillerie en Europe, qui sont : la Russie, l'Autriche et l'Angleterre. Je ne puis les considérer comme représentées par les rares produits exposés et qui sont loin de donner la mesure de nos seuls concurrents sérieux. Les autres pays d'Europe, tels que l'Italie, l'Espagne, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, sont peu ou pas représentés dans leur fabrication qui, en Joaillerie du reste, s'inspire de l'Ecole française, ces pays n'ayant pas de genre qui leur soit propre. Ces circonstances ont donc réduit la lutte internationale aux proportions plus modestes d'un concours entre exposants français, la nouvelle Joaillerie américaine ne pouvant encore

sérieusement entrer en ligne. A leur tour, les exposants français présents au palais du Champ-de-Mars, donnent-ils toute la mesure, montrent-ils toutes les ressources de l'art de la Joaillerie de Paris? Non, si brillants qu'ils soient, les produits exposés ne l'emportent pas nécessairement sur nombre de beaux ouvrages équivalents d'idée et de travail, et qui figuraient dans Paris aux vitrines des abstentionnistes. Nous n'avons pas ici et fort heureusement, à faire la part du mérite qui peut revenir à chacun, parmi les exposants, dont les uns sont des producteurs n'exposant que leurs œuvres; d'autres, commerçants producteurs, exposant avec leurs œuvres, les œuvres d'autrui, et d'autres, simplement commerçants, éditeurs tout bonnement des productions de l'art et de l'industrie, le tout pour le plus grand profit de leur négoce. Nulle part, à l'Exposition, dans aucune classe autant que dans la Joaillerie-Bijouterie, cette manière commode et facile de concourir aux récompenses nationales, ne se remarque au même degré, et il ne faut pas être très fin connaisseur, pour voir à combien de mains différentes, à combien d'intelligences diverses, on a dû recourir pour former un ensemble qui, dans certaines vitrines, dénotait l'absence d'une personnalité dirigeante, artiste ou même plus simplement industrielle. Ici, il n'y a personne, pouvait-on dire avec raison. Cette considération ne pouvait cependant arrêter un Jury qui avait pour instruction de récompenser le produit, là où il se trouvait, et non, chacun selon ses œuvres, et de là cette rosée bienfaisante de médailles, qui plaçait à tort sur le même pied d'égalité l'inventeur, l'artiste, que rien ne distinguait plus, du simple exposant de produits purement commerciaux.

Ceci dit sans autres commentaires, nous allons voir impartialement la Joaillerie exposée chez les uns et les autres. Rassemblons d'abord nos idées.

Au cours de cette étude, j'ai déjà expliqué les difficultés techniques de la monture du diamant et les surprises que cette pierre réserve à l'artiste dans le rendu de sa pensée. J'ai dit, aussi, qu'en Joaillerie, l'artiste a toute liberté de choisir ses sujets dans les œuvres de la nature, ou dans les œuvres de l'imagination de l'homme, mais que s'il prend la nature pour modèle, il ne doit pas, sous peine d'erreur et de mécompte, la suivre de trop près. J'ai parlé de la légèreté des montures, comme de l'une des qualités les plus désirables, et j'ai fait ressortir que la richesse de la palette du Joaillier, ainsi que la multiplicité des sujets qu'il peut mettre en œuvre, doivent lui suffire dans la recherche de la forme et de la couleur, sous peine de cesser d'être lui-même et d'être artiste.

Ces principes que je considère comme absolus, sont de technique pure, et comme les éléments principaux d'une grammaire du métier qu'il fallait faire, et dont la routine ne saurait tenir lieu. Il est encore d'autres principes, mais qui relèvent de l'esthétique. C'est le goût dans le sujet choisi, ses proportions et son allure, par rapport aux lignes du visage et du buste, sa bonne grâce, et même son confort dans l'usage, et enfin, l'expression de son dessin qui doit être claire et précise, pouvant se lire à distance, dans les grands ornements de la parure, lesquels ne sont pas faits pour être vus à la main ou dans l'écrin, ce qui implique la nécessité d'une silhouette agréable, de points de repère pondérés, et la prohibition de trop menus détails. Nous allons voir comment ces principes, qui sont des lois, sont observés.

Un genre de Joaillerie, qui n'a d'autre ambition que celle d'entrer dans une corbeille bourgeoise, se fait remarquer dans les innombrables traînes de fleurs et feuillages exécutées avec parcimonie de diamants, et une main-d'œuvre qui, excellente chez les uns, est si négligée chez d'autres, que des si-

milaires en pierres d'imitation pourraient, à bon droit leur être préférés. Parure commode du reste, par les divers usages auxquels elle se prête, elle est depuis longtemps en vogue. En voir une, c'est en voir cent, toutes sont conçues et exécutées sur la même donnée, et la lassitude n'en est pas encore venue à la clientèle, car ce thème excellent qui date de 1867 est devenu familier aujourd'hui à tous. Il sert non seulement à des produits purement commerciaux, mais aussi à des parures d'une grande richesse. Le besoin de rajeunir ce type, qui n'est pas plus rajeunissable que la nature même dont il est inspiré, s'est fait sentir chez quelques-uns, qui ont cru faire merveille en introduisant la fleur en émail peint dans le feuillage en diamants. Déjà cette idée de fleurs en émail avait eu peu de succès, alors qu'elle fut traitée avec des émaux en verrières, coûteux et difficiles à obtenir, mais en tous points supérieurs à ceux-ci, qui sont d'un effet déplorable, dans leur robe triste, de mauve ou d'anémone, et semblent être détachées de quelque vase à la barbotine.

Ces tentatives n'auraient leur raison d'être que si les pierres précieuses, composant la palette du Joaillier, peintre en cette affaire, n'offraient pas toutes les couleurs désirables (1). Introduire la fleur d'émail dans la Joaillerie d'argent, et lui donner une importance prépondérante sur le diamant d'un feuillage est une faute de goût et de logique. Tout au plus, peut-on l'y admettre avec discrétion à l'effet d'accen-

(1) On trouvera dans le livre *Diamants et pierres précieuses*, par Ed. JANNETAZ, Em. VANDERHEIM, E. FONTENAY et A. COUTANCE, un tableau indiquant les couleurs des pierres précieuses et demi-précieuses (1). (J. Rothschild, éditeur, Paris, 1881.)

(1) Avant ces auteurs, le chanoine Haüy, dans son traité des caractères physiques des pierres précieuses, ouvrage paru en 1817, les avait déjà classées par ordre de couleur. Il en compte 11 genres bien tranchés qui, avec les nuances que l'on rencontre dans chacun de ces genres constituent assurément un fond inépuisable de ressources pour la Joaillerie colorée.

tuer quelques détails, ainsi qu'on en a usé dans un joli groupe de fraisiers, feuilles et fruits. (Vever)

Je ne ferai pas la guerre à l'émail mêlé au diamant, dans des ouvrages plus fantaisistes, montés en or, il y joue alors un rôle des plus intéressants par son grand effet décoratif. Nombreux et charmants sont les genres de bijoux auxquels il prête avec succès son concours, mais comme dans ce cas, c'est de la bijouterie, je n'ai rien à en dire ici.

La flore de nos jardins, de nos bois et de nos prés, ne suffit plus à quelques curieux de nouveautés, et nous voyons par ci par là, des orchidées aux noms et aux formes bizarres, traitées, en diamants dans la Joaillerie française, (Vever) en peinture d'émail chez les Américains. (Tiffany)

Il y a de part et d'autre, un esprit d'observation très juste, du talent dans l'exécution, mais en tant qu'objet de parure, si la fleur américaine est reproduite avec plus de vérité, cette vérité même lui a fait perdre son expression de bijou.

L'art du Bijoutier et du Joaillier ne consiste pas à faire des reproductions purement botaniques. La fleur française en diamants, répond mieux, me semble-t-il, au but de plaire et d'orner. Comme on le voit, l'étude de la nature s'impose de plus en plus, à ceux de nos praticiens, qui aiment et cultivent la fleur en Joaillerie, mais la mesure utile et désirable dans l'imitation a été dépassée, non plus dans la couleur comme nous venons de le voir, mais dans l'interprétation en diamant, d'une magnifique branche de bégonia, chef-d'œuvre d'exécution mais manquant d'art dans la disposition de l'ensemble, copie trop fidèle de la nature. On a pris une plante dans un parterre, et de la racine, à la fleur épanouie au sommet, on l'a suivie minutieusement dans son développement, sans s'apercevoir que le mode végétatif de la plante, large à la base et grêle en haut, était peu propre dans sa forme, à l'ornementation du corsage. Ce n'en était pas moins, une

Soufflet et Robert

oufflet et d'acier
des plus belles choses de l'Exposition, que je regrette de critiquer à ce seul point de vue ; si l'exposant avait apporté à cet objet le même sentiment d'observation qui distinguait si agréablement un groupe de noisetier en 1878, dans son genre cette pièce eût été alors et de tous points des plus remarquables.

Ces mêmes défauts, ces mêmes qualités se retrouvent dans une fleur de cyclamen et une touffe de mimosa ; c'est fait à ravir pour le plaisir des yeux, seulement on s'en servira comme on pourra. Plusieurs autres branches ou traînes de fleurs, sont aussi d'une très belle exécution, entre autre, un motif en sorbier d'une grande ampleur et dont la découpe, feuilles et fruits, se lisait très nette. Une autre, sorte de nénuphar au feuillage un peu clair-semé ; une autre encore en ronce avec ses fruits, puis dix autres, vingt autres, qui ne nous apprendrons rien, leur signification étant la même.

Bon, c'est un
La recherche de l'originalité peut-elle excuser l'excentricité ? Je ne le crois pas. Dépassez le but c'est manquer la chose, et, avant d'étonner le public à la façon d'Alcibiade, il m'a toujours semblé préférable de lui plaire. Je n'apprendrai rien aux audacieux qui ont eu l'idée, l'un, de faire un amour aux formes rebondies et aux ailes diamantées, « sujet d'une bien grande effronterie, pour se poser au corsage d'une femme » ; l'autre, l'idée aussi risquée, d'une immense feuille de vigne ornée de sa grappe, en leur disant comment les visiteurs ont souligné ces exhibitions. Le public a bien vu où l'on voulait poser l'amour, il en a souri, mais pour la feuille de vigne, il s'est fâché tout en s'amusant, car les réflexions allaient leurs trains. Le mieux eût été de cacher l'espiègle callipyge derrière la feuille, tout le monde aurait ri et eût été désarmé. Il y a ici un oubli inexplicable, du rôle qu'un joyau de grand prix doit jouer dans la parure, mais, ce n'est pas la seule erreur commise dans cette feuille de

(Bouvier)

vigne, et nous avons là un exemple de la nécessité de pondérer les valeurs dans l'emploi du diamant.

C'est à grand frais, que l'on a serti de roses bord à bord les grains de la grappe. L'éclat cependant est nul, et ceci a dû singulièrement tromper l'artiste dans son attente. A deux pas, la grappe semble faite en boules de verre dépoli, et l'effet cherché dans le contraste avec la feuille, sertie de magnifiques diamants, séparés par une nervure à jour, droite et anguleuse (ce qui lui donnait un peu l'aspect d'un carrelage), me semble absolument manqué.

Le praticien devine encore le beau et magistral mouvement qu'avait la feuille en blanc, mais cette qualité, disparue sous le serti, il était nécessaire de la conserver, et cela se pouvait.

Une autre feuille, de platane, celle-là, avec ses fruits tombants, admirablement réussie à tous les points de vue, est à mes yeux la critique en œuvre de la première. Celle-ci a tenu tout ce qu'une belle exécution, luxueuse en diamants, pouvait promettre de charme et d'effet.

Dans les mains du Joaillier habile, la fleur a toutes les complaisances. Si elle se prête à former un magnifique groupe d'églantines pour le corsage, nous la voyons aussi enlacer ses rameaux capricieux de liserons striés de rubis et s'arrondir en ornement d'épaule. Supposons cet ornement établi avec un autre genre de fleurs, le jasmin par exemple, aux pétales aigus. Il y avait grand risque d'en faire un buisson épineux d'un usage très désagréable. Le choix très sage de la plante de liseron aux rameaux déliés, à la fleur douce de forme et de mouvement, indique ici d'une façon très nette, la nécessité d'accorder le confortable dans l'usage d'une parure avec sa forme générale, pour laquelle il n'est pas indifférent de prendre l'un ou l'autre motif.

La liberté de choisir ses sujets pour les traduire en bijoux est de toute évidence dans la coiffure, ailes de tourterelles

Boucliers

Debrat et Carlon

Detail Bouton
aux plumes frémissantes. d'une grande difficulté d'exécution. Nous la retrouvons encore dans un petit nœud coquet, empesé, mutin, chef-d'œuvre d'ouvrier et de modiste. l'une des plus simples et des plus belles choses dans son genre de la classe 37. Comme art du Joaillier, comme esprit d'interprétation à défaut d'esprit d'invention, ce petit nœud est infiniment supérieur à un autre nœud cent fois plus riche, orné d'un saphir splendide, formant collier, mais dont l'envolée extraordinaire a complètement dérouté l'idée que je me fais de l'harmonie des choses dans la parure. Ce nœud se sauve absolument du col qu'il doit orner. Ce n'est plus de la liberté, ou plutôt, c'en est trop. Il y en a trop aussi, dans ces bijoux si soignés, si remplis de fins détails dans lesquels un artiste consciencieux entre tous, a cru pouvoir faire entrer la figure humaine dans des proportions inconnues jusqu'ici.

J'ai regret en vérité de désapprouver, non le travail qui est d'une grande perfection, mais l'idée, fausse chez un artiste, qui en a tant de vraies dans tous les genres, et qui sont bien à lui. C'est un de nos laborieux chercheurs, c'est aussi l'un des plus sincères.

Aussi, je me dérobe à l'ingratitude de ma tâche et appelle à mon aide, l'un des maîtres de la critique et de la langue française : Charles Blanc (1).

Le titre seul d'un chapitre de son excellent livre : « De l'art dans la parure et dans le vêtement », en dira tout ce qu'il en faut : voici la sentence : « L'image du corps humain, sculptée en ronde bosse », quelque petite qu'elle soit, est malséante dans un bijou qui doit être porté. »

Voilà qui est dit, non seulement pour l'estimable confrère, que je ne nomme pas (puisque c'est ma règle) mais

(1) Charles BLANC (de l'Académie Française) : « *L'Art dans la parure et le vêtement* » (Henri Laurent, éditeur).

qu'il est impossible de ne pas reconnaître, et pour d'autres aussi.

Nombre de bijoux, grands, petits, moyens, ne sont pas autre chose que des traductions en diamants d'objets que l'on rencontre fréquemment. Voici une branche de fleurs d'aman-
mandier, descendue tout d'une pièce d'un panneau japonais :
un groupe d'oiseaux chanteurs très amusant, illustration, si je ne me trompe, de Giacomelli ; des dentelles d'un dessin ancien, dont je ne blâmerai pas l'idée, on sait pourquoi, mais dont l'exécution lourde en or, argent et platine, est un type parfait de cette Joaillerie de bijoutier, dont j'ai déjà parlé.

D'après ces exemples, il est donc permis, il est même raisonnable de traduire en diamants tous ces motifs cueillis au hasard de la vie, puisqu'ils suffisent dans le courant des idées reçues, à faire le bonheur des gens faciles à contenter.

Mais l'art de la Joaillerie ne serait plus un art, s'il se bornait à ces imitations de toutes choses, et je n'en saurais trouver l'expression, même dans ces reproductions très réussies des œuvres du passé, telles que ce joli nœud orné, de Gilles Légaré, du ^{xvii}^e siècle, ou ce charmant corsage Louis XVI, exposé avec l'orfèvrerie classe XXIV.

Ces deux ouvrages m'ont absolument ravi, l'un par son exécution spirituelle, l'autre par la fidélité de la main-d'œuvre.

Mais si l'ouvrier est content, le chercheur est en somme demeuré assez froid sur leur signification. Qu'ont-ils prouvé ces ouvrages ? Que nous possédions la technique ancienne, dans ce qu'elle a de plus intéressant et de plus délicat ? Mais tout le monde le savait, et l'art véritable eût trouvé son compte ici, s'il s'était manifesté dans le rajeunissement du thème ancien du corsage, qui en définitive pour venir de loin.

n'est pas forcément parfait, « comme nous l'avons déjà vu ailleurs » et offre une grande monotonie dans le dessin.

Il était permis au Joaillier de le modifier, et j'ai expliqué pourquoi et comment, il a droit à certaines licences à l'égard des styles. Mais le respect de la chose ancienne l'a emporté chez l'exposant, sur son goût et sur les capacités remarquables du monteur, excellent artiste, ce qui fait que ma légère critique ne s'adresse qu'à leur timidité et à leur dévotion.

Debut Couronne { L'idée de faire une parure de deuil en diamant, m'a paru quelque peu aventurée dans un collier d'un dessin léger très délicatement exécuté dans une monture argent qui avait été comme revêtue d'un crêpe par oxydation sulfureuse. Déjà en 1867 à l'Exposition, quelque chose d'analogue avait été entrepris avec des diamants noirâtres, mais l'idée ne répondant à aucun besoin n'avait pas progressé.

Le diamant, même noirâtre, n'est pas deuil, et dans le collier qui nous occupe, il était parfaitement blanc, ce qui en faisait une chose ni belle, ni laide, ni deuil, ni gala, mais étrange seulement dans son but non atteint.

On doit savoir d'ailleurs que le diamant, dans la taille brillant se refuse à prendre le noir. Si l'idée d'en faire du deuil doit être reprise, c'est avec des diamants taillés en roses peu couronnées, serties sur fond de drap ou de noir de fumée qu'il faudrait la tenter. Mais alors, non seulement nous aurons fait un joyau d'un prix bien élevé pour un usage temporaire, ce qui n'est pas logique, mais encore nous aurons imité le jayet, ce qui sera travestir le diamant pour un rôle qui n'est pas le sien.

Fin de la couronne { L'expression artistique dans la Joaillerie se rencontre plus entière dans deux belles couronnettes. Si la forme de ces beaux joyaux est connue, elle n'a fait que servir de cadre à deux genres essentiellement différents, admirablement réussis tous les deux. L'une aux ornements enroulés, em-

pruntés, ou tout au moins inspirés de l'art du serrurier, terminés par des trèfles qui s'affrontent et se répètent, est d'un beau dessin, net, distingué, facile à lire.

Minutieusement exécutée dans tous ses détails, cette pièce m'offre le double régal de l'appropriation d'un style et de l'exécution, dans le genre sérieux.

Bouchon
L'autre est composée de rubans brillants et torsades perles d'une légèreté aérienne ; c'est une œuvre de pure imagination, d'un tour de main d'une rare adresse, c'est l'art et le métier dans la fantaisie. Le contraste de ces ouvrages, contribue à faire ressortir les mérites particuliers qui les distinguent entre eux, et témoignent ainsi d'une diversité d'appétitudes bien remarquable chez le dessinateur et les exécutants.

C'est très beau et c'est très bien. Une autre jolie couronnette est délicieusement exécutée avec une grande finesse de détail. Elle est montée en doubles roses façon briolettes pendeloques, percées à la pointe, suspendues comme des cristaux de lustre à des méandres charmants.... à voir à la main. Un peu de confusion naîtra nécessairement du miroitement des diamants et ne permettra pas, l'objet étant porté, la facile lecture du dessin, ce qui doit être regretté dans cette très belle pièce.

Vever
Ailleurs, c'est un ornement d'épaule, brillants et perles, largement dessiné dans le goût des motifs Renaissance, qui, par sa destination nouvelle, marque un pas à sortir des voies ordinaires de la Joaillerie. Assoupli dans toutes ses parties, sans interruption du dessin, cet ornement couvre l'épaule et redescend par une suite de maillons, en bordure de la robe, sur le devant de la poitrine.

Dans ce même ordre d'idées et d'orientation nouvelle de grande Joaillerie, nous trouvons encore un large devant de corsage, brillants et perles grises, joaillerie à coudre sur le

Del. de Carter
vêtement fermé, d'un dessin à palme, rappelant les broderies d'or orientales, mais d'un sentiment particulier et sans similaire jusqu'à présent, dans l'emploi du diamant.

Un autre type d'ornementation du costume, venu sur le tard à l'Exposition, monté en diamants colorés, jaunes et bruns, ce qui, avec d'autres diamants blancs en faisait comme une Joaillerie polychrome, offrait une disposition générale du plus grand effet décoratif. Deux rameaux, portant feuilles alternées, reliés par un nœud de corde, partaient de la ceinture et s'élevaient jusqu'aux épaules en forme de V. Dans leur développement sinueux, ces rameaux épousaient la forme du buste, qu'ils suivaient fidèlement, sans le raidir, la construction de l'ensemble reposant sur le principe de la chaîne carrée. L'idée prise sur une garniture de robe en passementerie a été conservée entière, mais le dessin, modifié pour les besoins de la pierre, n'avait plus rien du motif primitif, qu'on ne pouvait et qu'il ne fallait pas copier.

Ces propositions nouvelles en Joaillerie, sont bonnes à retenir et à étudier, mais nous allons voir dans quelle mesure et dans quel esprit elles sont applicables à notre art.

Tiffany
Nous trouvons dans la section américaine, un morceau de Joaillerie qui va nous servir à démontrer, qu'une idée, bonne en soi, peut dégénérer en pure extravagance, suivant qu'elle est bien ou mal comprise. Je ne parlerai pas d'une main-d'œuvre que les exposants de cette pièce, ont pris la peine superflue de nous dire américaine. Nous l'avions bien vu à son extrême infériorité. Néanmoins, ne prenons pas trop à la légère cet essai manqué, chez des gens qui dans les arts de l'orfèvrerie et de la bijouterie, ont pu devenir en peu d'années des concurrents, et dans certains produits, concurrents quelque fois triomphants de la vieille Europe.

L'idée d'un réseau en diamants, retenu au corsage pas des bouffettes de ruban étroit comme nous en avons vu déjà

beaucoup à Paris, a sa valeur, et pouvait servir de thème à une parure d'un goût assez relevé. Mais, en voulant faire plus, on a fait moins bien.

Cette idée est devenue un vêtement, et ce vêtement par sa mauvaise exécution, a pris l'aspect d'une sorte de cuirasse maillée, qui n'a plus rien du joyau, sans avoir le caractère d'une garniture. A mon sens, c'est là l'erreur des Américains, erreur dans laquelle, et longtemps avant eux, étaient déjà tombés des Joailliers de Paris, lorsqu'ils se sont servis de l'idée dentelle ou guipure, pour en faire des collerettes en manière de collier.

Ces imitations de tissus légers, de broderie, de passementerie en diamants, ne peuvent avoir qu'une destination raisonnable et logique, celle d'orner le costume, d'en faire un nœud peut-être, mais non d'en faire des confections ou des vêtements; attendu qu'il est de principe élémentaire, de laisser à toute chose sa destination et le rôle qui lui est propre dans les ornements de la parure.

Encore, au point de vue du goût et de la technique, ces sortes d'objets doivent-ils être compris et exécutés, dans un mode tout différent de la Joaillerie ordinaire. Il faudra choisir son dessin, non dans des ornements rigides, ainsi que je l'ai déjà vu faire, mais dans des motifs donnant l'impression d'une chose souple et molle. Le sertissage des diamants, obtenu dans des filigranes perlés, tordus, taraudés donnant à s'y méprendre les effets charmants du fil du brodeur et de la dentellière, achèvera de donner à cette Joaillerie, dont le passé avant 1878, ne nous offre aucun exemple, toute l'expression artistique qu'elle est susceptible de recevoir, et augmentera d'autant l'actif des Joailliers modernes.

Il me reste deux mots à dire d'une Joaillerie qui a son accent particulier, sorte de hors-d'œuvre et d'amusement du métier, mais qui a aussi son importance, car il s'en fait en-

core grand commerce. C'est celle qui s'inspire des animaux, soit qu'elle en prenne la tête seulement, ou qu'elle les reproduise en entier.

On comprend un papillon, une libellule, un bourdon. On admet une tête de chien, de chat, voire même de chat-huant. On s'amuse du lézard, d'une hermine, d'un colibri. Mais j'ai vu aussi des araignées, des crabes et des singes d'une perfection d'exécution absolument repoussante.

Le goût, la simple convenance même, réprouvent ces productions par trop fin de siècle, et la parure, toute bonne personne qu'elle est, qui accorde volontiers un sourire, pour la simple touffe de violettes en diamants qu'on lui offre, se détourne avec répugnance de ces manifestations grossières et cyniques.

Il s'en faut, que dans cette étude de la Joaillerie et particulièrement de ses produits à l'Exposition de 1889, j'aie cité tout ce qui méritait de l'être au point de vue de l'exécution, car pour l'idée bonne, je crois avoir tout vu. Le but que nous nous sommes proposé, d'être utile au seul métier, en disant ce qu'il faut éviter et en recommandant ce qu'il est bon de faire, ne comportait pas de plus nombreuses désignations d'objets que ceux que j'ai cités. Je ne pouvais pas signaler la foule de bracelets et colliers souples, excellents produits, mais dont la formule technique et souvent le dessin sont identiques dans la main de tous, depuis 1867. Non plus ces bijoux à dispositions rayonnantes dont j'ai retrouvé un type important, remontant à 1863, contemporain d'un grand nœud à bouts flottants de la même époque. Des croissants, des étoiles n'ont rien pour nous retenir et il en est de même de ces aigrettes, mélange de plumes véritables et de diamants. Tous ces objets ne sont que la menue monnaie d'un art rénové il y a trente ans et ne nous apprendraient rien, si ce n'est qu'il serait intéressant de trouver autre chose. Mais

voilà justement : mieux que bien on ne peut faire et ces sortes de bijoux, commodes, agréables, resteront encore longtemps en faveur dans la clientèle la plus nombreuse, et qui n'a que l'embarras du choix entre cent marchands ou fabricants tenant les mêmes produits. En prenant mes exemples parmi les plus saillants pour la critique ou la louange, quelque part qu'ils fussent, je n'ai été dirigé que par le désir de mieux remplir ma tâche, et de mieux faire comprendre les principes que je crois vrais en technique et en esthétique applicables à la Joaillerie.

Mon travail est l'œuvre d'un praticien de bonne foi. Mais je ne suis pas infallible et si quelque fait intéressant l'art du Joaillier, art que j'ai voulu glorifier, a pu m'échapper, je serai reconnaissant que l'on voulût bien me le signaler.

Encore un mot.

Je n'ai pas parlé des Joailleries d'un autre ordre que l'on pourrait presque désigner par leur couleur. Le jayet comme joaillerie noire, le grenat vermeil, joaillerie rouge, l'acier poli et l'argent taillé, joaillerie en métal, et le strass joaillerie blanche. Ces quatre industries m'ont paru plus que jamais s'inspirer dans leurs modèles, de la Joaillerie en diamants, le strass surtout, justifiant son nom de Joaillerie d'imitation et dépassant quelquefois ses modèles par l'excellence de sa fabrication. Toutes sont manifestement en progrès marqués, cette dernière particulièrement favorisée par les nouveaux produits des lapidaires, qui s'approchent de plus en plus de la couleur et de l'éclat de la pierre fine. Toutes ces industries, étant représentées dans la Chambre Syndicale qui les groupe, j'ai pensé que je sortirais de mes attributions en faisant une étude approfondie de leurs produits. Mais, il en est encore une autre que je ne puis passer tout à fait sous silence en raison de ses remarquables productions. C'est celle des Joyaux de théâtre. Cette Joaillerie, fausse seulement par

les matériaux qu'elle met en œuvre dans des montures nécessairement sommaires, est vraie dans toute l'acception de l'expression artistique et d'un puissant effet décoratif. Rien ne l'arrête d'ailleurs, aux couronnes, aux tiaras, aux armes historiques, enrichies de pierreries qu'elle reconstitue fidèlement avec toute la science archéologique voulue, elle ajoute les ornements moins authentiques, mais tout aussi remarquables d'une parure de Cléopâtre ou d'une Esclarmonde. Ses artistes peuvent donner libre cours à leur imagination. Ils en usent à merveille, et c'est une des facultés de leur art que je leur ai toujours le plus enviée (1).

O. MASSIN,

Président-rapporteur de la Commission
technique de la Joaillerie à l'Exposition
de 1889, vice-président honoraire
de la Chambre Syndicale de la Bijouterie,
Joaillerie et Orfèvrerie de Paris.

(1) La question de l'enseignement des arts du dessin et, par suite, celle de leur application technique et artistique à nos industries en général, questions incessamment étudiées par notre Chambre Syndicale, sont encore en ce moment l'objet des travaux d'une commission spéciale, chargée de rechercher tous les perfectionnements désirables à la marche des choses suivies en ces matières jusqu'à ce jour. Membre de cette commission, dont les conclusions ne tarderont pas à être formulées, j'ai cru devoir m'abstenir de traiter cet intéressant sujet. C'est pourquoi il n'en est pas parlé au cours de cette étude particulière à la Joaillerie.

O. M.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ÉTUDE ET RAPPORT

TECHNIQUES

SUR

L'ORFÈVRERIE

PAR

A. HÉNIN

*A Messieurs les membres de la Chambre
Syndicale.*

Messieurs et chers collègues,

Chargée par la Chambre Syndicale de présenter un rapport technique sur l'Exposition internationale de 1889, notre commission remet entre vos mains le résultat de ses travaux, en demandant pour eux toute votre indulgence. Fait en dehors de toute préoccupation extérieure, ce rapport renfermera à côté des louanges sur les progrès accomplis, quelques critiques qui nous ont été dictées par l'intérêt même de notre corporation, et que nous vous présentons en toute sincérité, comme devant tendre au perfectionnement de notre industrie.

Si nous jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'ensemble de ces magnifiques travaux, nous remarquerons avec orgueil que le goût de l'Orfèvrerie se repand de plus en plus dans le

monde entier, et que le relèvement de ce goût est dû en grande partie à notre art national, qui est certainement le point de mire de tout ce qui désire s'éclairer sur ces recherches des styles qui nous sont depuis longtemps familières.

La preuve convaincante est que certaines nations imitent plus ou moins l'Orfèvrerie française, tandis que nous, à part de rares exceptions, nous ne nous laissons pas imprégner par le goût étranger. Quelques essais dans les genres exotiques ont été tentés, mais n'ont eu qu'une réussite de peu de durée.

L'Exposition étrangère n'a pas été, à part pour les Etats-Unis, aussi complète que l'on eût pu le désirer : il faut en voir la cause principale dans l'abstention officielle (abstention que nous n'avons pas à étudier) qui a éloigné les premières maisons des nations voisines.

Nous devons être encore plus reconnaissants à ces exposants qui n'ont pas craint, avec leurs forces personnelles, de venir ajouter à l'éclat de notre belle Exposition.

Ces absences regrettables ne nous ont pas permis de connaître exactement les progrès de plusieurs grandes puissances, mais, en nous basant sur un des plus importants producteurs, les États-Unis d'Amérique, nous pouvons constater que, s'il y avait progrès, il y avait encore beaucoup à faire, au point de vue du goût, pour nos confrères.

Ces remarques faites, passons à l'étude de notre industrie dans les diverses sections étrangères, et examinons, au point de vue technique, les travaux remarquables que quelques-unes ont exposés.

ÉTRANGER

Angleterre. — La Grande-Bretagne n'était représentée que par des maisons de deuxième ordre. Les pièces exposées dénotent un outillage bien compris et très perfectionné. Nous y

avons vu des légumiers estampés d'une seule pièce, des cafetières également estampées, en trois parties. Ces pièces, bien soudées, étaient montées avec soin, le poli parfait. Les efforts commerciaux de cette nation étaient certainement intéressants.

Il n'en est pas de même pour le goût, cette puissance reste toujours à ses deux styles, Empire et Louis XV, pas très bien étudiés. Pas de créations, l'éducation artistique reste imprégnée de couleur locale, les statuettes rappellent la raideur de certains spécimens de l'époque impériale.

Les pièces pratiques sont de formes peu gracieuses.

La cristallerie était parfaite, mais le montage de ces cristaux était moins soigné.

Belgique. — La Belgique, quoique voisine, n'avait pas exposé d'orfèvrerie de table. L'Égliserie seule était représentée, on y remarquait, entre autres, une châsse qui, quoiqu'un peu altérée par le transport, possédait de grandes qualités de conception et d'exécution.

Suisse. — Des travaux très intéressants avaient été soumis au jury dans la section suisse.

L'Orfèvrerie, fort bien faite, procédait surtout du style Louis XV français. Nous ne pouvons que féliciter ces fabricants d'avoir abandonné leurs anciens travaux, en Renaissance ou rocaille allemande, d'un goût si lourd.

Nous avons vu, dans ces vitrines, de jolis travaux de ciselure en repoussé, sur argent et sur acier.

On peut ici constater les heureux effets de l'École professionnelle des Beaux-Arts de Genève, qui donne déjà de bons résultats et promet pour l'avenir des ouvriers remarquables.

Autriche. — L'Autriche-Hongrie était représentée dans notre industrie par deux maisons de second ordre. L'une ex-

posait des pièces de bonne apparence, mais s'inspirant un peu trop du genre ancien, pas d'effort de modernité ni comme invention, ni comme exécution. Le fini de ces pièces était cependant remarquable ainsi que le montage des cristaux, et les cristaux eux-mêmes ne prêtaient à aucune critique.

Ce point est à retenir, car lesdits cristaux ne sont pas d'un prix de revient très élevé.

On ne voyait chez l'autre exposant que des spécimens d'orfèvrerie religieuse, mais ces pièces ne pouvaient entrer en comparaison avec les produits similaires français.

Espagne. — La section espagnole était peu intéressante. Le filigrane, toujours préféré, n'est pas constamment heureux.

Nous y avons cependant remarqué des objets de damasquinure d'un beau travail.

Un des exposants de cette nation avait présenté de jolies pièces, mais elles ont été classées dans le bronze, c'est une décision que nous n'avons pas à discuter, mais elles semblaient être plutôt du ressort de l'orfèvrerie.

Ces pièces étaient très soignées au point de vue du goût et du fini.

Portugal. — Le Portugal avait exposé quelques belles pièces en filigrane, il s'y trouvait aussi un plateau dont la ciselure dénotait une grande habileté et un travail consciencieux.

Italie. — Le peu d'Orfèvrerie présentée par l'Italie était bien faite, on y voyait surtout des pièces de petite fantaisie, où la ciselure joue le principal rôle, ces objets étaient traités avec beaucoup de recherche et le fini était parfait.

Russie. — La Russie nous a paru en grand progrès, les pe-

tites pièces en filigrane et émaux translucides, étaient d'un effet agréable et très bien réussies. Ce genre avait un peu éloigné le niel, les pièces niellées étaient cependant toujours hors de pair, et nous avons pu constater que la gravure de ces produits était beaucoup mieux faite.

La grosse Orfèvrerie était représentée par une maison de Varsovie, fabricant le cuivre et l'argent, ses travaux étaient remarquables et rappelaient d'une façon singulière la facture française.

Danemarck. — Le Danemark avait une exposition très intéressante. Beaucoup de pièces établies avec soin. La retreinte, que nous semblons un peu négliger en France, possède encore dans ce pays, de bonnes mains habilement dirigées.

On peut critiquer la composition statuaire de plusieurs sujets. Nous y avons vu quelques dispositions à reproduire les genres xviii^e siècle : l'interprétation de ces pièces laissait à désirer. Il serait peut-être préférable que cette nation s'inspirât de l'originalité si intéressante de son pays. Beaucoup de petites fantaisies très bien traitées.

Suède. — La Suède et la Norvège ont exposé plusieurs pièces en retreinte bien comprises et produites par des ouvriers habiles. Les filigranes, reproductions des œuvres du style scandinave aux xvi^e et xvii^e siècles étaient traitées avec beaucoup de naïveté et de respect des traditions.

Roumanie. — La Roumanie montrait dans ses vitrines quelques pièces d'Orfèvrerie religieuse, d'une bonne facture, et laissant présager pour l'avenir de cette industrie, vu les efforts tentés.

Serbie. — La Serbie ne présentait rien de remarquable.

Grèce. — La Grèce, cet ancien pays des arts, n'avait rien non plus de capable d'attirer l'attention.

Etats-Unis. — Les Etats-Unis sont, à notre avis, la puissance qui a fait les plus grands sacrifices pour notre exposition.

Les premières maisons avaient tenu à y figurer et, à part quelques critiques de détail, l'ensemble était très satisfaisant, quoiqu'un peu inférieur à celui de 1878.

Les trois éléments remarquables de cette fabrication sont la ciselure, les émaux et les colorations chimiques.

Parmi les maisons représentées, l'une avait traité l'argent, l'autre, l'argent et l'argenté, la troisième, le nickel et un métal fusible intermédiaire entre le cuivre argenté et le métal anglais.

La composition comme statuaire est faible, l'ornementation (probablement au goût du pays) est toujours trop surchargée et cependant très bien sauvée par de la ciselure fort bien faite. La partie manuelle laisse encore un peu à désirer dans la monture, et surtout dans les charnières. Le tourné et le repoussé des pièces ne sont pas très soignés.

Chine. — La Chine nous a paru en décadence au point de vue de l'Orfèvrerie, ce pays reste encore dans un genre qui s'use beaucoup et se renferme trop dans une époque éloignée.

Aucune nouveauté à signaler ni aucune amélioration dans le système de fabrication.

Japon. — Le Japon tient toujours la tête des peuples de l'Orient et laisse loin derrière lui la Chine, il règne dans ce pays beaucoup plus de goût, de grâce et de fini.

Nous avons distingué parmi les produits de cette contrée

des essais de filigrane compris dans un tout autre genre que ceux d'Europe, et absolument intéressants.

Une remarque qui a frappé les connaisseurs, c'est le grand rapport des ciselures américaines avec celles faites par les ouvriers japonais.

Algérie. — L'Algérie, les colonies françaises et les pays de protectorat, ne nous ont présenté que des spécimens, toujours les mêmes, du style de leurs pays, mais sans aucune amélioration.

L'influence française finira peut-être par y implanter un peu notre fini, les ouvriers possédant une certaine habileté de main, qui leur permettrait de faire mieux, tout en conservant leur genre.

Les républiques lointaines s'étaient peu fait représenter à notre point de vue spécial et nous n'avons rien vu qui méritât d'être examiné spécialement.

Siam. — Le royaume de Siam avait envoyé une collection intéressante de statuettes guerrières se livrant au combat dans des poses curieuses et fantastiques. L'exécution en était bonne, vu le système primitif de travail.

FRANCE

Ces remarques et critiques faites sur l'Exposition étrangère, abordons l'étude des travaux de la classe 24.

Constatons tout d'abord le remarquable ensemble de cette exposition, et le grand nombre de pièces d'art exposées par nos confrères.

Les grandes et anciennes maisons n'ont pas laissé périliter leur renom et nous voyons avec orgueil, que des maisons nouvelles se sont affirmées avec une grande autorité.

Les anciens maîtres pourraient voir que le goût est toujours inné dans notre belle patrie et que, longtemps encore, il y règnera souverainement.

Que d'élégance et de grâce dans toute cette Orfèvrerie, quelles recherches de styles : car tous y étaient représentés, le Louis XV, dominait peut-être un peu trop, mais c'est celui qui flatte le plus. Nous avons vu aussi de jolies pièces en Renaissance, Louis XIII, Louis XIV et Empire, ces dernières en moins grand nombre. Il nous semble utile de consigner ici la tendance fâcheuse de certains amateurs ou collectionneurs pour la recherche des pièces de cette époque qui n'a guère été qu'un essai pas toujours heureux.

Ce qui serait à encourager au contraire, ce seraient les efforts faits par l'Orfèvrerie moderne, non seulement dans l'adaptation des styles anciens, mais surtout dans la recherche de créations nouvelles, qui ont besoin de l'appui de tous les véritables amateurs et connaisseurs.

Nous avons constaté l'absence presque complète de l'Orfèvrerie courante, genre estampé, cela est regrettable, car nous aurions pu montrer que si les œuvres d'art sont toujours notre domaine, nous possédons, en France, les moyens de répondre à toute concurrence étrangère.

Nous allons essayer d'étudier les causes de cette abstention.

La première paraît être les craintes exprimées par les détaillants et les commissionnaires sur la révélation directe des producteurs, et la publicité faite par eux sur ces articles.

La seconde est l'absence d'une loi sans cesse réclamée et toujours à l'étude, d'une loi difficile et délicate à appliquer, sur la protection internationale des modèles d'art industriel.

Une autre est le peu d'encouragement donné jadis à ceux qui ont tenté d'exposer, sous le prétexte injustifié que le côté commercial récompensait assez l'exposant.

Toutes ces causes réunies ont certainement empêché nos confrères, fabriquant l'estampé, de briller au milieu de l'Exposition, ce n'est pas par opposition systématique qu'ils n'y ont point paru, ils n'auront pas voulu dévoiler leurs forces sans cesse accrues et le pays peut certainement toujours compter sur eux dans la lutte pour notre industrie.

La fantaisie, l'art de ces petits riens, qui est une des manifestations du goût français, s'était donné libre carrière, et a produit des choses charmantes.

L'Orfèvrerie d'église reste toujours au point élevé où elle est arrivée, cet art ne comporte pas, du reste, de nouveauté, devant rester avant tout dans un genre voulu.

Il y avait eu, autrefois, des essais d'Orfèvrerie religieuse, genre Louis XV, produisant de jolies pièces, mais il a fallu y renoncer pour reconstituer le mobilier artistique des églises suivant leurs styles.

L'ensemble de ces travaux était très bien venu comme fabrication et montage.

Si dans quelques effets nous ne nous sommes pas trouvés satisfaits, nous ne pouvons en rendre responsables nos confrères. Les architectes imposent souvent des thèmes difficiles et ingrats, ils comprennent généralement peu les difficultés du travail métallique. Ceux qui apprécient ces difficultés, comme feu Viollet-Le-Duc, sont rares.

Couverts. — L'article couverts, quoiqu'avec ses formes restreintes par la nécessité de l'usage, nous a paru en grands progrès, on peut maintenant avoir facilement des couverts de style, ce qui était rare autrefois. Le fini est meilleur, et nous ne pouvons qu'encourager nos confrères à persévérer dans cette voie.

Une comparaison s'impose avec les couverts de la section américaine, de grands efforts et de grands frais ont été faits

pour l'outillage de cette partie de leurs produits, et, malgré ces efforts et ces frais, ils ne peuvent lutter avec nos produits similaires, surtout au point de vue du goût.

Argenté. — Nous n'avons pas trouvé, dans la partie très intéressante de l'Orfèvrerie argentée, des progrès aussi marqués que dans celle d'argent. Tout en pensant que les nécessités de concurrence et de bas prix à atteindre aient pu influencer sur les frais à faire pour le choix des modèles et pour le fini, nous le regrettons ; nos confrères en cette partie peuvent être au contraire les propagateurs du goût ; s'adressant à une plus nombreuse clientèle, ils doivent lui mettre entre les mains de beaux et bons spécimens de notre art, peut-être un peu plus coûteux que d'autres, mais nous estimons qu'étant donné la grande consommation de leurs articles, ces frais seraient bientôt récupérés. Que nos confrères avisent, ils peuvent rendre à l'art de grands services.

Les pièces unies sont généralement bien traitées, les formes sont bonnes. Les pièces gravées sont moins heureuses, et la ciselure au tracé y tient un peu trop de place. Pour les pièces guillochées, nos confrères auraient pu utiliser les nouveaux procédés imitant le relief et la ciselure.

Le métal blanc reste toujours spécial à la France et à l'Angleterre.

Étain. — L'Orfèvrerie d'étain, autrefois en grand honneur avec des procédés de fabrication tout à fait rudimentaires, nous a semblé, ayant absolument changé de système de production, être arrivée à de fort beaux résultats. Ceci peut être un exemple pour nous tous, en faisant voir, par les produits obtenus, ce que peut faire la perfection des modèles, un outillage de moules et de matrices bien compris, et les retouches faites avec soin.

OBSERVATIONS. — Comme suite à ce rapport nous croyons devoir vous soumettre les réflexions que nous a suggérées l'étude de tous ces travaux, les points faibles que nous avons remarqués et les améliorations que l'on pourrait apporter à la fabrication.

Fonte. — Ce remarquable ensemble ayant surtout présenté un grand nombre de pièces fondues, nous estimons que les fondeurs en argent ne sont pas assez les collaborateurs des orfèvres, faute d'un soin suffisant dans la dessiccation des moules ; faute de degré de fusion à la coulée, les pièces ne sont pas régulières, et les modèles du sculpteur en souffrent assez pour que l'orfèvre et le ciseleur ne puissent obvier aux piqûres d'un métal sans homogénéité et souvent aigri. Plus de soin pourrait remédier à ces inconvénients souvent sérieux.

Ciselure. — La vogue dont jouit l'Orfèvrerie depuis plusieurs années et le ralentissement dans la production du bronze d'art ont amené, dans la ciselure d'argent, beaucoup d'ouvriers de cette dernière partie, ceci nous a paru expliquer la sécheresse et le manque de modelé de beaucoup de nos pièces ciselées : le métal n'est plus le même, et tel ouvrier, habile pour le bronze, peut ne plus rendre les mêmes effets sur l'argent, pour lequel il y a peu de patine après le travail.

Le prix de revient peut être aussi un obstacle dans le choix des ouvriers ciseleurs, mais nous ne le croyons pas insurmontable, ayant pu voir des pièces d'une simple réparation très convenable, intelligemment faite, d'une manière économique, et donnant des résultats très satisfaisants au point de vue artistique, et à celui du respect de la sculpture.

Retreinte. — Les pièces de retreinte sont rares, quelques-

unes sont fort belles mais, en général, la faiblesse de main est évidente, les formes un peu lourdes, peu soutenues, dénotent des praticiens souvent inexpérimentés.

Il y a là, pour nos confrères, de sérieux efforts à faire pour conserver à nos ouvriers cette supériorité d'autrefois.

Les demandes plus fréquentes, espérons-le, de pièces au marteau, par suite du goût pour les genres anciens, permettront d'arriver à ce résultat par une pratique plus constante.

Monture. — Les montures des pièces sont, en général, très satisfaisantes. Celles à froid sont de bon ajustage et les soudures bien faites. Les moulures contournées à la main sont fermes, notamment dans quelques pièces à pans qu'il nous a été donné d'admirer.

Cristaux. La monture des cristaux nous a paru moins bonne, et surtout les cristaux eux-mêmes moins bien faits que les produits exposés dans la classe spéciale de cette industrie. Une comparaison peut s'établir entre ces cristaux et ceux d'Angleterre et d'Autriche : elle n'est pas à notre avantage.

Que nos cristalliers d'orfèvrerie s'ingénient donc pour améliorer leurs produits et les rendre similaires à un prix abordable.

Petite fantaisie. — La petite fantaisie s'inspire un peu trop du bronze, c'est une tendance que nous devons signaler, nous l'engageons à être plus personnelle, elle ne pourra qu'y gagner.

Argenté. — L'Orfèvrerie argentée, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, a été d'ensemble un peu faible, cela tient, à notre avis, à plusieurs causes.

Le choix des ornementsations laisse à désirer, la sculpture

n'y cherche le plus souvent que l'effet, sans s'occuper de l'ensemble ou de la ligne.

Le modèle destiné au fondeur n'est pas suffisamment terminé, le ciseleur ne peut y remédier que dans une certaine mesure et ceci explique la faiblesse de beaucoup de ces épreuves.

La ciselure sur fonte emploie des mattoirs trop durs qui gagneraient à être changés.

La ciselure au repoussé est trop chargée et peu soignée. Moins d'effet, plus de fini nous paraît une formule conciliable avec celle de l'économie. Comme décoration à bon marché les appliques en galvanoplastie, employées souvent avec succès à l'étranger, rendraient de très bons effets avec des modèles mieux faits.

La monture des pièces n'est pas suffisamment soignée, même dans les pièces d'argent, cependant souvent remarquables, exposées par nos industriels.

Une remarque qui s'adresse tant aux orfèvres d'argent qu'à ceux en argenté, c'est de ne pas assez rechercher le goût et les besoins de chaque contrée dans les articles destinés à l'exportation. Ceci peut être une des causes de la diminution de nos affaires en ce genre.

Nous recommandons aussi à nos confrères un point qui nous paraît essentiel : beaucoup de pièces exposées brillaient par leur goût et leur richesse, mais le côté pratique faisait quelquefois défaut.

Pour les pièces d'art proprement dites, tout est permis, mais il faut aussi tenir compte que beaucoup de ces pièces sont d'usage courant et appelées à un service fréquent.

STATISTIQUE. — Ces critiques faites, et nous les pensons présentées dans l'intérêt de la corporation, il nous a semblé intéressant de citer quelques statistiques qui pourront jeter

certaine lumière sur le passé de notre industrie, et être un enseignement pour l'avenir.

Les enquêtes successives de la Ville de Paris en 1860, 1872 et 1886, nous révèlent une situation curieuse et inquiétante tout à la fois.

Les industries des métaux précieux ont donné les chiffres suivants :

Enquête de 1860.

Nombre d'établissements.....	3.199
Nombre d'ouvriers.....	14.397
Chiffre d'affaires.....	183.390.553
Valeur locative.....	2.782.641

Enquête de 1872.

Nombre d'établissements....	3.287
Nombre d'ouvriers.....	18.249

Le chiffre d'affaires et la valeur locative ne sont pas désignés.

Enquête de 1886.

Ce rapport a adopté une classification différente de celles qui précèdent, mais nous relevons dans le groupement industriel du département de la Seine pour les industries des métaux précieux :

Nombre de patentes....	2.842
Valeur locative.....	7.620.655

Le chiffre d'affaires n'est pas désigné.

Il résulte de cet exposé qu'à Paris, le nombre des industriels a diminué de 15.0/0 et que la valeur locative a triplé. A cette plus-value des loyers si nous ajoutons l'augmentation des contributions, l'accroissement continu des salaires, nous verrons que toutes ces charges, dont les causes ne sont pas à rappeler et sont supportées patriotiquement par nos fabricants, devront appeler sérieusement l'attention de nos

députés, lors du renouvellement des traités de commerce, sur une protection raisonnée de nos industries d'art.

Nous ne luttons pas seulement au point de vue du goût et de la bienfaisance, mais encore au point de vue du prix de revient.

Ces charges réunies faussent de plus en plus la balance commerciale et l'étranger peut se présenter sur notre marché dans de meilleures conditions économiques que nous-mêmes.

Il importe donc avant tout, de conserver aux fabricants contribuables, et aux ouvriers leurs collaborateurs, notre marché intérieur, qui est sans contredit le plus important pour nous.

Les avantages que nous en retirerons nous permettront de faire face à nos engagements nationaux, et de nous imposer des sacrifices pour lutter sur les marchés étrangers.

Dans l'espèce, la théorie du libre échange nous serait désastreuse, et celle de la simple réciprocité nous apparaît comme trompeuse, étant donnée l'inégalité des conditions locales, contributives et de salaires respectives.

En étudiant tout spécialement l'Orfèvrerie de table en argent, nous constaterons tout d'abord qu'elle est presque entièrement centralisée à Paris.

La situation est relativement prospère, et nous pouvons espérer que les nouveaux efforts qu'elle vient de faire en 1889 lui seront profitables à tous les points de vue.

La consommation d'argent qui, en 1867, était de 66,000 kil. environ est en moyenne depuis 10 ans de 80,000 kil. repartis comme suit :

Orfèvrerie de table Paris	48.000 kil.
— — province	2.000 »
Couverts Paris	27.000 »
— province	3.000 »
Soit au total	<u>80.000 »</u>

Ces 80.000 kil. se divisent :

1 ^{er} titre.. .. .	75.000 kil.
2 ^e —	5.000 —

Ces 5.000 kil. de second titre se répartissent ainsi :

France.....	2.000 kil.
Exportation.. .. .	3.000 —

Le chiffre d'affaires résultant de ces travaux peut être évalué approximativement à une vingtaine de millions pour l'Orfèvrerie de table en argent.

Nous croyons devoir joindre ici les renseignements suivants fournis par M. Charles Morland, dans le *Moniteur de la Bijouterie*.

Etat comparatif de l'importation et de l'exportation de l'Orfèvrerie d'argent, pendant les dix premiers mois de l'année 1889.

IMPORTATION	EXPORTATION
42.747 hecto.	75.362 hecto.

Différence en faveur de notre exportation : 32.615 hect.

Nous extrayons du remarquable travail publié en 1889 par M. Riche, directeur des Essais à la Monnaie de Paris, les chiffres suivants :

Orfèvrerie et couverts.....	80.000 kil.
Médailles.....	2.379 »
Argenture.....	26.091 »
Tréfilerie, passementerie et produits chimiques.....	9.200 »

Ce qui donne un total de 117.670 kil., d'argent employés dans l'industrie et représentant une valeur de 25.000.000 environ. Nous relevons dans ce même document, les chiffres suivants de comparaison entre les pays producteurs :

Etats-Unis.....	135.000 kil.
Allemagne.....	110.000 »
France.....	100.000 »
Grande-Bretagne.....	90.000 »
Autriche-Hongrie.....	40.000 »
Russie.....	40.000 »
Suisse.....	32.000 »
Pays-Bas, Belgique.....	30.000 »
Italie.....	25.000 »
Autres pays civilisés.....	50.000 »
Total.....	<hr/> 652.000 kil.

En tenant compte du métal vieux refondu et réemployé, on peut fixer à 515.000 kil. environ, le métal neuf utilisé chaque année industriellement.

Or, la découverte de nouvelles mines d'argent en Amérique, les systèmes perfectionnés d'extraction et de traitement des minerais apportent annuellement au stock du métal 600.000.000 de francs.

CONSIDÉRATIONS. — L'arrêt dans la frappe des monnaies, la démonétisation dans les pays monométallistes d'or, viennent encore aggraver cette situation, et augmenter ce stock dont l'industrie seule ne peut prélever qu'une faible part.

Cet état sera-t-il avantageux pour elle, et favorisera-t-il de plus nombreuses transactions ?

La faveur publique désertera-t-elle un métal sujet à des variations incessantes de cours, et menacé toujours d'une dépréciation désastreuse pour le détenteur ?

Ou bien au contraire, s'attachera-t-elle à ce métal, en raison même de l'abaissement de son prix en l'affectant à des besoins nouveaux ?

La question est posée, l'avenir la résoudra.

On peut toutefois conserver l'espérance, en songeant que nous ne possédons, sauf le platine (dont le prix s'élève de plus en plus), aucun métal intermédiaire entre l'or et l'argent,

pouvant rendre les mêmes services et concourir aux mêmes usages.

Quoi qu'il advienne, il paraît indispensable que la fabrication se tienne sur ses gardes, qu'elle ne descende pas trop vite une pente glissante, et qu'elle conserve de tout son pouvoir la qualité de précieux au métal qu'elle emploie.

La fabrication à titre élevé s'impose sinon comme solution, du moins comme transaction.

L'emploi du bas titre doit être restreint autant que possible, et subordonné à des nécessités d'usage exceptionnelles et inévitables.

Dans tout autre cas, il ne répond qu'à des besoins de concurrence nuisibles à une industrie de luxe, dont le but unique n'est pas l'absolu bon marché, mais qui tient sa renommée du fini et du goût artistique.

Une méthode contraire conduirait rapidement à la décadence de la fabrication, au discrédit public et à la ruine des producteurs français.

Nous ne pensons pas qu'un pareil danger soit à craindre, les récentes discussions soulevées à propos de la revision de la loi de brumaire sont venues nous rassurer à cet égard.

A la presque unanimité, les orfèvres français ne se sont pas laissés séduire par la perspective d'une fabrication libre de produits douteux bientôt assimilés à une quincaillerie spéciale.

Ils entendent maintenir leur vieille réputation et le prestige qui s'y attache sous la garantie de l'Etat.

L'Orfèvrerie française restera ce qu'elle était, une industrie de luxe et d'art employant un métal précieux ou bien elle aura cessé d'être, pour se fondre dans un ensemble banal et cosmopolite.

Une troisième éventualité paraît cependant possible et tout nous porte à croire qu'elle se produira.

Les pays producteurs d'argent sont les plus fortement atteints par sa dépréciation.

Les Etats-Unis ont déjà tenté de grands efforts pour y porter remède.

Ils sont revenus au bimétallisme en 1875, mais en 1878, ils ont supprimé la frappe particulière et, par le Bland-Bill, l'ont réservée à l'Etat, qui s'obligeait à frapper mensuellement pour 10 millions au minimum et 20 millions au maximum en admettant l'argent frappé aux paiements de droits de douane et d'impôts.

Cette mesure eut pour résultat d'encombrer en 1885, les caisses d'État de plus d'un milliard.

La production, pendant ce temps, allait toujours croissante aux États-Unis.

En 1871	elle	était	de	564.800	kil.
— 1876	—	—	—	933.000	»
— 1881	—	—	—	1.034.649	»
— 1884	—	—	—	1.174.205	»
— 1888	—	—	—	1.446.784	»

sur 3.427.265 kil. produits dans le monde entier.

C'est alors que, pour éviter un nouvel avilissement du métal, M. Windom, secrétaire du Trésor, proposa d'ouvrir les monnaies des Etats-Unis aux libres dépôts d'argent contre paiement au cours du jour en billets du Trésor, admis à toutes les caisses publiques, et remboursables, soit en lingot d'argent, soit en or, au choix du gouvernement, maître, en outre, de suspendre temporairement les dépôts.

Cette proposition paraît avoir cédé la place à une autre encore plus large.

La Chambre des représentants et le Sénat américains, viennent de se mettre d'accord sur le projet suivant :

Le Trésor achètera à dates fixes des lingots d'argent jusqu'à concurrence de 4,500,000 onces par mois, soit 140,000 k.

ou 1.680.000 k. par an, au maximum de 371 gr., 25 pour un dollar. Soit 24 grammes d'argent pour 5 fr., 34, valeur au pair.

Le Trésor émettra des billets de 1 à 1,000 dollars payables au Trésor à ses succursales.

Le montant des valeurs en circulation devra rester égal au coût du métal acheté par le Trésor.

On remarquera qu'au prix maximum fixé dans ce projet de loi, l'argent pourrait reprendre sa valeur de 1871, 222 fr. 22 environ soit 200 fr. le 900 millièmes, titre du dollar argent.

L'adoption de cette mesure arrêterait donc l'avisement rapide du métal, calculé à 222,22 en 1871, en 1880 à 182 et en 1888 à 160, par suite de la déprime suivante :

Perte en 1871.....	15.75	par 1.000
— 1888.....	120.79	— —
— 1884.....	454.97	— —
— 1888.....	280.76	— —

Elle permettrait d'éviter une refonte des monnaies existantes ainsi qu'une nouvelle frappe, en substituant à ces opérations coûteuses l'émission d'un papier-monnaie, présentant toute sécurité aux détenteurs.

Si l'on considère que la circulation fiduciaire est appelée à jouer un rôle de plus en plus considérable dans toutes les transactions actuelles, la création de ce papier-monnaie non convertible, nous semble répondre à un réel besoin et remédier en même temps à une crise métallique d'une durée et d'une extension inquiétantes.

Il serait bien à souhaiter que les États européens prissent des mesures analogues à celles des États-Unis d'une part, et que d'autre part, les producteurs s'entendissent pour ne jeter à l'industrie que le stock maximum destiné à ses besoins en déterminant un prix de vente rationnel afin d'éviter toute tentative d'accaparement.

Nos industries doivent pouvoir compter sur des opérations sérieuses et fermes et rester à l'abri de fluctuations artificielles et brusques propres à porter le plus grand préjudice à la fabrication, à la consommation et aux crédits d'Etat.

Ces observations faites pour le marché intérieur, nous devons rappeler ici que la corporation, a accueilli à l'unanimité la fabrication à tous titres pour l'exportation, cette nécessité s'imposant pour répondre à la concurrence étrangère et aux besoins des nations voisines et d'outre-mer.

Argenté. — Nous joignons à ce rapport un extrait d'une statistique de la réunion des fabricants de bronze de Paris, donnant quelques chiffres sur la production et l'importation de l'orfèvrerie argentée en 1885.

	IMPORTATION	EXPORTATION
Allemagne.....	201.340	131.580
Angleterre..	344.940	81.080
Autriche.....	22.820	—
Algérie	»	197.620
Belgique.....	28.900	»
Espagne.....	»	163.460
Etats-Unis.....	»	109.960
Japon.....	26.940	»
Turquie.....	»	87.160
Suisse.....	7.600	»
Autres pays.....	24.420	512.580
	<hr/> 656.960	<hr/> 1.283.440

Soit en faveur de nos exportations : 626.480 francs.

Ouvriers. — Nous ne pouvions passer sous silence la nécessité de la bonne entente entre patrons et ouvriers, nous remarquerons que, soit que l'ouvrier eût des rapports plus directs avec les patrons, soit que leur métier artiste les rendît plus intelligents, soit que leur position réellement meilleure les en éloignât, nos ouvriers sont moins victimes de ces

politiciens, qui n'ont d'ouvrier que le nom, et qui tiennent à maintenir le conflit entre le capital et le salaire.

Nous ne saurions assez leur faire voir que la lutte véritable est entre les marchés français et étrangers, que si nous sommes la tête, ils sont la main, forcément inséparables, que nos intérêts sont communs, et que toute tentative pour changer cet état de choses, aurait pour triste résultat, la misère pour tous et la perte du goût qui a fait la gloire et la force de notre patrie.

Ces idées bien imprégnées chez eux, les écoles de dessins, les bibliothèques de prêt et sur place, les encouragements des chambres syndicales, les aideront à maintenir leur art au niveau qu'il doit toujours occuper.

Apprentis. — Nous ne saurions aussi appeler assez l'attention de tous nos confrères sur l'extension à donner à l'apprentissage. C'est le point essentiel, la pierre de fondation, ne l'oublions pas ; sachons faire de vrais apprentis, n'en faisons pas des remplaçants d'hommes de peine, mais développons au contraire leur goût, enseignons-leur véritablement le travail, l'enfance s'assimile facilement les choses, nos écoles syndicales ou municipales de dessin inculqueront le goût, à nous de l'appliquer et de l'utiliser au plus grand honneur de la corporation.

Ces points établis vis-à-vis de l'apprentissage et des ouvriers, nous n'aurions plus de concurrences à craindre pouvant lutter à armes égales avec l'étranger.

Salons annuels. — Un autre vœu à émettre ou pour mieux dire à renouveler, serait l'admission aux salons annuels, de tous ces artistes nos collaborateurs, dessinateurs, modelleurs, sculpteurs et autres.

La raison donnée pour cette non-admission était que le

commerce ne pouvait être considéré comme art, ce raisonnement nous paraît faux, l'art n'a pas de limites, et celui qui invente et exécute ces admirables pièces que nous avons vues à notre Exposition, nous semble tout aussi artiste que celui qui modèle une statue ou un bas-relief.

Loi de protection de nos modèles. — Comme corollaire et conséquence de ce vœu, nous insisterons à nouveau auprès de nos législateurs, pour une loi internationale garantissant à chacun la propriété de ses modèles.

Nous avons bon espoir, le gouvernement s'intéresse à notre corporation, il est à prévoir que la loi de brumaire refaite après études approfondies de l'ensemble de l'Orfèvrerie, études dont on paraît devoir tenir compte en haut lieu, tout en restant la garantie du commerce honnête, et étant en même temps une garantie certaine pour l'acheteur, supprimera ce qu'elle pouvait avoir de vexatoire dans son application.

2^e titre. — Une des réformes demandées est le relèvement du 2^e titre à 825 millièmes; cette mesure, sans être une gêne pour la fabrique, permettrait de faire disparaître du marché ces articles de fabrication étrangère qui ont tant trompé l'acheteur et faussé le goût de certains amateurs peu éclairés.

Une surveillance rigoureuse à la frontière, ne tolérant l'entrée en France que des titres reconnus par l'Etat, notre place se trouverait ainsi rehaussée auprès de l'étranger venant acheter dans notre pays et maintiendrait le renom de commerce honnête que nous avons failli perdre avec des importations peu ou mal surveillées.

Un des vœux exprimés par la Commission est la garantie à l'étranger des marques de l'Etat et des poinçons de fabrique.

Exposition. — Avant de terminer ce rapport qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil en avant sur la prochaine Exposition. Nous ne doutons pas maintenant que nos confrères feront encore plus d'efforts qu'en cette année inoubliable de 1889.

Peut-être aurons-nous ce style ^{xx}e siècle encore à trouver et pour lequel nous avons toute confiance dans le savoir et le goût de notre belle patrie.

Jurés. — Un vœu de principe à formuler serait la nomination du jury par les exposants français et étrangers, pour assurer la pleine compétence des jurés.

Nous répétons que c'est un vœu de principe, car nous rendons pleine justice aux jurés de la classe 24, dont les décisions nous ont paru dictées par le plus grand esprit de justice et d'impartialité.

Ce rapport terminé, nous vous rappelons que si nos critiques ont pu, malgré notre désir, froisser quelques susceptibilités, nous vous prions de nous en excuser, les ayant faites dans le seul but de concourir à l'amélioration de notre industrie.

Pour la Commission :

Le Rapporteur,

A. HÉNIN.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

ÉTUDE ET RAPPORT

TECHNIQUES

SUR

LA BIJOUTERIE
EN OR DOUBLÉ

PAR

PLICHON

Messieurs et chers collègues,

La Sous-Commission chargée par la Chambre syndicale de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie, etc., de faire un rapport sur la Bijouterie en or doublé à l'Exposition universelle de 1889, a l'honneur de lui soumettre le résultat de ses observations dans le rapport suivant.

Bijouterie en or doublé.

La fabrication courante de la Bijouterie en or doublé ne remonte pas à plus de soixante années environ; c'est en effet vers 1830, que M. Poiret, M. Huart ensuite, appliquèrent l'or sur le cuivre pour la fabrication du doublé et s'intitulèrent

fabricants d'or doublé. A cette époque aussi et plus tard, l'administration de la Garantie et du Contrôle, qui voulait voir une fraude dans la nouvelle application des deux métaux, intenta à M. Huart différents procès qui furent finalement perdus par elle, et dès lors, la nouvelle industrie put se développer librement et ne tarda pas à devenir des plus importantes.

Si la matière était trouvée et acceptée, le moyen de la fabriquer ou plutôt d'en faire du bijou bon marché était encore rudimentaire, c'est alors que M. Savard, bijoutier, et M. Fleury-Allard, graveur sur acier firent faire au doublé le pas définitif, et par l'application des matrices en acier, très bien terminées, permirent à la nouvelle industrie, d'arriver à sa véritable raison d'être, c'est-à-dire de donner au bijou bon marché, le poli, le fini, l'aspect du bijou or.

La Bijouterie en or doublé est étroitement liée à la gravure sur acier, il importe en effet que les poinçons, les matrices destinés au doublé soient irréprochables. Pour conserver la mince couche d'or qui le recouvre, le bijou ne peut qu'être discrètement poli, il faut donc que rien ne vienne abîmer le poli primitif et que la matrice soit sans défaut sous ce rapport; il est indispensable aussi qu'elle soit faite dans des conditions particulières pour empêcher toute retouche à la pièce.

La gravure sur acier a d'ailleurs rapidement compris l'importance de la collaboration et l'on a pu admirer lors de la dernière exposition, une série de poinçons et de matrices absolument remarquables, qui prouvent à quel point les graveurs estampeurs ont fait arriver leur si intéressante industrie.

C'est en 1839 que la Bijouterie or doublé figura pour la première fois dans une exposition, c'est à l'exposition de 1851 qu'elle s'affirma tout à fait par le nombre de ses exposants et par la qualité des objets exposés. Le rapport de M. le duc

de Luynes mentionne élogieusement l'exposition du doublé et reconnaît les efforts déjà faits à cette époque par les exposants.

Plus tard, en 1855, 1862, 1867 et enfin en 1878, la Bijouterie or doublé prouva de plus en plus sa vitalité et l'importance de ses affaires; les récompenses les plus hautes lui furent décernées, et à la dernière exposition enfin, elle démontra qu'elle continuait à progresser, tout en suivant les exigences de la mode et le goût des nombreux acheteurs auxquels elle s'adresse.

Autrefois, l'article fantaisie, c'est-à-dire celui qui se rapproche le plus du bijou en or assez joliment fait, avait beaucoup de vogue dans le doublé et se vendait couramment à des prix relativement élevés, aujourd'hui, la mode aidant, la concurrence étrangère achevant, on est arrivé à fabriquer à des prix excessivement bas et par quantités considérables. Aussi maintenant, les fabriques sont-elles de véritables usines, occupant un très grand nombre d'ouvriers et employant un outillage considérable.

Peu à peu en effet, l'outillage se substitue à la main-d'œuvre et les outils les plus délicats et les plus ingénieux sont imaginés pour arriver à la grande production et au bas prix.

Au début, les affaires de la nouvelle industrie furent de suite assez considérables, le chiffre ne fit que s'accroître et peut atteindre aujourd'hui 7,000,000 de francs environ, l'exportation entre pour plus des quatre cinquièmes dans ce chiffre. Le nombre des ouvriers employés pour la fabrication de la Bijouterie or doublé est d'environ 2,000, tant à Paris que dans les ateliers de province.

Le nombre des maisons fabriquant la Bijouterie or doublé a progressé avec l'importance toujours grandissante de l'industrie; en 1889, huit exposants sur quinze fabricants environ ont participé au grand concours international, 1 grand prix

et 3 médailles d'or ont attesté l'intérêt que le Jury a accordé à cette spécialité de la Bijouterie. Un des exposants était membre du jury.

Par suite de la transformation de la mode, la Bijouterie or doublé a été atteinte et a dû modifier ses procédés de fabrication et viser à faire de plus en plus l'article courant et bon marché. Ainsi que nous le disons plus haut, c'est par l'outillage perfectionné que les fabricants arrivent à soutenir la concurrence et conserver encore certains marchés étrangers.

La Bijouterie or doublé se vend actuellement à peu près partout; les pays les plus acheteurs sont, avec la France où le doublé fantaisie se vend encore, les États de l'Amérique du Sud, l'Italie, l'Espagne, le Mexique et très peu l'Amérique du Nord qui fabrique elle-même pour sa consommation et devient de jour en jour le concurrent redoutable.

Parmi les causes qui dans certains pays ont nui à la vente du doublé, deux surtout sont à signaler :

1° Pendant la guerre de 1870-1871, l'Allemagne s'empara de la plupart des marchés où l'on exportait le doublé et grâce à l'or à très bas titre, put lui faire une très vive concurrence;

2° L'obligation de fabriquer à bon marché, amena beaucoup de fabricants à baisser la qualité du doublé.

Pour remédier à ces inconvénients, plusieurs moyens peuvent être employés : les expositions, les comptoirs d'échantillons à l'étranger, une fabrication toujours soucieuse du bon renom français et peut-être le groupement des intérêts.

L'exposition de 1889 où huit fabricants exposaient leurs produits, était surtout remarquable par la grande variété des objets exposés et par la modicité des prix.

En comparant cette dernière exposition avec sa devancière de 1878, on peut regretter, au point de vue du doublé, que la mode abandonnant le bijou poli pour le bijou argent et la

Pierre, oblige les fabricants de doublé à se rejeter sur l'article bon marché.

Plusieurs fabricants désireux de rendre à leur industrie le lustre d'autrefois, ont ajouté à leur fabrication un article nouveau qui par sa valeur intrinsèque pourrait retrouver auprès de l'acheteur la vogue que le doublé fantaisie perdait chaque jour. Nous voulons parler de l'or sur argent.

Dans cet ordre d'idées, de très jolis bijoux ont été exposés et à côté de ces bijoux, des porte-mines, des articles de bureaux, des articles de fumeurs, etc.

En somme aujourd'hui comme autrefois, les fabricants en or doublé ont affirmé leur suprématie sur leurs concurrents étrangers, tant au point de vue de la bonne fabrication que pour le choix et la variété des modèles.

La Bijouterie or doublé était à peu près sans représentants dans les sections étrangères à l'exposition de 1889; nous n'avons trouvé chez aucun des exposants étrangers des éléments de comparaison sérieux; seuls, les exposants de l'Amérique du Nord avaient quelques chaînes et quelques boutons intéressants.

Nous ne connaissons en réalité les progrès que font nos concurrents que par les articles que nous nous procurons, mais rarement par les expositions.

En résumé la Bijouterie or doublé française est loin de perdre de son importance, sans progresser d'une façon notable (elle a depuis longtemps atteint son apogée), elle maintient son rang, affirme sa vitalité, augmente ses affaires et ses débouchés, et, tout en se transformant suivant les exigences de plus en plus multiples de la concurrence et de la mode, reste à son rang de grande industrie parisienne.

COMMISSION ADMINISTRATIVE

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

COMMISSION ADMINISTRATIVE

DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889

Membres de la Commission :

MM. FOUILHOUX, *Président.*

DEBAIN,

FROIDEFOND,

GAILLARD,

LANGOULANT

JACTA, *Secrétaire.*

COULBEAUX, }
SAVART, } N'ont pas assisté aux séances.

Messieurs,

Le travail que vous avez confié à la Commission administrative de l'Exposition universelle de 1889, à Paris, est, en même temps qu'un historique succinct, un résumé d'observations prises sur le vif et destinées à faciliter la tâche des futurs organisateurs d'Expositions Universelles en ce qui concerne nos industries. Son but est donc d'attirer l'attention sur des améliorations possibles et non de critiquer l'œuvre de

confrères courageux et méritants qui se sont dévoués pour le bien commun. Ils savent d'ailleurs, comme vous savez, que toute œuvre humaine est perfectible, et ont reconnu déjà, d'ailleurs, le bien fondé de nos observations, que nous nous sommes efforcés de rendre d'une façon aussi impartiale que possible, et aussi courtoise qu'il est dans les habitudes de la Chambre.

Nous avons relaté les usages administratifs des Expositions antérieures, et nous avons ajouté, sous forme de vœu, les desiderata de la Commission ; nous avons approuvé ce qui nous a semblé approuvable et critiqué ce qui nous a paru critiquable. Enfin nous voudrions avoir résolu la question si délicate de l'admission aux Expositions Universelles de certains marchands bijoutiers et joailliers ; nos confrères orfèvres réservant leur opinion en ce qui les concerne.

Passons maintenant à la description de nos sections, chose qui peut sembler fastidieuse actuellement, alors que tout est encore présent à l'esprit ; mais qui, dans quelques années aura son utilité.

L'entrée principale de chacune des classes 37 et 24 donnait à droite et à gauche dans la galerie d'honneur et en vis-à-vis, de sorte que nos Industries sœurs n'étaient pas séparées, mais voisines.

La section de la Bijouterie-Joaillerie, de laquelle faisait également partie la Bijouterie-Imitation, occupait un espace rectangulaire de 1,597 m. carrés ; soit 66 m. 66 cent. de largeur et 25 m. de longueur ; plus, en avant un espace en annexe de 16 m. 66 sur 8 m. 33 dans lequel se trouvait un large couloir de 8 m. de largeur sur 8 m. 33 de longueur par où l'on pénétrait dans la section.

Dans ce couloir, qu'on avait décoré d'armures et de panoplies sur fond de tapisserie, était, à droite, l'entrée d'un grand salon destiné aux réunions des Comités, et à la réception des

visiteurs illustres. C'est là que M. le Président de la République fut reçu par le Comité d'organisation lors de sa visite.

Dans un angle de ce salon se trouvait une cabine téléphonique à l'usage des exposants de notre industrie. Cet arrangement était parfait.

Ce couloir donnait donc accès à la section et on pénétrait dans celle-ci en passant sous un gracieux portique à trois baies, en treillages de bois découpé peint en vert d'eau et habilement décoré. On se trouvait alors dans une avenue centrale large de 6 m. bien éclairée et le visiteur avait l'agréable impression de l'ensemble de la section.

De chaque côté de cette avenue plusieurs grands groupes de vitrines, oblongs à pans coupés et séparés entre eux par des allées transversales de 3 m. 38.

A la suite des deux premiers groupes ou pavillons, quatre autres de moindre dimension, mais pas de moindre qualité, et par leur forme à pans coupés laissant un espace en rotonde au centre de l'avenue. Ces quatre pavillons étaient occupés par les plus importantes maisons de Paris et attiraient à eux seuls une foule qui s'agglomérait là et négligeait presque complètement le reste (1).

Ces pavillons passés, on en rencontrait encore deux autres grands ; puis encore deux autres ; ces deux derniers étaient occupés : l'un, celui de droite, par les fabriques de doublé ; l'autre, celui de gauche, par les fabriques de bijou-imitation que rien n'indiquait au public.

Tout autour de ces dix pavillons se trouvait une allée en pourtour de 4 m. de largeur, garnie d'un côté par les vitrines adossées à celles de l'allée centrale, et de l'autre par des vitrines murales, et qui toutes étaient bien délaissées du public, pour plusieurs motifs : le premier était l'éclipse forcée

(1) Ajoutons encore que l'exhibition d'un certain gros diamant à cet endroit, ne contribuait pas peu à encombrer la section.

que leur faisait subir le groupement de toutes les richesses dans une allée centrale ; il convient d'ajouter aussi que leur attrait était moindre ; le deuxième motif était le manque d'accès à cette allée en pourtour sans débouchés sérieux, et ne conduisant à rien d'attrayant ; le troisième et le plus capital était l'éclairage défectueux de la toiture pour lequel cependant les réclamations du Comité n'ont pas fait défaut, mais n'ont pu aboutir parce qu'il a été, a-t-on répondu, le seul à faire cette observation. Il en fut de même pour le velum uniformément imposé comme épaisseur d'étoffe, par l'administration.

Pour parer à ces inconvénients qui ont découragé beaucoup d'exposants, on recommande à l'avenir, au membres du Comité d'organisation, d'insister pour :

- 1° Un bon éclairage ;
- 2° L'accès et la sortie faciles ;
- 3° En ce qui concerne le Comité seul une répartition étudiée des attractions.

Malgré tout et après avoir rappelé combien les tentures des vitrines était de couleurs disparates, nous dirons que le nombre des exposants de notre classe était de 90, plus 8 fabricants de doublé or sur argent et qu'ils ont remporté 85 médailles sur 249 données, soit les $\frac{2}{5}$, ainsi décomposées : 3 grands prix sur 4 (1) ; 20 médailles d'or sur 40 ; 31 médailles d'argent sur 73 ; 30 médailles de bronze sur 100 ; plus 7 mentions honorables sur 67.

En ce qui concerne nos confrères orfèvres, ils étaient mieux partagés comme espace. Etant moins nombreux, ils avaient plus leurs aises. En effet ils étaient 43 exposants et occupaient un espace de 1,625 mètres carrés.

Les pièces d'orfèvrerie demandant un grand cadre en rai-

(1) Le quatrième a été aussi donné à une fabrique française de perles imitées, exposant dans la section.

son du volume de certaines d'entre elles, les principaux d'entre eux avaient chacun un salon, un magasin dont la tenture extérieure, uniforme, en drap gris-bleu, agrémenté de soutaches marron et or était d'un bel effet. Chaque salon ou magasin adossé à la muraille et en façade sur une grande allée, dans laquelle, sans nuire à l'effet d'ensemble, étaient installées des vitrines isolées, autour desquelles la circulation était des plus faciles, et bien que le contenu de presque toutes ces vitrines, sauf deux ou trois, fût moins intéressant que ce qui était exposé dans les salons en pourtour, et contrairement à ce qui avait lieu d'attirer notre critique pour la classe 37 ; toutes ces vitrines, centrales disons-nous, étaient d'un accès facile et bien éclairées.

Une seule question : Pourquoi les orfèvres qui ont exposé de la Bijouterie et de la Joaillerie, n'ont-ils pas concouru pour ces deux industries dans la classe 37, au lieu de concourir dans la classe 24 ? Qu'ils y exposent, soit ; qu'ils y concourent, non. Il y a là inégalité flagrante.

La même question devrait certainement être posée à l'inverse en ce qui concerne les exposants de la classe 37.

L'Orfèvrerie française a remporté 35 médailles sur 77 données, soit presque la moitié, ainsi décomposés : 4 grands prix sur 5 ; 9 médailles d'or sur 17 ; 22 médailles d'argent et 2 mentions honorables sur 23.

En résumé pour la Bijouterie et la Joaillerie comme pour l'Orfèvrerie les exposants français ont remporté la majeure partie des plus hautes récompenses ; ils ne se trouvent en minorité que pour les récompenses inférieures ; ils ne pouvaient souhaiter mieux.

Ceci dit, nous allons entrer dans les questions administratives.

Tout d'abord la Commission tient à bien faire savoir à la Chambre combien les documents et devis de l'Exposition de

1878 classés dans ses archives ont facilité la tâche aux membres du Comité d'Installation de 1889 ; elle ne peut qu'approuver ce qui a été fait et ce qui sera certainement renouvelé pour l'avenir et prie M. le Président de bien vouloir faire les démarches auprès du Comité d'installation pour que la Chambre puisse rentrer en possession de tous ces précieux documents qui sont à sa disposition, d'ailleurs, ainsi que ceux de l'Exposition de 1889.

Nomination du Jury d'admission.

Il est d'usage que l'administration supérieure se réserve le droit de nommer les membres appelés à la formation du Jury d'admission.

La Commission émet le vœu que ces membres soient choisis parmi les plus compétents de la corporation et que chaque spécialité de fabrication y ait son représentant.

Il serait désirable qu'un certain nombre de ces membres fût nommé par les candidats exposants réunis à cet effet par les soins des Chambres syndicales de la corporation.

Les noms des candidats devraient être portés sur des bulletins détachés, un bulletin pour chaque nom, de façon à éviter même le soupçon d'une pression quelconque par l'inscription sur une liste du nom des personnes recommandées. Enfin il serait utile que l'administration supérieure étudiât un code international pour l'admission aux expositions de cette nature.

Admission des candidats exposants.

(Les membres présents aux séances étant tous fabricants, ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir recevoir les observations de leur collègue marchand représentant cependant une partie intéressante des personnes prenant part aux expositions.

Sur la question de l'admission, la discussion a été plus animée ; quelques membres de la Commission administrative

se basant sur le principe reconnu que les Expositions ont un but plus élevé que le côté pécuniaire ; qu'elles ont été créées pour l'émulation des progrès de l'industrie, sous peine de les voir rapidement dégénérer en grands bazars ; ces membres de la Commission, disons-nous, étant d'avis que les fabricants bijoutiers-joailliers ou orfèvres (1) soient seuls admis à exposer les produits de leur industrie, à l'exclusion formelle de tout marchand bijoutier-joaillier ou orfèvre, exerçant le commerce de détail en boutique, en appartement, ou de toute autre manière, et n'ayant pas un atelier sérieusement installé depuis une époque déterminée.

La question n'est pas nouvelle, à chaque Exposition on peut dire qu'elle a été agitée, mais jamais résolue ; car s'il est vrai que la démarcation soit facile à établir, pour une partie de notre corporation, entre fabricants et marchands, vendant des objets de consommation courante ; il en est tout autrement de certains marchands des quartiers fréquentés par les favorisés de la fortune.

En effet les bijoutiers, marchands en premier cités, habitent en général des quartiers populeux ou excentriques et ne traitent qu'avec une clientèle relativement peu difficile, et qui se laisse entièrement guider par eux. De ce fait on peut dire qu'ils limitent leurs opérations à l'achat et à la vente de marchandises qui leur sont offertes par les fabricants spécialistes. Il faut ajouter que ces marchands n'ont jamais été admis aux Expositions et qu'ils ne font faire aucun progrès à notre industrie.

Pour ceux-là la question est facile à trancher.

Mais il en est tout autrement des marchands joailliers-bijoutiers — les orfèvres se réservant — qui prennent part aux Expositions.

(1) Bien réputés tels.

En effet ceux-ci sont sans cesse sur la brèche pour faire mieux les uns que les autres, et leurs connaissances artistiques et techniques sont indiscutables, du moins pour beaucoup d'entre eux. Toujours à la recherche du nouveau et constamment tenus en éveil par les connaissances artistiques de leur clientèle, amateur, instruite, raffinée et disons-le aussi, blasée; de là ce stimulant qui les oblige à chercher à complaire à cette clientèle, à la séduire ou à devancer ses désirs. Beaucoup, parmi ces marchands bijoutiers-joailliers, ont fait leur apprentissage technique, d'ailleurs, ont appris à dessiner, à créer, et par suite des circonstances, sont devenus marchands, comme d'autres sont devenus fabricants. Il leur est, il faut le dire, relativement facile de créer, placés qu'ils sont entre leur clientèle qui, souvent les inspire, leur donne la note du jour, et certains fabricants qui s'ingénient à devancer leurs désirs aussi et leur soumettent des idées nouvelles.

Quelques-uns, parmi ces marchands, ont un atelier, mais il est forcément réduit à une seule inspiration, à une seule manière de faire; et cela ne les empêche pas d'ailleurs d'avoir recours aux fabricants, et dans une très grande proportion.

Arrivons à une autre raison en faveur de l'admission de certains marchands : la lutte pour le développement des progrès de notre industrie.

Les marchands de notre corporation sont bien mieux placés que les fabricants pour cela; étant toujours en vue, ils peuvent, ils osent entreprendre la fabrication d'objets marquants, devant lesquels un fabricant recule n'en ayant que le placement restreint, tandis que pour eux, marchands, cela leur constitue une réclame, leur attire l'attention des amateurs et de plus, ils courent la chance sérieuse de vendre ces objets qui sont constamment exposés dans leurs magasins.

Enfin, et de l'ensemble de ce qui précède, il résulte que les vitrines de ces marchands seront toujours plus riches, mieux garnies et plus attrayantes que celles des fabricants, qui, du reste, à moins d'avoir une clientèle de commissionnaires ou d'exportation, se hasardent peu à exposer, connaissant la mise à l'index qui s'ensuit pour eux.

Done pour conelure, la plus irréfutable des raisons qui militent en faveur de leur admission est que la réunion de toutes les merveilles de Joaillerie et de Bijouterie osées par ces marchands, constitue pour les Expositions, l'éclat qui rehausse l'importance de notre industrie aux yeux de l'étranger et l'attrait qui amène les visiteurs, et sans lesquels nos vitrines seraient en partie délaissées ou seulement visitées par les commerçants spécialistes, cela au grand détriment de notre corporation tout entière.

L'idée émise du elassement en catégories de fabricants et de marchands a été également discutée et finalement écartée, comme nuisible à l'effet d'ensemble et à l'intérêt général.

Se conformant done au principe déjà énoncé, relativement à la création des Expositions qui ont été faites au profit des progrès de l'industrie et non au profit du luere, la majorité de la Commission a émis le vœu que l'on n'admette aux Expositions universelles que les producteurs; et que l'on écarte ceux qui font uniquement commeree de Bijouterie, de Joaillerie ou d'Orfèvrerie. Elle a également émis le vœu que le jury d'admission fasse au sujet des candidats exposants marchands dont il vient d'être parlé, une enquête des plus minutieuses afin de n'admettre que ceux dont les qualités techniques et artistiques sont reconnues indiscutables et pour que seuls les objets fabriqués dans leur atelier soient admis au coneours.

Nominations du Comité d'Installation.

La Commission émet le vœu que la nomination du comité d'Installation se fasse dans les mêmes conditions que celles énoncées précédemment pour la nomination du Jury d'admission et de plus que ses membres soient exclusivement choisis parmi les exposants, comme cela a toujours eu lieu d'ailleurs, de façon à ce que leur responsabilité relative soit engagée en ce qui concerne les dépenses et l'ensemble de l'installation.

La Commission recommande fortement l'innovation qui a lieu en 1889 de lier les exposants par des traites acceptées pour la somme qui est supposée leur incomber de façon à faciliter au Comité l'évaluation des dépenses respectives ; à lui permettre de tabler sur un quorum pour l'ensemble de l'organisation ; et en même temps à maintenir dans leur intention première les futurs exposants.

Cette idée a semblé bonne et est sérieusement recommandée pour l'avenir, car elle écarte immédiatement les indécis.

La Commission administrative recommande la convocation simultanée des exposants et par circulaire, pour le choix de leur emplacement, une fois les principales dispositions d'ensemble prises.

Comme en 1889 une gradation dans le prix des emplacements est également recommandable.

Cependant et sans que cela nuise, il serait désirable que les vitrines d'importance secondaire soient d'un accès plus obligatoire à la foule des visiteurs et que l'on ne fasse pas une seule allée d'honneur aussi indiquée où tout l'attrait soit réuni. Il est juste d'ajouter que l'administration a, paraît-il, en quelque sorte imposé une allée centrale pour chaque section de façon à étendre la vue d'ensemble.

Certaines curiosités du genre d'un certain gros diamant sont aussi appréciables pour attirer la foule, à condition toutefois qu'elles ne gênent en rien l'approche des vitrines par l'encombrement.

Il serait d'une grande utilité de donner autant de moyens d'entrée et de sortie qu'il y aurait d'allées principales de façon à faciliter l'accès, à l'obliger presque, et à éparpiller le plus possible les visiteurs, ce qui bénéficierait à tout le monde.

En outre, l'évacuation de la section serait vivement faite par ce moyen en cas urgent.

Les vitrines d'un style Louis XV modernisé, en chêne ciré, et sobres de sculptures, étaient d'un heureux effet. L'accord a été unanime là-dessus. C'était l'agencement le plus gracieux de toute l'Exposition et il a, pour sa part largement contribué à faire admirer les objets exposés. L'idée des bureaux placés derrière, dans l'enclave formée de la réunion des vitrines, était bonne ; seule la répartition de ces bureaux pour les vitrines d'angles était par trop exigüe.

Comme il a déjà été dit, et comme cela ne saurait trop l'être, l'éclairage était très insuffisant ; non pour l'allée centrale placée sous le vitrage et pour les vitrines adossées aux murailles qui recevaient directement la lumière, mais bien pour celles qui faisaient face à ces dernières dans les allées de pourtour.

Il faudrait à l'avenir éviter ces vitrines à contre jour qui donnaient de la tristesse et qui, malgré des plafonds et des fonds en glaces présentaient un vilain effet de miroitement qui permettait aux rares visiteurs de se mirer, mais qui les gênait pour regarder les objets exposés.

A ce point de vue, des vitrines entièrement en glaces seraient désirables bien que moins décoratives.

Le velum devrait être aussi moins épais, ou mieux mo-

bile, car dans les journées sombres il obscurcissait trop et il serait indispensable que l'on pût tamiser l'intensité de la lumière dans les jours ensoleillés.

Encore malgré l'administration, on a pris dans les dernières journées la mesure tardive de le supprimer, et on a pu ainsi constater combien il avait été nuisible.

Passons d'une série d'observations à une approbation en disant que l'idée de fermer la section par des grilles était une excellente mesure de précautions.

En ce qui concerne *surtout l'ouverture des vitrines le matin* et leur fermeture le soir, la régularité a beaucoup laissé à désirer, le personnel des exposants se relâchant beaucoup. Cette irrégularité du matin fait le plus grand tort aux confrères exacts, et a été très préjudiciable aux exposants en plus d'un cas ; car maint visiteur illustre, n'a pu visiter notre section, qui était pressé par le temps pour son voyage, et qui aimait jouir du calme du matin. Il serait désirable qu'une surveillance permanente fût établie à tour de rôle parmi les exposants eux-mêmes, et qu'une amende même fût infligée aux retardataires.

Nomination du Jury des Récompenses.

Encore pour cette nomination la Commission émet le vœu qu'elle ait lieu dans les mêmes conditions que pour celles dont il a déjà été parlé, *que dans celle-ci surtout les différents genres de la fabrication soient représentés*, et que les membres du Jury soient surtout choisis parmi les exposants déjà médaillés aux Expositions Universelles de façon à laisser les nouveaux exposants, au moins espérer une récompense, autrement le recrutement de ces derniers deviendrait difficile.

La Commission est absolument opposée à l'idée de laisser bénéficier les membres du Jury qui n'ont pas obtenu les plus

hautes récompenses aux Expositions Universelles, du titre *Hors Concours* car il serait tout à fait inique dans ce cas, de les voir bénéficier du titre que cette fonction de Juré comporte. — La simple mention *Membre du Jury* devrait seule leur être attribuée ; c'est déjà un bel honneur que d'être appelé à juger ses pairs.

Il serait utile que le Jury fit aussi une deuxième visite aux vitrines, car certains exposants ont exprimé leur mécontentement sur la façon sommaire dont ils avaient été visités.

Pour faciliter la tâche du Jury, et huit jours avant son passage, chaque exposant devrait adresser au Président du jury une note explicative et très brève, concernant les principaux objets sur lesquels il désire tout spécialement attirer l'attention ; car bien souvent de part et d'autre, la précipitation d'un côté, l'émotion de l'autre empêchent l'appréciation d'être suffisamment rendue.

Récompenses

Ce sujet est délicat à aborder.

Comme toujours, les récompenses donnent matière à récriminations, car malgré le bon vouloir et l'impartialité du Jury, il est impossible que tout le monde soit satisfait. — Cependant le principal grief qui a pu être relevé auprès de beaucoup d'exposants est que, presque toujours, l'importance d'une maison a beaucoup plus de poids dans la balance du Jury qu'un progrès ou une innovation. — C'est là une des causes qui déconcertent beaucoup les chefs de maison désireux d'exposer.

Bien que les réflexions qui vont suivre soient du domaine de l'administration supérieure, la Commission a cependant cru pouvoir dire qu'à son avis on donne trop de récompenses

et qu'en en donnant trop on en diminue la valeur. Il serait d'ailleurs facile d'encourager les non-récompensés et de leur donner satisfaction en créant une médaille d'exposant, sans autre titre.

Il serait désirable qu'il y eût un seul Grand Prix pour la Bijouterie, un seul pour la Joaillerie, et un seul pour l'Orfèvrerie, et que les exposants qui ont obtenu cette haute récompense ne soient plus admis au concours. Il existe d'ailleurs d'autres manières de les récompenser s'ils sont restés à la hauteur de leur situation.

Les médailles d'or devraient être de deux modules, ou mieux, ainsi que toutes les médailles du reste, devraient être classées par ordre de mérite au lieu de l'être par ordre alphabétique, car deux exposants peuvent obtenir la même récompense, bien que leur exposition n'ait pas la même valeur.

Pour clore ce dernier chapitre, nous exprimerons le désir qu'à points égaux, pour une récompense, les fabricants aient la préférence sur les marchands, car il est admissible qu'ils ont moins de facilités pour la lutte égale.

Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à souhaiter que les organisateurs de nos Expositions soient, autant que possible, toujours les mêmes ; d'abord pour leur exprimer notre reconnaissance, et ensuite pour nous conserver le bénéfice de l'expérience acquise.

La Commission vous remercie, Messieurs, d'avoir prêté l'attention à la lecture de son travail, elle vous remercie aussi de la confiance que vous lui avez témoignée ; elle pense avoir répondu aux désirs des exposants de la corporation. Si à ces observations vous jugez devoir en ajouter d'autres, la Commission sera heureuse de les enregistrer.

1889

Distinctions Honorifiques

ET RÉCOMPENSES

OBTENUES PAR LES MEMBRES DES JURYS

DES CLASSES 24 ET 37

PAR LES EXPOSANTS ET LEURS COLLABORATEURS

ONT ÉTÉ PROMUS DANS L'ORDRE NATIONAL DE LA
LÉGION D'HONNEUR :

Au grade d'Officier :

MM. Boucheron et Falize.

Au grade de Chevalier :

MM. L. Aucoc, G. Boin, E. Gaillard, E. Marret,
Germain Bapst, rapporteur de la Commission
de l'histoire du travail.

CLASSE 5 bis. — ENSEIGNEMENT DES ARTS DU DESSIN

Médaille d'Or : O. Massin.

Classe 24 : Orfèvrerie

LISTE DU JURY

Poussielgue-Rusand. ..	France.	Sandoz.....	Egypte.
Schieb.....	Etats-Unis.	Chopin.....	Russie.
Falize.....	France.	Lamunière.....	Suisse.
Chenaillier.....	France.	Odiot.....	France.
Krogh.....	Danemark.	Flamant.....	France.

Grands Prix

Armand Cailliat. — France.	Froment-Meurice. — France.
Christoffe et Cie. — France.	Tiffany and Co. — Etats-Unis.
Fannières frères. — France.	

Médailles d'Or

Aucoc. — France.	Fray. — France.
Bachelet. — France.	Gorham Manuf. Co. — Etats-Unis.
Boin-Taburet. — France.	Khlebnikoff (J. P.) et Cie. — Russie.
Bossard. — Suisse.	Meridan Britannia. — Grande-Bretagne.
Brateau. — France.	Ovtchinnikoff (P.) fils. — Russie.
Christesen. — Danemark.	Tétard. — France.
Comité de Siam. — Siam.	Vernaz et Mme Vernaz-Vechte. — France.
Debain. — France.	
Dufraisne de Saint-Léon. — France.	
Fraget (J). — Russie.	

Médailles d'Argent

Accarisi. — Italie.	Keller frères. — France.
Boucheron. — France.	Kiriukosho-Kaisha. — Japon.
Hohm-Hermann. — Autriche-Hongrie.	Leroy et Cie. — France.
Boulenger. — France.	Mérite. — France.
Brunet. — France.	Michaut. — France.
Cailar-Bayard et Cie. — France.	Olsen. — Norvège.
Cardeilhac. — France.	Philippi. — France.
Fonseca (Henriquez). — Portugal.	Saito. — Japon.
Gerntien. — Pays-Bas.	Tallois et Mayence. — France.
Hertz (Peter). — Danemark.	Trioullier frères. — France.
	Wilmotte et fils. — Belgique.

Médailles de Bronze

Andersen. — Norvège.	Goldsmiths Alliance. — Grande-Bretagne.
Aschmarine (R.-M.). — Russie.	Goldsmiths Silversmiths. — Grande-Bretagne.
Boivin. — France.	Hammer. — Norvège.
Bucher. — Suisse.	Joret. — France.
Camus. — France.	Kateb. — Egypte.
Comité d'exposition de l'Inde. — Inde Française.	Klinger (G). — Russie.
Comité tunisien. — Tunisie.	Link. — Autriche-Hongrie.
Collectivité du gouvernement Bolivien. — Bolivie.	Maison. — France.
Coussourelis (N). — Grèce.	Merle. — France.
Dixon (Joseph) and Sons. — Grande-Bretagne.	Moreau (Felipe). — Uruguay.
Ecole industrielle de Cortina. — Autriche-Hongrie.	Philipp et Cie. — Suisse.
Frenais. — France.	Protectorat de l'Annam et du Tonkin. — Annam Tonkin.
Gavard. — France.	Province d'Hanoï. — Tonkin.
Guerchet. — France.	Useldinger. — France.
	Testevuide. — France.

Mentions Honorables

Achem Zarrouch. — Tunisie.	Lambert. — France.
Ardeshir and Byramji. — Grande-Bretagne.	Liacopoulos (E.). — Grèce.
Artola (V ^e). — Bolivie.	Milochévitch. — Serbie.
Avila (Danel). — Salvador.	Miloukoff (D.-P.). — Russie.
Bitetos (J.-M. Pereira). — Portugal.	Moreira (V ^e) et fils. — Portugal.
Bonker. — Etats-Unis.	Pinto Gouvea (B.). — Brésil.
Demarchi. — Algérie.	Planté. — Cambodge.
Festraets (Pierre). — Belgique.	Ropalla. — Roumanie.
Garcia (Vda é Hijos de Fernando. — Espagne.	Saïdou Cattan. — Tunisie.
Jeandot. — Cambodge.	Saridis. — Egypte.
Laforge. — France.	Taieb et Mestaoui. — Tunisie.
	Yong-Heng. — Chine.

COLLABORATEURS

Médailles d'Or

Bastie, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Glachant, de la maison Falize. — France.
Broecks, de la maison Christoffe. — France.	Mallet, de la maison Christoffe. — France.
Cameré, de la maison Froment-Meurice. — France.	Pye, de la maison Bapst et Falize. — France.
Dardare, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Récipon, de la maison Odier. — France.
Diomède, de la maison Odier. — France.	Vindry, de la maison Armand-Calliat. — France.

Médailles d'Argent

Bako, de la maison Debain. — France.	Florange, de la maison Tétard. — France.
Beaulieu, de la maison Aucoc. — France.	Gérard, de la maison Poussielgue-Rusand (Rappel). — France.
Bouilhet, de la maison Armand-Calliat. — France.	Godin, de la maison Christoffe. — France.
Boutry, de la maison Fannière frères. — France.	Henri, de la maison Boucheron. — France.
Brard, de la maison Aucoc. — France.	Kierzawa, de la maison Fragnet. — France.
Chambaud, de la maison Armand-Calliat. — France.	Komaroff, de la maison Ovtchinnikoff. — Russie.
Colliot, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Lancosme, de la maison Bapst et Falize. — France.
Curran, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.	Latour, de la maison Christoffe. — France.
Desprez, de la maison Fray. — France.	Lechêne, de la maison Tallois et Mayence. — France.
Dimes, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.	
Férin, de la maison Froment-Meurice. — France.	

Lindinger, de la maison Fannièrè frèrès. — France.	Routhier, de la maison Bapst et Fàlize. — France.
Menu, de la maison Boucheron. — France.	Royer, de la maison Tallois et Mayence. — France.
Moisset, de la maison Boin-Taburet. — France.	Schmalfeld, de la maison Christesen. — Danemark.
Olsen fils, de la maison Olsen. — Norvège.	Siaux, de la maison Armand-Calliat. — France.
Richard, de la maison Bapst et Fàlize. — France.	Talle, de la maison Odier. — France.
Roger, de la maison Froment-Meurice. — France.	Trotté, de la maison Christoffe. — France.
	Wilkinson, de la maison Gorham Etats-Unis.

Médailles de Bronze

Andrieu, de la maison Debain. — France.	Hansen, de la maison Christesen. — Danemark.
Balascheff, de la maison Khlebnikoff. — Russie.	Heintze, de la maison Christoffe. — France.
Basset, de la maison Christoffe. — France.	Hughes, de la maison Gorham. — Etats-Unis.
Bidault, de la maison Brunet. — France.	Jeansen, de la maison Wilmotte. — Belgique.
Boas, de la maison Hertz-Peter. — Danemark.	Jepsen, de la maison Beriden Britannia. — Grande-Bretagne.
Bonnard, de la maison Armand-Calliat. — France.	Josdin, de la maison Gorham. — Etats-Unis.
Bonvalet, de la maison Cardeilhac. — France.	Kittel, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.
Buhot, de la maison Fannièrè frèrès. — France.	Labiche, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.
Chenet, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Lantoni, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.
Chesneau, de la maison Froment-Meurice. — France.	Lasseau, de la maison Wilmotte fils. — Belgique.
Clerc, de la maison Trioullier. — France.	Lepienski, de la maison Fraget. — Russie.
Chodorowski, de la maison Fraget. — Russie.	Levamby, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.
Debans, de la maison Christoffe. — France.	Marchant, de la maison Brunet. — France.
Degrais, de la maison Boulenger. — France.	Ménard, de la maison Boin-Taburet. — France.
Desbrosse, de la maison Fray. — France.	Michailoff, de la maison Ovtshinnikoff. — Russie.
Desvigne, de la maison Cardeilhac. — France.	Mouffard, de la maison Wilmotte fils. — Belgique.
Dufêtre, de la maison Armand-Calliat. — France.	Petit, de la maison Michaud. — France.
Dufour, de la maison Christoffe. — France.	Plewiski, de la maison Fraget. — Russie.
Durand, de la maison Froment-Meurice. — France.	Poilleux, de la maison Lefebvre fils. — France.
Fauvel, de la maison Trioullier. — France.	Prevost, de la maison Tétard. — France.
Gourdon, de la maison Christoffe. — France.	Tatakine, de la maison Ovtshinnikoff. — Russie.
Giorcelli, de la maison Christoffe. — France.	Villain, de la maison Fannièrè frèrès. — France.

Mentions Honorables

Abeille, de la maison Cailar-Bayard. — France.	Lignereux, de la maison Keller. — France.
Baylay, de la maison Fray. — France.	Louaintier, de la maison Cailar-Bayard. — France.
Berttoli, de la maison Fannièrre fils. — France.	Merle (H.), de la maison Merle. — France.
Blondel, de la maison Fannièrre fils. — France.	Merle (F.), de la maison Merle. — France.
Boirel, de la maison Christoffe. — France.	Périllat, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.
Caron, de la maison Christoffe. — France.	Pierrat, de la maison Boin-Taburet. — France.
Chauvicourt, de la maison Teste-vaude. — France.	Polme, de la maison Armand-Cailiat. — France.
Defournoux, de la maison Armand-Cailiat. — France.	Poutrait, de la maison Boulenger. — France.
Dreux, de la maison Boin-Taburet. — France.	Prevost, de la maison Christoffe. — France.
Dupuis, de la maison Debain. — France.	Shaker, de la maison Gorhem. — Etats-Unis.
Fabvre, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Simon, de la maison Christoffe. — France.
Kolmus, de la maison Trioullier. — France.	Viot, de la maison Cardeilhac. — France.
Lecordier, de la maison Boivin. — France.	Wattieaux, de la maison Poussielgue-Rusand. — France.
Lecot (A.), de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	Wilkinson, de la maison Gorham. — Etats-Unis.
Lecot (C.), de la maison Poussielgue-Rusand. — France.	

Classe 37 : Joaillerie-Bijouterie

LISTE DU JURY

Martial-Bernard.. France.	Prytz (Torolf).... Norvège.
Boas (J.-J.)..... Pays-Bas.	Froidefon..... France.
Marret (E.)..... France.	Murat..... France.
Aucoc (Louis).... France.	Piel (A.)... .. France.
Taub (Louis)..... Autriche-Hongrie.	Soufflot..... France.
Tonks (J.-W.).... Grande-Bretagne.	Gaillard fils..... France.
Lévy (Emile)..... Etats-Unis.	Mascuraud..... France.
Magagna..... Italie.	

Grands Prix

Boucheron. — France.	Savard et fils: — France.
Vever. — France.	Topart et Ruteau. — France.

Médailles d'Or

Aucoc (André). — France.	Jacta fils. — France.
Bohm. — Autriche-Hongrie.	Latinie (Leandre). — Belgique.
Bourdier. — France.	Lefebvre fils aîné. — France.
Bréant et Coulboux. — France.	Lévy frères. — France.
Charlot frères. — France.	Louvet. — France.
Christesen. Danemark.	Melillo (G.). — Italie.
Debut et Coulon. — France.	Moche (J.) et Cie. — France.
Dréville et Labie. — France.	Molard. — France.
Durand-Leriche. — France.	Péconnet. — France.
Ferré. — France.	Pichon et Cie. — France.
Fiori (Ernest). — Italie.	Prat. — France.
Fornet. — France.	Roulina. — France.
Fouquet. — France.	Rouvenat et Després (F.). — France.
Garraud (Henri). — France.	Rossel fils. — Suisse.
Goldsmiths et Silversmiths Co. — Grande-Bretagne.	Sordoillet. — France.
Goupil. — France.	Téterger. — France.
Gross, Langoulant et Cie. — France.	Thierry (de) et Cie. — France.
Guyperle. — France.	Tiffany et Cie. — Etats-Unis. ✓
Hantz. — Suisse.	Valès (Constant). — France.
Héricé. — France.	Villa Benvenuto. — Italie.

Médailles d'Argent

Alexandre. — France.	Goldsmiths Alliance. — Grande-Bretagne.
Andersen. — Norvège.	Goujon. — France.
Aubriot. — France.	Guillet. — France.
Baudet fils. — France.	Guirand (E.) et Cie. — France.
Beaudoin. — France.	Ilagneaux. — France.
Besson. — France.	Halberg et Janhsson. — Suède.
Brunet. — France.	Hammer. — Norvège.
Casiez et fils. — France.	Herfort (V ^e). — France.
Charles (Jean) et fils. — France.	Hersant. — France.
Charles (P.). — France.	Hertz (Bernard). — Danemark.
Clasens Lunardi. — France.	Jaquet. — France.
Cœuré (Edouard). — France.	José Gonzalez Cosio. — Mexique.
Couturier. — France.	Kersch. — Autriche-Hongrie.
Criscuolo. — Italie.	Lemoine fils. — France.
Crouch (J.-M.). — Grande-Bretagne.	Lhomme. — France.
David (V ^e) et frères. — France.	Loeb. — France.
Decaux. — France.	Lucy (Paul). — France.
Delatre. — France.	Marguerond (Joseph-J.). — France.
Delion. — France.	Masriera Hermanos. — Espagne.
Didron. — France.	Michelin. — France.
Durantin. — France.	Morabito. — Italie.
Egger frères. — Autriche-Hongrie.	Palsseau Feil. — France.
Fairchild. — Etats-Unis.	Pennelier. — France.
Fasoli. — Italie.	Petit fils. — France.
Féau. — France.	Philip. — France.
Féraud et Rousset (L.). — France.	Piscione (Michel). — Italie.
Fouilhoux. — France.	Pochelon. — Suisse.
Galand. — France.	Poullain. — France.
Gallerand. — France.	Porzer. — Autriche-Hongrie.
Gauthier fils. — France.	Regad fils. — France.
Giraudon. — France.	

Renn. — France.
 Richstaedt. — France.
 Rousseau frères. — France.
 Samba Lambé Thiam. — Sénégal.
 Sancan. — France.
 Sauvé et fils. — France.
 Schmitt. — France.

Sivelli. — Italie.
 Steiner et Kolliner. — Autriche-Hongrie.
 Turpin. — France.
 Vaguer (Alexandre). — France.
 Vuillermoz et Mangon. — France.

Médailles de Bronze

Aguggione. — Italie.
 André. — France.
 Ardeshir et Byranji. — Grande-Bretagne.
 Assisi. — Italie.
 Auvigne. — France.
 Bacellon (Jacques). — France.
 Barbary. — France.
 Barchizzi et Pélissier. — Italie.
 Benard. — France.
 Beristain. — Espagne.
 Bernasconie. — Italie.
 Bieli. — France.
 Billaut. — France.
 Binet et Gringoire. — France.
 Blum. — France.
 Bluntschli et Cie. — Suisse.
 Bourcier. — France.
 Boutet père et fils. — France.
 Bunon. — France.
 Burger. — Suisse.
 Canocchi et Chiari. — Italie.
 Caron. — France.
 Candelot. — France.
 Chalin. — France.
 Chopard frères. — France.
 Chesny. — France.
 Chobillon. — France.
 Claux. — France.
 Daubrée. — France.
 David et Grosogeat. — France.
 Demarchi et fils. — Algérie.
 Dubois frères. — France.
 Ducreux. — France.
 Duguine (Clément). — France.
 Dutartre (A.) et Menez. — France.
 Eguiazu (Léon). — Espagne.
 Favier (Mme Eugénie). — France.
 Favre. — France.
 Fralliciardi. — Italie.
 Francati et Santamaria. — Italie.
 Franconeri. — Italie.
 Frisenberg. — Norvège.
 Galo Thiam. — Sénégal.
 Gerlitzki. — Autriche-Hongrie.
 Gille. — France.
 Godet. — France.
 Grenet. — France.
 Guisasola (Felipa). — Espagne.
 Hemery. — France.

Hertz (Peter). — Danemark.
 Hirn (Alphonse). — France.
 Jolly. — France.
 Kahl. — Autriche-Hongrie.
 Kintz (Charles). — France.
 Léon. — Algérie.
 Leu. — Suisse.
 Link. — Autriche-Hongrie.
 Luchard. — France.
 Lutold. — France.
 Mallett (John) and Son. — Grande-Bretagne.
 Mamadou Thiam. — Sénégal.
 Marest. — France.
 Marmorat. — France.
 Marty. — France.
 Menagé. — France.
 Moreau (Ph.). — Uruguay.
 Negri. — Italie.
 Niokhor Thiam. — Sénégal.
 Norchi. — Italie.
 Olsen. — Norvège.
 Pam (Joseph) et Cie. — Autriche-Hongrie.
 Picard (Charles). — France.
 Picard (Raymond). — France.
 Pick et Fleischner. — Autriche-Hongrie.
 Piscione (Henri). — Italie.
 Piscione (Nicolas). — Italie.
 Pons. — France.
 Prieur frères. — France.
 Procter et Cie. — Grande-Bretagne.
 Raspopof (J.-N.) — Russie.
 Raval et fils. — Algérie.
 Rey. — Italie.
 Roby Mouneyrac. — France.
 Rodionoff (W.-P.). — Russie.
 Rougeaux. — France.
 Rousselle frères, Tirein et Cie. — France.
 Roy. — France.
 Schetz. — France.
 Schlechta. — Autriche-Hongrie.
 Schwister. — France.
 Steinmetz. — France.
 Taisne et Flinois. — France.
 Tengels et Verheyden. — Belgique.
 Toledo. — Italie.
 Tresnak. — Autriche-Hongrie.

Union coopérative des ouvriers en doré. — France.	Veit (Sigismond). — Autriche-Hongrie.
Vagner (Léon). — France.	Vidou (Joseph). — France.
Vaumarin. — France.	Yang Hing et Cie. — Chine.
	Zimmerli. — France.

Mentions Honorables

Angelis, Grèce.	Laird (G. and S.). — Grande-Bretagne.
Bazzanti et fils. — Italie.	Maklouf Alimi. — Algérie.
Bhumgara (F.-P.). — Grande-Bretagne.	Merlini. — Italie.
Bigex. — Grande-Bretagne.	Mohamed Habib. — Sénégal.
Bouasse et Cie. — France.	Montelatici. — Italie.
Bozzi. — Italie.	Moolchund. — Grande-Bretagne.
Cabanas (Lorenzo). — Espagne.	Morel. — France.
Caillat. — France.	Moreira et fils (Ve). — Portugal.
César et Molard. — France.	Nataf. — Tunisie.
Chiapkas. — Grèce.	Nolfi. — Italie.
Collectivité du gouvernement bolivien. — Bolivie.	Okada. — Japon.
Coutinh junior. — Portugal.	Osselin. — France.
Coussouleri (G.). — Grèce.	Petralli. — Italie.
Djavad Ali. — Russie.	Poupar. — France.
De Dilectis frères. — Italie.	Rider. — Etats-Unis.
Dominguez (Anastasio). — San Salvador.	Rieblinck. — France.
Duhazé. — France.	Saridis. — Egypte.
Eibar. — Espagne.	Silvestre. — France.
Fradley. — Etats-Unis.	Spitzer Kosta. — Autriche-Hongrie.
Francière (Emile). — France.	Stoykovitch Kosta. — Serbie.
Génin (Jean). — France.	Thuriet et Bardasch. — Autriche-Hongrie.
Goriatscheff (A.-W.). — Russie.	Ugolini. — Italie.
Gourtzian frères. — Grèce.	Valestras (Spiridion). — Grèce.
Grindrul. — Norvège.	Veneziani et Coppini. — Italie.
Heller. — Autriche-Hongrie.	Viuda e Hijos de Garcia. — Espagne.
Horton, Angell et Cie. — Etats-Unis.	Wibel (Geo) et Barber (R.-P.). — Etats-Unis.
Juda Sebaum. — Algérie.	Wolkoff (S.-K.). — Russie.
Kant et Stanley. — Etats-Unis.	Yeytitch Steven. — Serbie.
Khodjaian (A.). — Russie.	

COLLABORATEURS

Médailles d'Or

Boson, de la maison Murat — France.	Légrand, de la maison Boucheron. — France.
Gaillard, de la maison Gaillard fils. — France.	Rault, de la maison Boucheron. — France.
Grandhomme, de la maison Lefebvre fils. — France.	

Médailles d'Argent

Bevenot, de la maison Savard et fils. — France.	Juvet, de la maison Hantz. — France.
Bouchon, de la maison Bapst et Fализe. — France.	Mallet (L.), de la maison Moche et Cio. — France.
Chalvet, de la maison Boucheron. — France.	Masselin, de la maison Prat. — France.
Charlot (D.), de la maison Goupil (E.). — France.	Pauly, de la maison Lefebvre fils aîné. — France.
Clément, de la maison Soufflot fils et Robert. — France.	Portheault, de la maison Piel. — France.
Farnham, de la maison Tiffany et Cie. — Etats-Unis.	Plantier, de la maison L. Aucoc fils. — France.
Fenot, de la maison Vever. — France.	Rousset (Ch.), de la maison Fouquet. — France.
Fleiners, de la maison Christesen. — France.	Roussel, de la maison Teterger. — France.
Gatinais, de la maison Héricé. — France.	Tourette, de la maison Bapst et Fализe. — France.
Gazay, de la maison Murat. — France.	Villard, de la maison Murat. — France.
Javault, de la maison Rouvenat-Desprès. — France.	Yvon, de la maison Murat. — France.

Médailles de Bronze

Amiel, de la maison Teterger. — France.	Gobillard, de la maison L. Aucoc fils. — France.
Augoult, de la maison Plichon. — France.	Henninh, de la maison Savard et fils. — France.
Azimonti, de la maison Fiori. — Italie.	Inderbitzin, de la maison Clasens-Lunardi. — France.
Bessèche, de la maison Vever. — France.	Legros, de la maison Murat. — France.
Boucherot, de la maison Plichon. — France.	Lesage, de la maison Lœb. — France.
Carlier, de la maison Fouquet. — France.	Mason (John), de la maison Tiffany. — Etats-Unis.
Célestin (G.), de la maison Plichon. — France.	Massillon, de la maison Fouquet. — France.
Colas, de la maison Froidefon. — France.	Miroir, de la maison Dreville et Labie. — France.
Courtois, de la maison Soufflot et Robert. — France.	Niemann, de la maison Savard et fils. — France.
Daubron, de la maison Froidefon. — France.	Poilleux, de la maison Lefebvre fils aîné. — France.
Dufouilloux, de la maison Murat. — France.	Rebsam, de la maison Rouvenat-Desprès. — France.
Eme, de la maison Dubut et Coulon. — France.	Robillot, de la maison Plichon. — France.
Fiaux, de la maison Murat. — France.	Sauzel, de la maison Soufflot et Robert. — France.
France, de la maison L. Aucoc fils. — France.	Spréfico, de la maison Fiori. — Italie.
Fresnon, de la maison Charles (P). — France.	Tessier, de la maison Charles (P.). — France.
Frenzel, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.	Vennemann, de la maison Dubut et Coulon. — France.

Mentions Honorables

Baroni, de la maison Fiori. — Italie.	Laisné, de la maison Bapst et Falize. — France.
Basset, de la maison Boucheron. — France.	Lebœuf, de la maison Lefebvre fils aîné. — France.
Benech, de la maison Soufflot et Robert. — France.	Leclercq, de la maison Boucheron. — France.
Benoît (C.), de la maison V ^e David et frères. — France.	Leriguiier, de la maison Plichon. — France.
Billet, de la maison Vever. — France.	Lorri, de la maison Vuillermes-Man-gon. — France.
Boivin (Mlle), de la maison Bapst et Falize. — France.	Matheret, de la maison Boucheron. — France.
Bollault, de la maison Lefebvre fils aîné. — France.	Mélard (Mlle), de la maison Soufflot et Robert. — France.
Bussac, de la maison Rouvenat-Des-près. — France.	Meulay, de la maison Lemoine fils. — France.
Cadot, de la maison Savard et fils. — France.	Montagne, de la maison Lemoine fils. — France.
Chenot, de la maison L. Aucoc fils. — France.	Morelle, de la maison Vaguer. — France.
Collet, de la maison Bapst et Falize. — France.	Pelfrène, de la maison Lefebvre fils aîné. — France.
Demers, de la maison Savard et fils. — France.	Picardat, de la maison Ducreux. — France.
Dumoulin, de la maison Vever. — France.	Planchineau, de la maison Clasens-Lunardi. — France.
Dupré, de la maison Teterger. — France.	Poesl, de la maison Tiffany. — Etats-Unis.
Faré, de la maison Fiori. — Italie.	Rouverollet, de la maison Bapst et Falize. — France.
Ferrier (Mme), de la maison Soufflot et Robert. — France.	Sebille, de la maison Vaguer. — France.
Fournier, de la maison Teterger. — France.	Simon, de la maison Hagneaux. — France.
Fouyeul, de la maison Savard et fils. — France.	Thibaudet, de la maison Deslions. — France.
Foras, de la maison Hagneaux. — France.	Thierry, de la maison Plichon. — France.
Fregossy, de la maison Teterger. — France.	Thomas, de la maison Cœuré. — France.
Cros (Hermann), de la maison V ^e David et frères. — France.	Van Doeselaer, de la maison Verheyden et Teugels. — Belgique.
Guelle, de la maison Vaguer. — France.	Wittmann, de la maison Verheyden et Tengels. — Belgique.
Jaluzot, de la maison Rouvenat-Des-près. — France.	

Paris. — Typ. A. DAVY; 52, rue Madame.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

3 9088 00628 2495